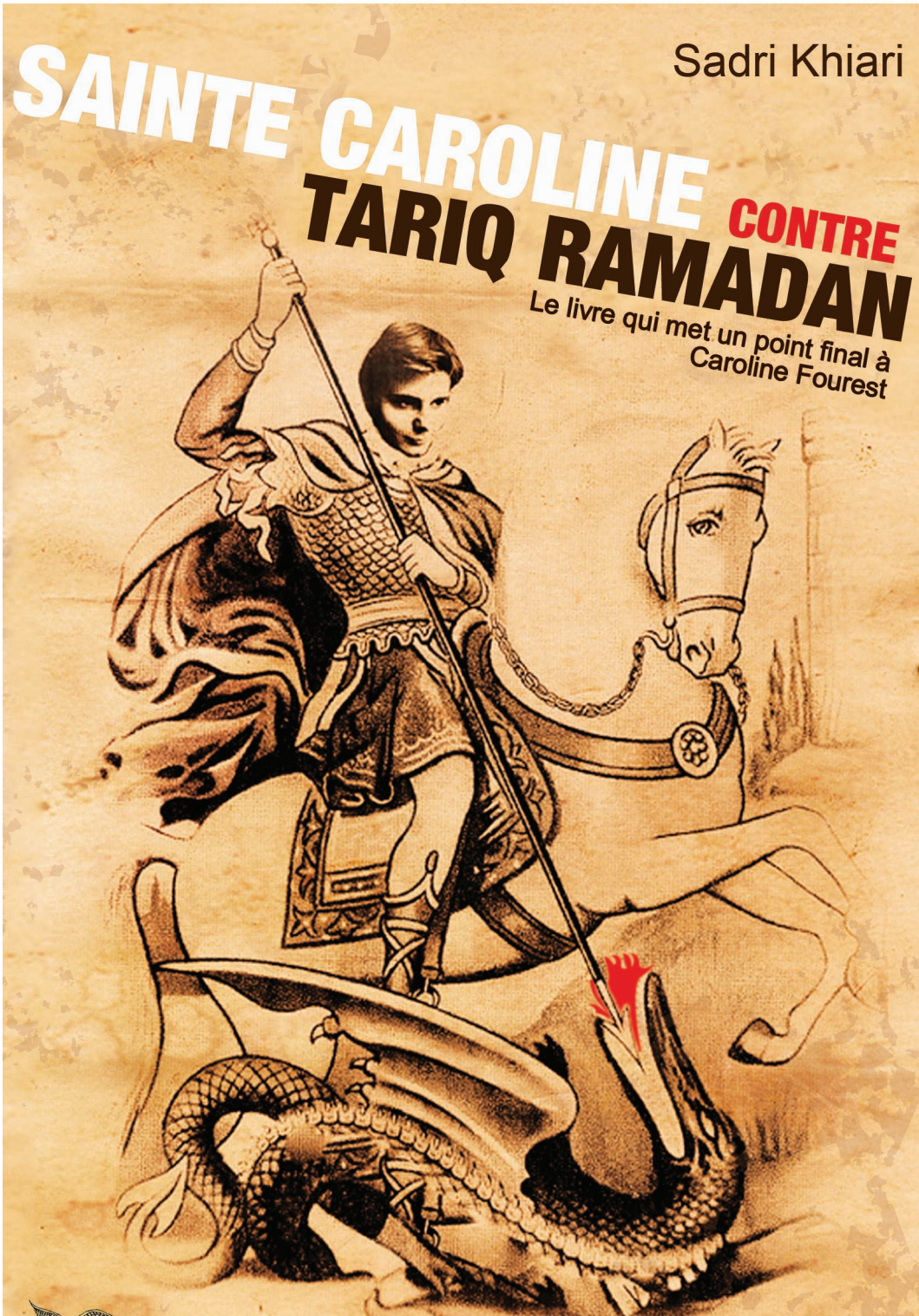


Sadri Khiari

SAINTE CAROLINE TARIQ CONTRE RAMADAN

Le livre qui met un point final à
Caroline Fourest



© Editions La Revanche, 2011

ISBN 978-2-9538443-0-6

Editions LaRevanche
editions@la-revanche.fr
www.la-revanche.fr

Sadri Khiari

SAINTE CAROLINE CONTRE
TARIQ RAMADAN
Le livre qui met un point final à
Caroline Fourest



Editions LaRevanche

Que faisiez-vous le 16 novembre 2009 entre 23 h et 24 h ? Je regardais sur France 3 la rencontre Ramadan-Fourest¹, avec pour seuls témoins ma rage, mon écœurement et une exaspération croissante face à l'arrogance et la mauvaise foi de Caroline Fourest. Non pas que Tariq Ramadan fût désarmé ; il avait pour lui ses convictions, ses arguments et l'illusoire ambition de démasquer les subterfuges de son adversaire. Mais comment démasquer un masque ? Je suis quelqu'un de pacifique, Monsieur le commissaire, et quand je vois une goutte de sang, je m'évanouis ; mais j'avoue avoir eu alors l'envie de commettre un acte irréparable. On dit que la musique adoucit les mœurs, mais le morceau joué par Hugh Coltman en fin d'émission n'a eu aucun effet sur moi. J'avais déjà été dans un état pareil. C'était en 2004. Je venais de lire un livre que toute la presse encensait, *Tirs croisés. La laïcité à l'épreuve des intégrismes juifs, chrétiens et musulmans*², coécrit par Caroline Fourest et Fiammetta Venner. Je n'avais pu alors retrouver mon calme qu'en

1. « Ce soir ou jamais », émission de Frédéric Taddeï, France 3. Voir : <http://ce-soir-ou-jamais.france3.fr/index-fr.php?page=émission&date=2009-11-16>

2. Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Tirs croisés. La laïcité à l'épreuve des intégrismes juifs, chrétiens et musulmans*, Paris, Calmann-lévy, octobre 2003.

rédigeant un long article polémique contre cet ouvrage¹. C'est en y repensant que m'est venue l'idée que la seule manière de retrouver un peu de sérénité sans risquer de me retrouver derrière les barreaux jusqu'à la fin de mes jours – une perspective qui ne m'enchantait guère –, était de consacrer à Caroline Fourest un livre entier. Si vous lisez ces lignes, c'est que vous l'avez entre les mains et que je ne suis pas en prison.

Bien que son ascension médiatique ait moins de dix ans, Caroline Fourest illustre à merveille la notion forgée par les auteurs d'un croustillant petit bouquin paru en 2009 et intitulé *Les Editocrates*². Qu'est-ce qu'un éditocrate ? C'est un pisse-copie qui tient nos vies entre ses mains. Pour le dire d'une manière plus convenue, c'est un membre éminent de la fraction intellectuelle de l'aristocratie politique, opérant de façon privilégiée dans le champ médiatique. Il a comme caractéristique première de parler énormément, de parler par écrit, de parler par image, de parler par parole, de parler même quand il est silencieux, de tout, de n'importe quoi, du sujet dont il est censé être spécialiste – le plus souvent à tort – comme de questions dont il ne savait pas grand-chose – guère plus que vous et moi – trois minutes et quinze secondes avant d'en donner une opinion aussi péremptoire que définitive. Omniscient et omniprésent, l'éditocrate est une créature des médias. « On ne naît pas éditocrate³ », préviennent à juste titre Fontenelle, Chollet et les autres et il n'existe pas non plus d'universités qui proposent un cursus adapté à cette vocation. Pour faire partie du cercle étroit des éditocrates, il faut se coucher. Pas nécessairement tôt, mais se coucher. Pour être plus précis, il convient d'apprendre à se coucher devant les pouvoirs établis tout en paraissant être

1. Sadri Khiari, *Quelques commentaires sur Tirs croisés*, janvier 2004, paru en trois parties sur le site du collectif « Les mots sont importants », lmsi.net. J'en reprends quelques passages dans le présent essai.

2. Mona Chollet, Olivier Cyran, Sébastien Fontenelle, Mathias Reymond, *Les Editocrates. Ou comment parler de (presque) tout en racontant (vraiment) n'importe quoi*, La Découverte, Paris, novembre 2009.

3. Ibidem

debout. Il faut savoir donner le change, sembler indépendant, voire même frondeur ou séditieux, pour relayer au mieux la voix de son maître. Et ce n'est pas facile ; on y parvient « à force d'application, au prix de l'abandon de toutes velléités de penser par soi-même et d'une soumission absolue à l'air du temps⁴ ». Et quand l'air du temps est à l'islamophobie, il faut être islamophobe. Si vous êtes suffisamment malléables, que les principes ne vous étouffent pas et que vous n'avez pas mal au dos quand, à l'abri des caméras, vous courbez l'échine devant les puissants, alors vous aurez une chance, une toute petite chance, de jouir du privilège réservé aux éditocrates, celui de contrefaire la réalité, de désinformer comme bon vous semble, sans connaître la honte et en bénéficiant d'une « totale impunité⁵. » Sainte Caroline y a réussi. « En écrivant *La Tentation obscurantiste*, lui écrit Pascal Boniface, vous avez surtout cédé à la tentation opportuniste⁶. » En vérité, cette tentation opportuniste, sans être suffisante, est une condition indispensable pour accéder à l'élite éditocratique. La « chevalière blanche », comme l'appelle Alain Gérard⁷, peut se prévaloir désormais d'être une parfaite éditocrate.

En octobre 2003, lorsqu'elle publie *Tirs croisés*, Caroline Fourest est encore une jeune journaliste inconnue. Animatrice du site *Prochoix*, ses essais précédents, portant sur l'extrême droite nationaliste et religieuse, n'avaient guère connu qu'un succès d'estime dans les milieux restreints de la contestation féministe et antiraciste. *Tirs croisés*, lui, est un best-seller. Salué par la critique, cet ouvrage qui propose une analyse apocalyptique de l'influence de l'« intégrisme musulman » et flirte dangereusement avec la théorie du « choc des civilisations », tombe en effet à pic. Depuis

4. Ibid.

5. Ibid.

6. Réponse de Pascal Boniface à Caroline Fourest, Jeudi 21 Décembre 2006, http://wwwcommunautarisme.net/Reponse-de-Pascal-Boniface-a-Caroline-Fourest_a867.html

7. Alain Gérard, A propos de « Frère Tariq », de Caroline Fourest, <http://www.islamlaicite.org/article261.html>

plusieurs mois, la polémique autour du voile islamique¹, prolongée par l'« Affaire Tariq Ramadan »², ne cesse d'enfler. La France s'inquiète ; c'est l'alerte générale ; personnalités politiques, intellectuels et journalistes semblent épouvantés : la République est menacée par l'islam ! Ce contexte explique sans doute, pour une part, le succès éditorial de *Tirs croisés* et l'ascension médiatique fulgurante de Caroline Fourest.

Travailleuse du texte acharnée, elle multiplie les collaborations journalistiques (chroniqueuse à *Charlie-hebdo* puis au *Monde* et à France culture), donne des conférences aux quatre coins du monde, et publie en moyenne un livre par an, traitant, pour la plupart, du péril islamiste. Applaudis par les médias, couronnés de prix immérités, tous ses ouvrages ont été des succès de librairie et, pour certains, réédités en poche. Très présente également sur le petit écran, elle réalise des films documentaires diffusés par de grandes chaînes comme Arte, ou donne son avis sur les sujets d'actualités lorsqu'elle est invitée sur un plateau télévisé. Depuis peu, on la voit grimacer tous les vendredis soir sur France 2 aux côtés de Franz-Olivier Giesbert. Caroline Fourest n'a certes pas le statut des intellectuels médiatiques les plus en vue, comme Alain Finkielkraut, Bernard Henri Levy, Jacques Attali ou encore Alain Minc, elle a néanmoins eu droit au « privilège », habituellement réservé aux stars, d'être entartrée alors qu'elle donnait une conférence en Belgique. Femme de parole, au sens où elle s'autorise à « parler de (presque) tout en racontant (vraiment) n'importe quoi³ », elle pourra vous dire dans *Le Monde* si la culture du haricot rouge au fin fond de l'Asie du Sud-Est est une politique de droite ou de gauche. Mais

1. Grande controverse nationale, en 2003-2004, à la suite du refus des collégiennes Lila et Alma Lévy de retirer leurs voiles en classe. Cette polémique aboutira à la loi prohibant le port du voile dans l'espace scolaire.

2. En octobre 2003, Tariq Ramadan publie sur *Oumma.com* une tribune libre intitulée *Critique des (nouveaux) intellectuels communautaristes* qui a suscité une levée de boucliers et lui vaudra l'accusation injuste d'antisémitisme. Voir : <http://oumma.com/Critique-des-nouveaux>

3. Mona Chollet, Olivier Cyran, ..., op.cit.

son sujet favori, celui qui lui a permis de se lancer, reste ce qu'elle appelle « l'intégrisme islamique » et plus particulièrement le personnage de Tariq Ramadan, sans lequel vraisemblablement elle aurait disparu du paysage éditorial aussi rapidement qu'elle y est entrée. Caroline Fourest a très vite compris en effet qu'il n'y avait qu'un seul cas où la maxime « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute » ne fonctionnait pas, c'est en ce qui concerne Tariq Ramadan. Plus on l'attaque, mieux on vit.

Bénéficiant d'un grand respect, à droite comme à gauche du champ politique et intellectuel, Caroline Fourest se heurte cependant à la méfiance des mouvements antiracistes les plus conséquents qui la considèrent, à juste titre, comme l'un des principaux vecteurs intellectuels du développement de l'islamophobie en France. Phénomène médiatique, adulée par les uns, détestée par les autres, Caroline Fourest n'a pour autant fait l'objet d'aucune publication sérieuse en dehors de quelques articles publiés sur le net dont j'évoquerai certains dans les pages qui suivent¹. Ce vide, je vais essayer de le combler. Non pas en rédigeant une étude académique que l'objectivité prétendue contraint à être superficiel mais un pamphlet politique, dont la subjectivité est la condition de vérité. Si l'on n'est pas soi-même atterré par la laideur de son propos, on ne peut rien comprendre, en effet, à Caroline Fourest.

Autant le dire moi-même, je n'ai pas tenté, ici, de proposer une critique exhaustive de l'ensemble de ses interventions écrites ou orales. J'ai étudié de près la plupart de ses ouvrages ainsi que de très nombreux articles et prises de parole dans des émissions de télévision, depuis la publication de *Tirs Croisés* à la fin de l'année 2003 jusqu'au mois de juin 2010. À cette date, à bout de souffle, épuisé par la répétition incessante des mêmes idées, des mêmes phrases, des mêmes approximations et des mêmes

1. On pourra trouver une excellente documentation sur Caroline Fourest sur lmsi.net

mensonges, je me suis convaincu qu'il n'y aurait rien de plus à tirer de ces lectures en prolongeant indéfiniment le supplice. À quoi bon t'imposer un tel calvaire ? m'ont fait remarquer quelques âmes charitables, après tout Caroline Fourest est sur le déclin. Ne sais-tu pas que lorsqu'on frotte une tâche sur un vêtement, on risque plus sûrement de l'étaler que de la faire disparaître ? Pour ma part, je ne crois pas que Caroline Fourest soit sur le déclin. Pour qu'elle le fût, il faudrait que l'islamophobie décline également. Or, nous en sommes encore loin. Affirmer cela, c'est dire aussi qu'analyser la « pensée » fourestienne, en comprendre la cohérence une fois débarrassée de la gangue de baratin qui l'enveloppe, peut permettre d'aller au-delà de la simple dénonciation d'un discours islamophobe parmi d'autres. En m'appuyant sur ses écrits polémiques contre Tariq Ramadan et plus largement contre l'« intégrisme islamique », j'ai tenté ainsi de mettre au jour ce que son propos a de révélateur concernant les permanences et les évolutions de l'idéologie hégémonique au sein de la société française et des courants politiques qui la structurent aujourd'hui. Sans me faire trop d'illusions sur la portée d'un livre, j'espère ainsi contribuer à la défourestation d'un imaginaire national dont elle est un des noms.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dois au lecteur éventuel quelques précisions supplémentaires sur la finalité de ce livre et sur la méthode que j'ai employée. Je n'ai pas jugé bon de vérifier si les citations de Ramadan ou d'autres auteurs évoqués par Fourest sont conformes ou non à leurs versions originales, si elles sont tronquées, sorties de leurs contextes ou carrément inventées. Je n'ai aucun doute, quant à moi, que cela soit souvent le cas. On pourra d'ailleurs trouver sur le net un certain nombre d'articles qui mettent en évidence les procédés très douteux, pour ne pas dire malhonnêtes, auxquels a recours Caroline Fourest lorsqu'elle cite un auteur ou une personnalité dont les idées ne

lui conviennent pas – c'est-à-dire ne sont pas identiques aux siennes. Il est amusant du reste de lire ce qu'elle écrit à propos des intellectuels communistes à l'époque où l'Union soviétique était encore au sommet de sa gloire : « J'imagine leur arrogance, leur volonté autoritaire de faire taire toute critique, leurs mensonges, leur aptitude à être de bons petits soldats, leur mauvaise foi. Car cette mauvaise foi, je la rencontre tous les jours depuis que je travaille sur l'intégrisme musulman¹. » Sans en modifier une syllabe, on pourrait appliquer ce propos à Caroline Fourest, serial-menteuse s'il en fut, capable de tous les tripotages de textes pour mieux dénoncer ceux qu'elle voue à la vindicte publique. Jamais, semble-t-il, elle ne recule non plus devant la falsification de faits pourtant avérés. Vraisemblablement inspirée par les « romanquêtes » de Bernard-Henri Lévy, qu'on nomme plus communément bidouillage de l'information, Sainte Caroline nous livre tout au long de ses écrits le résultat d'investigations qui devraient servir de contre-modèle dans les écoles de journalisme.

Si je n'ai pas jugé bon de perdre mon temps à contrôler les sources qu'elle cite, c'est d'abord parce que toute citation, même la plus honnête, trahit nécessairement le propos qu'elle est censée retranscrire. Pour échapper un tant soi peu à cet écueil, j'ai d'ailleurs cité abondamment et le plus longuement possible les écrits de Caroline Fourest auxquels je me suis référé ; une tâche d'autant plus difficile que, pour retrouver le fil de sa pensée, il m'a fallu parfois sauter d'un texte à l'autre, recoudre des idées décousues, extirper un propos significatif d'une bouillie de mots inintelligibles. Mais, si je n'ai pas vérifié l'exactitude des citations que donne Fourest, c'est surtout que, même si l'on admettait qu'elle a tenté de les restituer fidèlement, les interprétations qui les accompagnent sont tellement aberrantes qu'elles suffissent largement à dévoiler ses intentions. Une telle

1. Caroline Fourest, *La Tentation obscurantiste*, Grasset, Paris, 2006, p.10

approche m'a semblé d'autant plus légitime que mon souci n'est pas, ici, de comprendre Ramadan, car si c'était le cas je ne lirais pas Fourest, mais de comprendre Fourest elle-même.

De même, je n'ai pas cherché à défendre Tariq Ramadan. S'il jugeait que les diatribes de Sainte Caroline méritaient une réponse en bonne et due forme, je suis certain qu'il n'aurait trouvé meilleur avocat que sa propre plume. En outre, quoiqu'on puisse penser de Ramadan, qu'on approuve ou non la politique qui est la sienne, cela ne devrait pas changer grand-chose quant au jugement porté sur les écrits de Caroline Fourest. J'ai donc tenu, pour ma part, à éviter au maximum d'exprimer la moindre opinion sur Ramadan. Si je pensais opportun de le faire, c'est sur son œuvre que j'écirais un livre et non sur Fourest. Malgré ces précisions, je m'attends bien sûr à ce que certains fanatiques de l'auteur de *Tirs croisés*, me reprochent un parti pris ramadanien pour éluder les questions de fond que je tente de soulever dans cet essai. Il me faut donc, en quelques mots, clarifier mon point de vue à son propos.

Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de publier un article portant sur certaines propositions politiques de Tariq Ramadan. Il s'agissait pour moi, comme cela était explicitement exprimé, d'engager un débat fraternel avec lui. Et qui dit débat fraternel dit nécessairement débat critique. Dans le contexte de diabolisation dont il était l'objet, cet article a pu être perçu par certains comme participant du procès qui lui était fait alors que, tout au contraire, il avait été rédigé en réaction tant à la haine irrationnelle qu'il suscitait dans certaines franges de l'extrême gauche qu'au paternalisme manifeste que recouvrait le soutien que d'autres courants d'extrême gauche lui apportaient. Il m'était aussi insupportable d'entendre des propos similaires à ceux de Caroline Fourest que des formules du genre : « Il faut soutenir Tariq Ramadan parce qu'il est en train d'évoluer... » ! J'avais donc

voulu montrer qu'il était possible de lui apporter un appui sans cacher d'éventuelles divergences. Je ne considère pas en effet que d'avoir du respect pour un militant ou un intellectuel, quel qu'il soit, suppose de l'approuver en tout. La pensée, comme la politique, progresse par la critique. Il se trouve, cependant, que récemment installé dans l'Hexagone lorsque j'ai rédigé cet article, je ne percevais pas ce qui me semble aujourd'hui devoir être mis à l'actif de Ramadan : il a contribué de manière essentielle à l'affirmation de la fierté d'être musulman en France. J'ai développé cette idée dans deux précédents ouvrages, *Pour une politique de la racaille*¹ et *La Contre-révolution en France de Gaulle à Sarkozy*². Par rapport à cela, les questions abordées dans l'article que je lui avais consacré il y a quelques années me semblent aujourd'hui bien secondaires. Il y a toutefois un reproche important que je lui adresse désormais. Je suis persuadé que Tariq Ramadan a tort de ne pas prendre la nationalité française et de ne pouvoir par conséquent être candidat aux prochaines élections présidentielles : nul doute, s'il y consentait, que la dynamique de rassemblement et de lutte des populations héritières de l'immigration coloniale recevrait alors un formidable coup d'accélérateur.

1.Sadri Khiari, *Pour une politique de la racaille. Immigrés-indigènes-jeunes de banlieue*, Textuel, Paris, 2006.

2.Sadri Khiari, *La Contre-révolution coloniale en France de Gaulle à Sarkozy*, La Fabrique, Paris, 2009.

Chapitre Premier

La Bande à Banna

Au commencement, était Le livre. *Tirs croisés. La laïcité à l'épreuve des intégrismes juifs, chrétien et musulman*. Un coup de Maître ! Une magnifique supercherie ! Une superbe arnaque ! Christophe Rocancourt peut aller se coucher. Caroline Fourest lance sa carrière et lance un nouveau concept : le choc des civilisations, version bien française, bien de gauche et bien laïque. Trop plouc, trop religieux, trop de droite, Georges Bush n'avait aucune chance de séduire au pays des Lumières. Littéralement, il était imbuvable. Il fallait le traduire dans la langue de Ferry et de Jaurès. Fourest l'a fait. Chapeau ! Mais que dit-elle exactement ? Il suffit de lire la « quatrième de couverture » pour le savoir : « La véritable ligne de fracture, loin d'isoler l'Islam du 'reste du monde', pourrait surtout séparer *partout dans le monde* les démocrates des théocrates – autrement dit, les partisans d'une société ouverte, tolérante et protectrice des libertés individuelles –, des intégristes, fondamentalement d'accords pour prendre la laïcité sous les tirs croisés de leurs fanatismes. » Dans *Frère Tariq*, Caroline Fourest précise son objet : « Nous avons aussi identifié quels facteurs expliquaient précisément le surcroît de dangerosité de l'intégrisme musulman : non pas la nature de l'islam mais bien le fait que l'islamisme – en tant qu'idéologie politique – puisse

séduire plus largement que les deux autres, immédiatement repérés comme réactionnaires, grâce à un positionnement anti-impérialiste, tiers-mondiste, antisioniste et surtout grâce à la peur d'apparaître comme 'islamophobe' paralysant ceux qui d'ordinaire font justement barrage à l'intégrisme.¹ » Le tour est joué. La gauche française peut se gausser de Bush, cet indécrottable Yankee, impressionné par les charlatans de l'Église presbytérienne et autres chrétiens évangéliques ; elle peut dénoncer l'esprit de croisade qui l'anime ; elle peut même vitupérer contre l'impérialisme américain ; elle s'engage néanmoins pour défendre le « Monde libre » ou, si vous y tenez, la « laïcité » – dont les Français sont les experts, ne l'oublions pas – contre *les* intégrismes parmi lesquels – le hasard fait bien les choses – l'« intégrisme musulman »² est le pire. Et l'intégrisme musulman, c'est désolant à dire mais c'est comme ça, imprègne depuis quatorze siècles la pensée de l'islam et des musulmans. Georges Bush, quant à lui, il se marre : « Ah, ces Français, ils ont mis la 'croisade du Bien contre le Mal' dans un chapeau et ils en ont ressorti le 'combat laïc du Bien contre le Mal' ! ». Formidable tour de passe-passe dont la prestidigitatrice en chef n'est autre que Caroline Fourest. Bien sûr, l'idée était dans l'air depuis un certain temps ; des hommes politiques, des journalistes, des intellectuels bien connus avaient déjà défendu des thèses plus ou moins similaires. La gigantesque mobilisation pour interdire le voile à l'école s'est nourrie de problématiques analogues. Mais, tout cela était bien embrouillé. On doit à Sainte Caroline d'avoir tout mis au clair, systématisé une analyse, proposé un horizon. Grâce à elle, une large frange de la gauche – et même de l'extrême gauche – a pu trouver des arguments pour casser du bougnoule en toute bonne conscience. La conscience de défendre le « bon »

1. Caroline Fourest, *Frère Tariq*, Grasset, Paris, 2004, p.11

2. Je m'abstiendrai dans le reste du texte de mettre des guillemets à intégrisme musulman. Le lecteur les ajoutera lui-même.

musulman contre le « mauvais ». La conscience de n'être pas raciste mais laïc. Ni nationaliste. La gauche française déteste le nationalisme mais *adore* la France ! Tout ce qui est intelligent ne vient-il pas de France ? Tout ce qui est intelligent ne vient-il pas *en* France ? Le livre de Fourest est une ratonnade intellectuelle. Si j'étais Finkielkraut, je dirais un « pogrom intellectuel »...

L'Intégrisme, Un et Indivisible

« À nos yeux, écrivent Fourest et Venner, l'«intégrisme» désigne la manifestation d'un projet politique visant à contraindre une société, depuis l'individu jusqu'à l'État, à adopter des valeurs découlant non pas du consensus démocratique mais d'une vision rigoriste et moraliste de la religion.¹ » Dans *Frère Tariq*, Fourest revient sur la question : « L'intégrisme est une définition politique destinée à souligner la volonté d'imposer une vision 'intégraliste', englobante, au nom d'une religion quelle qu'elle soit. Il s'agit donc d'une démarcation politique applicable à toutes les religions.² »

Cette définition s'appliquerait donc à *tous* les courants et les mouvements caractérisés, par elle, comme intégristes. Alors qu'il est déjà bien difficile de spécifier les dynamiques à l'œuvre à travers la galaxie des courants qui se réclament d'une politique de l'islam, Fourest les englobe indistinctement dans une vaste catégorie incluant également le conglomerat des « intégrismes chrétiens » et l'assemblage hétéroclite des « intégrismes juifs ». Extrêmement large, la catégorie d'intégrisme, telle qu'elle est construite par Fourest, intègre également des formes politico-religieuses institutionnalisées à l'instar du Vatican qui aurait une « vision » de la religion qui ne serait « pas exempte d'effets secondaires intégristes³ ». Il ne s'agit donc pas seulement d'avoir

1.Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.12

2.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., P172

3.Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.14

un certain « projet politique » pour faire partie de la catégorie d'intégriste, mais tout bonnement d'avoir une « vision » de la religion qui ait au moins des « effets secondaires » supposés intégristes.

Ramadan s'est élevé contre de tels amalgames, invoquant, nous dit Fourest, une « spécificité culturelle » de l'islam qui interdise qu'on emploie à son propos les termes de fondamentalisme ou d'intégrisme¹. Ainsi, aurait-il déclaré : « Le fondamentalisme qui a été critiqué dans la tradition chrétienne n'a rien à voir avec notre façon de revenir au texte.² » On pourrait ne voir dans cette affirmation qu'une banalité, la nécessité d'éviter les grandes généralisations pour mettre en lumière les spécificités des approches religieuses ou politico-religieuses. Fourest, elle-même, reconnaît qu'« il existe effectivement des démarcations culturelles propres à l'histoire de chaque religion³ » car, précise-t-elle, « les deux fondamentalismes, chrétien et musulman, ne sont pas nés dans les mêmes conditions. Le premier est né en Occident en réaction à la théorie de l'évolutionnisme, le second est né en Orient en réaction au déclin de l'expansion musulmane sous l'effet de la colonisation⁴ ». Passons sur ces fantaisies historiques sans rapport avec la réalité ni avec ce qu'elle assure par ailleurs⁵ et penchons-nous plutôt sur sa conclusion. Malgré leur deux origines historiques distinctes, affirme-t-elle, on pourrait néanmoins assimiler l'intégrisme chrétien et l'intégrisme musulman dans la

1. Les deux termes sont pris, semble-t-il, dans le même sens. Dans l'introduction de *Tirs croisés*, elle distingue soigneusement de l'intégrisme, le fondamentalisme qui pourrait recouvrir plusieurs types de positionnement politiques voire aucun, alors que l'intégrisme serait, toujours selon elle, un courant politique qui utilise la religion pour parvenir à ses fins. Moins souvent, elle emploie la notion d'obscurantisme qui fait pourtant le titre d'un de ses essais. Selon la définition du *Petit Larousse* (1999) à laquelle se réfère Fourest, l'obscurantisme serait l'« attitude d'opposition à l'instruction, à la raison et au progrès » (voir *La Tentation obscurantiste*, op.cit.).

2. Cité dans *Frère Tariq*, op.cit., p.171

3. Ibidem, p.171

4. Ibid., p.172

5. Ailleurs, en effet, elle fait remonter l'émergence de l'intégrisme musulman au schisme de 656 après J.-C., la « première vraie crise de succession ayant déchiré l'islam » (Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.319) ou elle explique que la colonisation aurait été permise par le déclin de l'islam et non l'inverse comme il est dit ici.

mesure où « le premier se bat contre les chrétiens libéraux comme le second se bat contre les musulmans libéraux¹ ». L'essence de l'intégrisme serait ainsi son opposition au libéralisme.

Comment expliquer, peut-on se demander alors, que deux courants politico-religieux constitués, l'un « en réaction » à l'évolutionnisme et l'autre « en réaction » aux effets de la colonisation, aient un même adversaire, le libéralisme ? La seule explication cohérente, c'est qu'il y a également un point commun entre l'évolutionnisme et la colonisation : la colonisation comme l'évolutionnisme aurait porté la modernité libérale, la voie royale, universelle, du Progrès de l'Humanité... Mais n'anticipons pas.

Le projet politique de l'intégrisme musulman

Comme l'ensemble « Intégrismes » dont il fait partie, l'intégrisme musulman serait Un et Indivisible. Entre Ben Laden, Omar Bakri, leader londonien d'al-Muhajiroun, constamment cité dans *Tirs Croisés*, comme archétype de l'Intégrisme éternel, et Tariq Ramadan, on pourrait à peine glisser une feuille de papier à cigarettes². Malgré les apparences, les deux frères Ramadan, Tariq et Hani, parlent d'une seule voix, « leurs désaccords sont infimes et se situent au sein d'une pensée qui est *en soi* (!) intégriste³. » Il y aurait donc une « pensée *en soi* intégriste » !

« Archaïque », « réactionnaire », « fanatique », « totalitaire », « arrogant, dominant et manichéen⁴ », l'intégrisme musulman serait le mouvement « le plus réactionnaire et régressif de ces dernières décennies⁵ ». Avide de pouvoir, il aspire, à l'instar des autres

1.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.172

2. L'assimilation entre Ben Laden et Tariq Ramadan n'apparaît pas encore dans *Tirs Croisés*, mais très vite Caroline Fourest va se rattraper.

3.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.113, cmqs

4.Ibidem, p.7

5.Fourest, *Tentation obscurantiste*, op.cit., p.10

intégrismes, à « contraindre (la) société, depuis l'individu jusqu'à l'État, à adopter des valeurs découlant non pas du consensus démocratique mais d'une vision rigoriste et moraliste de la religion¹ ». Il partagerait aussi avec les intégrismes chrétien et juif une conception sexiste des relations sociales et une homophobie forcenée. Rien ne l'irrite autant que les libertés individuelles et la démocratie et, quand il entend les mots laïcité, Raison, Lumière, alors sa colère se déchaîne, ses naseaux crachent le feu, il fulmine, se cabre, et court à la cuisine récupérer dans le placard sous l'évier quelques bâtons de dynamite. Surtout, l'intégrisme islamique a la haine de l'Occident ; un Occident porteur des valeurs de cette Modernité qu'il exècre ; un Occident aussi qu'il soupçonne d'être à l'origine du déclin de l'Islam. L'intégrisme musulman serait ainsi animé d'une volonté vengeresse. L'anti-occidentalisme est d'ailleurs la marque de Tariq Ramadan, nous dit Caroline Fourest. La preuve, il incrimine Anglais, Français et Américains, coupables, tous ensemble, selon lui, d'avoir fomenté l'assassinat de son grand-père, en février 1949. Ce qui revient, nous explique l'auteur de *Tirs croisés*, à « poser Banna en martyr non seulement des colonisateurs mais des Occidentaux dans leur ensemble² » ! Une déduction osée, mais le tribunal de Sainte Caroline ne s'en laisse pas conter.

On aurait pu penser que le voilement des femmes trouverait ses racines dans une des interprétations de l'islam, mais non, « ce n'est pas par attachement à l'islam mais bien à l'islamisme, en signe de défi aux valeurs occidentales, qu'un certain nombre de musulmanes se sont mises à remettre le *hidjab* vers la seconde moitié du XXe siècle, alors que cette coutume avait presque disparu³ ». De même, le *niqab* serait « essentiellement destiné à prouver que les musulmans radicaux contrôlent leurs femmes,

1.Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.12

2.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.52

3.Ibidem, p.180

contrairement aux hommes de l'Occident¹ ». Plus généralement, « les fondamentalistes voient moins l'intransigeance religieuse comme un moyen de suivre sincèrement l'exemple de Mahomet que comme un instrument de défi et de résistance aux valeurs occidentales² ». Face à l'Occident, l'intégrisme musulman voudrait reconstituer « un monde musulman fort et conquérant, bref colonisateur³ », car, et c'est une autre de ses particularités, il serait naturellement expansionniste, voulant soumettre l'ensemble des peuples à sa dictature religieuse.

Mais l'intégrisme musulman aurait aujourd'hui une autre spécificité qui le distingue des autres intégrismes : *il est bien plus dangereux !*

De la nocivité supérieure de l'islamisme

C'est la thèse qui structure *Tirs Croisés* : la « dangerosité », la « nuisance » ou la « nocivité » supérieure de l'intégrisme islamique par rapport aux autres intégrismes. Chaque chapitre du livre est ainsi conçu pour nous prouver que tous les intégrismes sont puissants et détestables mais que l'intégrisme islamique l'est encore plus ! « Il serait faux d'affirmer, écrivent ainsi les fondatrices de *Prochoix*, que l'intégrisme musulman ne présente pas un risque accru. L'islamisme occupe effectivement la *pole position* chez les intégristes. Il est actuellement le mieux placé pour exercer ses diktats et terroriser ceux qui lui résistent⁴. » L'intégrisme musulman serait, en fait, la forme pure de l'Intégrisme, son incarnation non-altérée par les « *aggiornamentos*⁵ » qu'auraient

1. Ibid.

2. Ibid., p.181

3. Ibid., p.147

4. Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.403

5. « Mot italien choisi par le pape Jean XXIII pour désigner l'un des trois objectifs qu'il assignait au concile dont il avait annoncé officiellement, le 25 janvier 1959, la réunion prochaine : la modernisation

subis les autres religions, non-affaiblies, comme ces dernières, par la sécularisation et les « contre-pouvoirs » établis par les sociétés démocratiques. « Le pouvoir de nuisance des intégristes, nous expliquent en effet Fourest et Venner, dépend avant tout des résistances qu'il rencontre. Or, l'intégrisme musulman rencontre moins d'opposition que l'intégrisme juif ou chrétien du seul fait qu'il évolue dans un nombre important de pays où la religion inspire toujours la loi commune, ce qui a pour effet de rendre les islamistes supérieurs aux laïcs, même lorsqu'ils sont persécutés par le régime politique en place¹. » Libres ou enchaînés, vivants ou réduits à l'état de cadavres putréfiés au fond d'une fosse commune, les intégristes resteraient hégémoniques dès lors que la loi ne serait pas purifiée de toute influence religieuse.

L'intégrisme musulman est d'autant plus dangereux, ajoutent Fourest et Venner, que « son financement bénéficie d'une absence de garde-fous² » et peut être « mis au service d'une entreprise terroriste ». Il est vrai, reconnaissent-elles, que les intégristes chrétiens ont beaucoup d'argent mais, eux, l'investissent honnêtement ! « Ils prospèrent grâce aux bienfaits du capitalisme à l'américaine mais même ce capitalisme-là impose que l'on suive certaines règles sous peine de faire peur au marché. » Par contre, les capitaux dont disposent les islamistes « ne sont pas dépendants d'une économie nationale mais transnationale, toujours moins régulée ». Leur mouvement n'est pas contrôlé ; l'argent islamiste évolue dans l'opacité, en dehors des « règles » ; il est « sale », fruit de « toutes sortes de trafics³ », drogue et prostitution...

L'intégrisme musulman serait par essence « terroriste »,

de l'Église catholique (ou « *aggiornamento* »), son ouverture aux autres Églises (œcuménisme), son ouverture au monde. » <http://www.universalis.fr/encyclopedie/aggiornamento/>

1. Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.404

2. Ibidem, p.391

3. Ibid., p.392

puisque le *jihad* constitue le cadre dogmatique de son action : « Quoiqu'en dise Ramadan, la matrice élaborée par son grand-père *ne peut* qu'accoucher d'intégristes tentés, à un moment ou à un autre, d'atteindre plus vite leurs objectifs de conquête en franchissant le pas de l'action armée.¹ » Ce qui signifie exactement ceci : la « pensée *en soi* intégriste » est « une pensée *en soi* terroriste ». D'ailleurs, la preuve existe. Elle est « en soi » fourestienne : « Souvent » (!), les Frères musulmans « ont été fascinés par Banna avant de franchir le cap du terrorisme façon Ben Laden². » Effrayé, je jette rapidement un coup d'œil sur Facebook. La première page consacrée à Hassan al-Banna que je découvre annonce déjà « 63 438 personnes aiment ça ». Diable ! Plus de 60 000 personnes seraient prêtes à se lancer dans l'action terroriste. Et pas de n'importe quelle manière : à la « façon (de) Ben Laden ». C'est-à-dire au moyen d'opérations-suicide... Car, nous éclaire encore Caroline Fourest, s'il est vrai que l'intégrisme musulman n'a pas le monopole de la violence, « il est le seul à bénéficier d'un stock de bombes humaines³ ». La formule chimique pour transformer un homme en flacon de nitroglycérine est plus mystérieuse encore que celle de Coca-cola, mais Sainte Caroline en connaît le secret. Pour faire sauter un type dans un bus bondé de gamins innocents, il faut, à la fascination exercée par le fondateur des Frères musulmans, un adjuvant libidinal déposé au fin fond de la psychologie collective des musulmans. Ceux-ci souffrent, en effet, d'un complexe de castration causé par leur impuissance à contrer l'érection de l'Occident en civilisation dominante, et leur propre affaïssement. Les musulmans ont donc bien envie de reprendre le dessus pour réaffirmer leur virilité perdue. Ce qui suppose, au préalable, de durcir les instruments de la domination masculine au moyen notamment du voilement

1.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.51, cmqs

2.Ibidem, p.19

3.Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.370

des femmes musulmanes, devenues ainsi propriété totale et exclusive de l'homme-musulman dont le prototype serait... Zacarias Mouassoui, actuellement emprisonné aux États-Unis pour son implication dans l'attentat phallique du 11 septembre. « S'imaginant » être en « panne sociale¹ », ce jeune homme aurait, en effet, trouvé dans l'intégrisme une compensation à son impuissance : « Le seul fait de pouvoir reprendre du pouvoir grâce aux bienfaits de la domination masculine garantie par l'intégrisme musulman est une première forme de rétribution². » Le passage au terrorisme suicidaire nécessite cependant une motivation supplémentaire, en l'occurrence un *hadith* « détourné » par les islamistes « de façon à promettre bien des plaisirs aux kamikazes après leur mort. Non contents de rejoindre Dieu [sans doute, le Père tout puissant dans la psychologie fourestienne. SK], ils seraient attendus au Paradis par soixante-dix vierges [la Mère démultipliée, évidemment. SK].³ » Dès lors, il peut se lancer à l'assaut des deux tours auxquelles s'allait l'orgueil américain et faire exploser la civilisation occidentale en ses fondements. C'est le crash ! Les débordements de joie dans la « rue musulmane », alors que pleure un monde civilisé pris par surprise, prouvent, s'il en était besoin, que le désir de Zacarias était largement partagé.

Mais le besoin de vengeance des intégristes musulmans est impossible à rassasier. Leurs actions terroristes ne sont que l'expression publique et terrifiante d'un *jihad* protéiforme qui ne vise rien moins que de soumettre l'Europe, un *jihad* d'autant plus dangereux qu'il avance masqué.

Le complot intégriste musulman

Car, depuis des lustres, les intégristes complotent. La conspiration

1. Ibidem, p.378

2. Ibid.

3. Ibid.

musulmane, version Fourest, ressemble à s'y méprendre au prétendu complot maçonnique, judéo-maçonnique, bolcho-judéo-maçonnique ou à la puissance fantomatique des « Illuminati », pour ne pas évoquer les complots d'extraterrestres et autres « rencontres du troisième type ». Dans sa description de l'islam politique, dont elle puise les informations dans des ouvrages destinés à alimenter les pires thèses islamophobes et la politique impériale américaine, comme le *Dictionnaire mondial de l'islamisme*¹, elle n'évite aucun des lieux communs que manient avec délectation les adeptes des théories complotistes les plus abracadabrantes.

Selon Fourest, la cabale islamique remonterait très loin dans l'histoire, identifiable déjà dans le principe de la *taqiyya*. Pratiquée d'abord par les chiïtes, la *taqiyya* serait devenue un « réflexe² » qui « s'est propagé chez les islamistes sunnites³ » jusqu'à nos jours. Tariq Ramadan a pour ainsi dire appris l'art du complot au biberon. Son grand-père, Hassan al-Banna, s'y est formé lui-même très jeune au sein d'une confrérie soufi dont le cheikh, nous révèle Fourest, recommandait la dissimulation et le double langage : « Adolescent, il poursuit son apprentissage mystique au sein d'une confrérie soufi particulièrement orthodoxe, où il s'initie au goût du secret et à celui de la fraternité au service de l'islam. Contrairement à d'autres, sa confrérie refuse toute innovation en matière religieuse⁴. » Les principaux ingrédients du grand complot international sont déjà là : organisation rigide et hermétique, dogme très stricte et immuable, esprit de corps, fermeture sur soi et « goût du secret ».

Mais Hassan al-Banna ne s'en tient pas là. Il développe le principe de l'action occulte. À la structure fermée mais identifiable, il

1. Antoine Sfeir (et all.), *Dictionnaire mondial de l'islamisme*, Plon, Paris, 2002

2. Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.45

3. Ibidem

4. Ibid., p.23

oppose le « culte de l'informel »¹. Il fonde les Frères musulmans qui, explique-t-il à ses disciples, ne sont ni une confrérie, ni une association ni un syndicat mais un « mouvement », une entité « indestructible » parce qu'on ne peut la « saisir »². Il lui donne « un nom qui est à la fois un titre et un mot couramment utilisé dans le langage arabe, où les croyants s'appellent volontiers 'frères', il permet d'établir un signe de reconnaissance qui n'expose pas. Dès sa naissance, la confrérie est donc à la fois un mouvement officiel et un courant de pensée, dont on peut se revendiquer ou au contraire nier son appartenance, selon les besoins et le contexte³ ». En dehors de ses « membres actifs » qui ont prêté allégeance au guide, « l'immense majorité des agents au service de l'idéologie des Frères l'est de façon informelle⁴ » ; ils n'ont aucun « lien organique » avec le mouvement structuré. Aux instances publiques du mouvement s'ajoutent des branches secrètes. Les premières peuvent donc à loisir nier toute responsabilité dans les actions que mènent les secondes. Ainsi, « si le fait d'être démasqué comme Frère musulman nuit à la mission d'un militant, il peut démentir ses liens avec l'Organisation. C'est même l'une des règles d'or du mouvement⁵ ». Comment donc croire Tariq Ramadan quand il prétend ne pas appartenir aux Frères musulmans ? Il est, nous assure Fourest, « d'autant plus dangereux qu'il est insaisissable et prétend être autonome⁶ » !

Comme tous les comploteurs qui avancent dans les ténèbres, les islamistes ne s'embarrassent d'aucun moyen pour parvenir à leurs fins. Le mensonge, bien sûr – « Un Frère musulman peut mentir ou revenir sur ses propos si cela est nécessaire⁷ »

1 Ibid., p.30

2 Ibid.

3. Ibid.

4. Ibid., p.44

5. Ibid.

6. Ibid., p.48

7.Ibid., p.33

–, dont la forme la plus subtile est la « figure rhétorique constitutive du discours islamiste¹ », un « double discours structurel² » reposant sur leur « ambiguïté³ » fondatrice. Car, ne l'oublions pas, la « dissimulation » comme la duplicité est un « réflexe constitutif⁴ » des Frères musulmans. Dans l'action, ils manifestent un opportunisme sans limite. Banna « était prêt à négocier avec n'importe quel gouvernement⁵ » et « avec à peu près toutes les composantes de la vie politique égyptienne⁶ ». Ils ne reculent pas devant le terrorisme, la violence, l'assassinat mais n'hésitent pas non plus à participer aux élections ou à pratiquer le lobbying. Leurs activités conspirationnistes s'étendent partout y compris au sein des autres mouvements où ils s'infiltrèrent de manière subreptice. Ce sont en effet des partisans de « l'entrisme⁷ » qu'ils pratiquent avec brio. Ils sont « remarquablement doués pour prendre possession d'une organisation à son insu, souvent par le biais d'un membre qui taira son appartenance à l'organisation fondée par Banna⁸ ».

Présents partout et nulle part, insaisissables, prodigieusement efficaces, ils manipulent les uns et les autres, l'air de n'en rien faire, comme aujourd'hui Tariq Ramadan et son frère qui « ne sont jamais loin lorsqu'une affaire de voile éclate dans la presse⁹ ».

S'ils délivrent des messages multiples destinés à brouiller leurs véritables finalités, eux, savent parfaitement ce qu'ils veulent : rétablir le califat et imposer la *charia*. Et dans cette perspective, ils agissent « par le haut » mais surtout « par le bas », dans le cadre

1.Ibid., p.46

2.Ibid., p.43

3.Ibid.

4.Ibid.

5.Ibid., p.34

6.Ibid., p.35

7.Ibid., p.42

8.Ibid.

9.Ibid., p.186

d'une stratégie très claire basée sur le principe de la « conquête en escalier¹ », rigoureusement définie par Hassan al-Banna et toujours mise en œuvre. Ce plan de conquête du pouvoir dont les étapes et les rythmes doivent être suivis scrupuleusement serait, nous dit Fourest, le plan qu'applique consciencieusement Tariq Ramadan, même s'il en dissimule dans ses discours une partie. Il se décline en sept étapes dont la première phase se développe elle-même en trois moments : 1) la conquête des cœurs de chaque musulman pris individuellement, 2) la conquête de la famille musulmane, 3) la conquête de tout le peuple musulman. Les quatre autres étapes, que Ramadan omettrait sciemment d'évoquer, sont la formation d'un « gouvernement islamique », le rassemblement de tous les peuples musulmans, la récupération de tous les territoires qui à un moment donné de leurs histoires ont été dominés par l'islam (l'Andalousie, la Sicile, les Balkans, etc.), pour reconstruire l'« Empire islamique » et enfin répandre l'islam sur l'ensemble de la planète² !

L'islamisme, en effet, veut s'emparer de tout le globe terrestre. Les « tentacules » de l'organisation des Frères musulmans « diffusent aujourd'hui encore l'intégrisme aux quatre coins du monde³ ». Saïd Ramadan, le père de Tariq, a été, nous révèle encore Caroline Fourest, le maître d'œuvre de l'extension internationale du réseau intégriste dont le lieu de convergence est le Centre islamique de Genève que tiennent en main aujourd'hui ses fidèles rejetons. « Jusqu'à sa mort », il était chargé « de diffuser l'islam des Frères musulmans au cœur de l'Europe⁴ », avant que ses fils ne prennent le relais. Formé à bonne école, « Tariq Ramadan sait que l'avenir de l'islamisme ne se joue pas en Orient mais en Occident⁵ » et l'un de

1. Ibid., p.35

2. Ibid., p. 37-39, pour plus de précisions.

3. Ibid., p.19

4. Ibid., p.17

5. Ibid., p.205

ses objectifs stratégiques consiste à « faire avancer un agenda antiféministe au cœur de l'Europe¹ ». *Au cœur de l'Europe !* Les intégristes, décidément, ne reculent devant rien. L'hydre islamique est désormais partout, surveillez votre femme, votre époux, vos enfants, ils en sont peut-être. Méfiez-vous des génuflexions de votre voisin, il a l'air de chercher son cure-dents sous le canapé, en réalité, il fait sa prière².

1.Ibid., p.191

2.Caroline Fourest elle-même n'est-elle pas finalement une intégriste musulmane cachée ? C'est en tous cas ce qu'affirme le site *Riposte laïque*, qui l'accuse « d'être partie prenante d'une obscure machination œuvrant à l'islamisation de l'Europe » et la présente « comme une « *fonctionnaire d'Eurabia* » (un grand complot qui unirait les pays européens et les pays arabes contre Israël) ». http://www.conspiracywatch.info/Une-mise-au-point-sur-Eurabia_a485.html

Chapitre II

La figure du démon

Tariq Ramadan, c'est de la haine en barres ! Pour l'Occident, bien entendu... Vous croyez le voir de face mais, détrompez-vous, il vous tourne le dos. Dès qu'il se retournera, alors vous verrez sa terrifiante vérité. Sous des dehors pondérés, ouverts, consensuels, il est en effet, nous livre Fourest, l'une des principales figures du complot intégriste musulman : « Le prédicateur joue effectivement un rôle majeur dans la montée de l'islamisme au niveau local, national et international. Partout où il passe, ses conférences insufflent, orientent ou redynamisent des cellules militantes que l'on voit bien s'emparer du débat public¹. » Sans doute, Ramadan ne sait-il rien lui-même de la fabrication des explosifs, mais il arme les cerveaux fragiles des jeunes musulmans européens qui, un jour, « oublieront » discrètement leur sac dans le métro parisien, alors que les « idiots utiles » de la gauche, englués dans la séduction qu'il exerce sur eux, ne trouveront rien de mieux à faire que de leur trouver des circonstances atténuantes. Caroline Fourest, elle, ne sait probablement pas comment désamorcer une bombe. Mais, elle est décidée à démasquer le prédicateur-artificier, à dévoiler le sens caché de ses phrases les plus mielleuses pour réveiller les consciences embrumées qui voient en lui un homme

1. Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.287

de bien. Ramadan a une tête plutôt sympathique, certains le trouvent même beau ; ils en déduisent trop vite qu'il a le cœur pur. Mais bon ! Faire confiance à des gens à cause de « leur bonne figure », s'attendrit Fourest, « relève bien d'une naïveté typiquement occidentale¹ ». C'est la pureté occidentale des sentiments qui brouille les regards et empêche de voir le Mal, là où il se cache. Par exemple... en Ramadan !

Car, Ramadan est tout le contraire d'un homme de bien. Éclairés par Caroline Fourest, on aperçoit désormais derrière son sourire aimable et ses bonnes manières un personnage malfaisant, déterminé à mettre en œuvre un projet totalitaire qui fait froid dans le dos. Pour en comprendre l'esprit, il ne suffit pas cependant de déconstruire son discours ; il est indispensable au préalable d'en saisir les ressorts les plus profonds. Autrement dit, pour étayer ses interprétations les plus spéieuses des écrits de Ramadan, Caroline Fourest en trace d'abord un portrait, digne de ceux qu'établissent à la télé les plus grands *profilers* du FBI !

Le Tueur prenait sa douche tout habillé !

« Je ne prétends pas, écrit Fourest, avoir percé à jour l'énigme intime ou psychologique de Tariq Ramadan. Je ne me suis simplement intéressée qu'à ses discours, à leur complexité (qui est réelle) ainsi qu'à leurs contradictions (qui existent aussi).² » En réalité, elle dépeint un homme à la psychologie aussi rudimentaire qu'effrayante. Bloc de détestations, de frustrations et de rancœurs, il serait constamment dans l'excès et les sentiments exacerbés, « rien ne l'exaspère plus que », « rien ne l'obsède

1. Ibidem, P.47

2. <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/08/21/1%E2%80%99integration-vue-par-tariq-ramadan/>

plus que...¹ », « il déteste...² », « il exècre...³ »... Si elle lui reconnaît du « charisme⁴ » et un « talent incontestable pour la pédagogie⁵ », c'est parce que ce sont aussi les qualités propres aux charlatans, aux bonimenteurs, aux manipulateurs. Il serait « tout simplement un prédicateur⁶ », un imposteur à la langue habile, et non l'intellectuel qu'il prétend être. Ses diplômes ? Du pipeau⁷ ! Sa formation religieuse ? Du vent ! À peine « un stage express » au Caire⁸. Ses bouquins ? Bidon aussi. Ils ont été publiés par des maisons d'éditions musulmanes – donc pas crédibles – et des éditeurs « grand public » qui ne s'intéressent qu'aux chiffres de vente. Démagogue, populiste, séducteur invétéré, Tariq Ramadan serait un être sournois et fourbe qui excelle dans la tromperie et le double-discours : non seulement, il parle de manière radicalement différente selon le public auquel il s'adresse et la langue qu'il emploie, mais, de surcroît, ses propos les plus modérés en apparence dissimulent un autre message, bien plus radical, que seules des antennes de musulmans sont à même de capter. Vos oreilles civilisées entendent qu'il faut soutenir la veuve et l'orphelin, tendre la main aux pauvres, ou aider les personnes en difficulté ? Le musulman, lui, comprend qu'il faut massacrer les *koufar* jusqu'aux derniers !

Ses passions d'homme frustré, il les doit à une famille tyrannique.

1. Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.169

2. Ibidem, p.172

3. Ibid., p.174

4. Ibid., p.61

5. Ibid.

6. Ibid., p.66

7. Citant une enquête de Mohamed Sifaoui, qui lui n'est pas un imposteur comme chacun sait..., elle fait dans *Frère Tariq* (p.28) un récit détaillé des difficultés que Ramadan est supposé avoir rencontré pour obtenir sa thèse. Le premier jury lui ayant opposé une fin de non-recevoir, Ramadan constitue un second jury présidé par Bruno Étienne. Peu crédible selon Caroline Fourest qui lui reproche trop de complaisance à l'égard des islamistes, celui-ci aurait validé la thèse soumise par Ramadan, « sans les honneurs et sans les félicitations du jury » (Ibidem, p.29). Comme son fils, Saïd Ramadan est assez nul ; il a soutenu une thèse en droit « très courte » (Ibid., p.75), souligne Fourest, et qui n'aurait rien de « scientifique ».

8. Ibid., p.66

Gamin, il en a bavé ! Car, au vestiaire après le foot, ses parents le contraignent à prendre sa douche « tout habillé¹ ». Selon la psychologie fourestienne, il en aurait conçu de terribles complexes qu'il sublime dans une « hyperactivité² » frénétique et dans la conviction narcissique d'être un individu d'exception, unique, accablé d'une mission titanesque. Prisonnier d'un destin familial auquel nul ne peut échapper, il est terrifié par un père despotique mais aimant auquel il voue une admiration sans borne : « A-t-il vraiment essayé de s'émanciper de la tutelle de ce père si imposant ? Sans doute, comme tous les adolescents, mais avec une peur et un respect pour ce patriarche qui transpirent encore dans ses propos d'adulte³. » La mort de son père aurait pu le libérer, lui permettre de se détacher un tant soit peu de ses liens familiaux oppressants. C'est compter sans sa mère, Wafa, la fille préférée de Hassan al-Banna, qui veille, toute-puissante, sur sa progéniture. Tariq prétend être autonome, certes, mais « il est tenu par son statut d'héritier, par les liens de fraternité qui existent au sein de la confrérie et surtout par le fonctionnement de sa propre famille⁴ » sur laquelle règne Wafa dont « l'ombre discrète » mais « décisive », ajoute Fourest, « plane sur l'organisation familiale et sur l'administration du Centre islamique de Genève⁵ ». C'est d'ailleurs elle, la grande prêtresse, distribuant les tâches au sein de la famille intégriste, qui a « confié la prédication extérieure à son fils Tariq⁶ ». Saïd Ramadan disparu, les deux frères, Tariq et Hani, tous les deux assoiffés d'argent et de pouvoir, se disputent en effet la succession et le trésor de guerre appartenant aux Frères musulmans égyptiens que gérait leur père. Mais Wafa les force à se réconcilier et répartit les tâches entre ses deux fils, « à Tariq le

1 *ibid.*, p.81

2 *Ibid.*

3. *Ibid.*, p.78

4. *Ibid.*, p.104

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p.308

monde extérieur, à Hani le monde intérieur¹ », c'est-à-dire au sein de la communauté musulmane. Le second dira tout haut ce que pense tout bas le premier, « seul le style peut à l'occasion diverger, pour des raisons purement tactiques² ». Aubaine pour Fourest, Hani aurait d'ailleurs reconnu qu'avec Tariq ils ne formaient que « les deux faces d'une même pièce³ » !

En réalité, il y a comme une malédiction qui plane sur l'ensemble de la maisonnée. « L'hyperactivité (de Tariq) est moins le signe d'une quelconque intégration que celui d'un mal-être et d'une souffrance qui hantent tous les membres de la famille⁴. » La psychologie collective de la famille Ramadan est, en effet, marquée par un traumatisme particulièrement cruel, celui de l'exil, auquel elle réagit par l'auto-enfermement et par le rêve partagé d'un retour glorieux au pays. Pour elle, la Suisse n'est qu'« une prison dorée, d'où il faut absolument organiser la revanche, celle qui permettra un jour aux Frères musulmans apatrides de revenir triomphalement en Égypte⁵ ». Ainsi, « le prédicateur vit d'autant plus la famille comme une citadelle assiégée qu'il a grandi dans une famille en exil se pensant cernée par l'adversité⁶ » ; il a « grandi au sein d'un clan percevant l'extérieur comme une menace permanente pour son identité⁷ », paniqué à l'idée de voir celle-ci « se diluer sous le coup de l'influence occidentale⁸ ». L'enfant Tariq a donc vécu « traumatisé à l'idée de s'assimiler et d'y perdre son âme⁹ ». La crainte « de s'intégrer ou de se « dissoudre » (...) dans l'Occident¹⁰ » a développé en lui une profonde crise d'identité,

1. Ibid., p.105

2. Ibid., p.113

3. Ibid., p.114

4. Ibid., p.81

5. Ibid., p.82

6. Ibid., p.201

7. Ibid., p.227

8. Ibid.

9. Ibid.

10. Ibid., p.82

renforcée par le fait d'avoir eu « jusqu'à six nationalités différentes (...) toujours considérées comme des nationalités d'emprunt¹ ». Ainsi, il n'a jamais pu « se construire en tant que citoyen suisse à part entière² » ; « à ses yeux, une carte d'identité ne représente jamais qu'un vulgaire bout de papier³ » et la citoyenneté renvoie à « une simple « situation géographique »⁴ ». Pour Fourest-la-républicaine, par contre, la citoyenneté est... « une terre d'appartenance⁵ ». Bonjour, Monsieur Barrès ! Si, à 24 ans, Ramadan s'affirme européen et suisse, s'indigne-t-elle, c'est « moins un élan du cœur qu'un choix politique, raisonné et stratégique⁶ ». Pour Sainte Fourest-l'Européenne, l'Union européenne procède évidemment d'une passion spontanée et irrésistible pour l'Esprit de l'Europe. Au fond, « puisqu'il ne se sent chez lui nulle part, autant l'être partout⁷ ».

Gravement atteint sur le plan psychologique, diagnostique encore l'auteur de *Tirs croisés*, Tariq Ramadan n'a de cesse de partager ses phobies avec les autres musulmans : « Hanté par la peur traumatique transmise par son père et fidèle à l'obsession de son grand-père, Tariq Ramadan déteste l'idée que des jeunes musulmans vivant en Occident puissent subir une influence culturelle qui les éloigne de l'islam des origines⁸. » C'est pourquoi, « il transmet ses peurs familiales aux musulmans sous son influence⁹ » et transforme « ceux qui le suivent en éternels exilés au sein de leur propre pays¹⁰ ».

1.Ibid., p.83

2.Ibid.

3.Ibid., p.227

4 Ibid.

5.Ibid., p.309

6.Ibid., p.89

7. Ibid., p.84

8.Ibid., p.227

9.Ibid., p.201

10.Ibid., p.227

Adolescent, le grand-père du Tueur ne jouait pas aux cow-boys et aux Indiens... mais au jihad !

Tariq Ramadan a commis une grave erreur politique : il est le petit-fils de Hassan al Banna. Il a en outre le tort d'être le fils de son père, Saïd Ramadan, et, bien sûr, le frère de son frère, Hani, intégriste brut de décoffrage, si l'on en croit Caroline Fourest. Bien sûr, celle-ci ne met pas vraiment en cause l'héritage génétique de Ramadan, mais c'est tout comme. A la lire, en effet, le grand-père, le père et le fils se ressemblent à s'y méprendre. Nous verrons d'ailleurs plus bas que l'arrière-grand-père de Tariq Ramadan n'est pas non plus pour rien dans la destinée de celui-ci.

La biologie n'y a peut-être aucun rôle à jouer, mais la fascination, le poids de la famille et un conditionnement sans faille, apparaissent, dans le roman fourestien, tellement puissants que, dès son premier vagissement, un destin implacable semble condamner le petit Tariq à être le clone de son aïeul et de son père. Tous trois ont un parcours en tous points similaire. Ou quasiment. C'est du moins ce que laissent entendre les éléments biographiques que Fourest a recueillis – Dieu-seul-sait-où – sur les trois personnages, et qu'elle assemble astucieusement pour établir l'identité entre eux et leur réincarnation, le « prédicateur » Tariq Ramadan.

La saga des al-Banna commencerait avec l'arrière-grand-père de Tariq Ramadan. Au moins. Hassan al-Banna est issu d'une mauvaise souche. Son père n'était pas un lord anglais mais un imam « fervent », à l'intellect d'autant plus étriqué qu'il aurait été « adepte de l'école hanbalite, la plus rigoriste des quatre écoles juridiques de l'islam¹ ». Anticipant la vocation de son fils aîné, lui-même s'adonne avec volupté à la « propagande intégriste² ». C'est dans cet esprit qu'il éduque ses héritiers. Ainsi, à l'âge où un enfant civilisé développe

1. Ibid., p.22

2. Ibid.

son intelligence et sa créativité en classant par taille des petits cubes de toutes les couleurs, le petit al-Banna, lui, est contraint de suivre des cours dans une école coranique « où le principal apprentissage consiste à savoir réciter le Coran par cœur¹ ». Et, tenez-vous bien, il « s'y montre plein de zèle² » ! En somme, il est déjà complètement tordu et ça ne va pas s'arranger. À l'âge où l'on écoute Chantal Goya, « il prend la tête d'une Association de la bonne conduite morale, une ligue de vertu destinée à faire régner la discipline et à faire respecter les bonnes mœurs au sein de son école³ ». Et, note encore Fourest, « ce zèle ne se démentira plus⁴ ». Car, précise la journaliste qui semble, décidément, bien informée, « le combat pour l'ordre moral semble littéralement hanter ce jeune garçon élevé dans la propagande intégriste de son père⁵ ». Ainsi, plutôt que de jouer aux cow-boys et aux Indiens, eh bien, il joue au... *djihad* ! Là, Fourest a une source qui lui semble crédible, le propre frère de Hassan al-Banna qui, lui-même, relate les souvenirs de ses parents : « Mes parents me disaient que lorsqu'il jouait à cache-cache avec ses copains, il le faisait à sa manière. Il était le leader de l'armée des musulmans qui luttaient contre les ennemis de Dieu⁶. » Peu importe que ce témoignage de troisième main soit vrai ou faux, pour Caroline Fourest les prémices de l'engagement politique d'al-Banna sont déjà présentes dans ses divertissements enfantins : « Ce manichéisme ne cessera d'être son jeu préféré⁷. » Passons sur le fait qu'il soit étrange de qualifier de « manichéistes » des jeux d'enfants ; retenons le principal : Hassan al-Banna adulte est déjà tout entier contenu dans Hassan al-Banna enfant. Né intégriste d'un père intégriste, il

1.Ibid.

2.Ibid.

3.Ibid.

4.Ibid.

5.Ibid.

6.Ibid., p.23

7.Ibid.

l'aurait été de toute façon quels que soient le lieu et le temps où il aurait vécu : « Si l'Égypte n'avait pas été colonisée, affirme ainsi Fourest, Hassan al-Banna aurait sans doute eu très exactement le même parcours qu'un Jennings Bryan, ce fondamentaliste protestant américain parti en croisade contre le darwinisme et la décadence morale de ses compatriotes dans les années vingt. Mais Banna vit dans un tout autre contexte, celui d'une époque où l'on peut facilement confondre la guerre contre la modernité avec celle contre la colonisation¹. » Né dans un contexte différent, Banna n'aurait donc pas été un intégriste musulman combattant avec acharnement contre la modernité, mais il aurait été tout de même un intégriste, ennemi implacable de la modernité ! Hassan al-Banna semble ainsi avoir été assigné par quelques forces maléfiques transmises de génération en génération à devenir cet homme « terrifiant » que nous décrit Fourest.

Le père de Tariq, Saïd Ramadan, devait avoir le même destin. Pour lui aussi tout se joue très jeune. À quatorze ans, il rejoint les Frères musulmans et découvre Banna. À vingt, il devient son secrétaire personnel. De tous ses émules, il est celui que le Guide préfère. Aussi, lui donne-t-il sa fille, Wafa, en mariage et, avec sa fille, sans doute, lui transmet-il la malédiction obscurantiste qui s'abat sur les al-Banna depuis le fin fond des âges. L'engagement intégriste de Saïd Ramadan qui aurait pu n'être qu'une erreur de jeunesse devient alors un mal incurable et commence pour lui une vie consacrée à la lutte contre l'Occident, la Modernité, le christianisme et, bien sûr, les juifs². Le jeune couple prend

1. Ibid.

2. Dans « Scènes proches, orientales », un article paru dans la revue *Vacarme* (n°31, printemps 2005), Joëlle Marelli précise en note son choix de mettre une minuscule à juif. Je la reprends presque *in extenso* dans la mesure où elle répond parfaitement à mes préoccupations : « La règle typographique française veut que les substantifs de religions prennent des minuscules et les substantifs de nationalités ou de peuples, des capitales (...). Pour le substantif « juif », cela implique un choix dont la portée est sans commune mesure avec une simple convention. Aucune des options qui s'offrent dans ce contexte n'est absolument satisfaisante : la minuscule peut heurter ceux qui se considèrent comme juifs sans s'estimer représentés par la dimension religieuse de cette identité ; ce n'est pas ce que je souhaite. Mais d'un autre

aussi le temps de concevoir quelques enfants auxquels ils lèguent le « culte de Banna » dans lequel eux-mêmes « ont grandi¹ ». Tariq Ramadan, « l'héritier », a donc été « élevé dans cette forme d'idolâtrie² » et éprouve « autant d'admiration pour son grand-père que pour son père³ ». « Il a grandi dans le culte d'un grand-père qui était le héros de son père⁴ », ressasse Caroline au cas où nous n'aurions pas compris. Surtout, en lui donnant pour nom Tariq, comme « Tariq Ibn Ziyad, le premier conquérant musulman à avoir foulé la terre chrétienne d'Espagne⁵ », ils l'intronisent principal successeur de la lignée al-Banna. Dès lors, « quand on sait à quel point le chemin de chaque membre de cette famille est tracé d'avance⁶ », il n'a plus le choix. Adolescent, il rêvait de devenir footballeur professionnel, « mais comment imaginer qu'un homme aussi marqué par son histoire familiale puisse longtemps échapper à son destin ?⁷ » Adieu, donc, au charme des pelouses, « l'héritier ne fait que marcher dans les pas de son grand-père et de son père, selon un chemin tracé dès sa naissance⁸ ». Désormais, « grâce au talent de caméléon transmis par son père⁹ », il embobine tous les naïfs pour qu'advienne enfin le règne de l'Islam totalitaire !

Comment, par conséquent, accorder quelque crédit aux propos que tient un personnage aussi odieux ? Quelle que soit l'idée qu'il énonce, même si elle s'accorde parfaitement avec les

côté, opter pour la capitale consiste, de mon point de vue, à prendre appui sur l'ambiguïté revêtue par l'expression « peuple juif », expression qui correspond à la traduction de la notion biblique de « peuple » (*am*) dans le langage des nationalismes modernes à la fin du XIXe siècle. J'opterai ici le plus souvent pour la minuscule, tout en ayant conscience des insuffisances de cette solution. » Evidemment, lorsque je cite Fourest, je conserve la typographie qu'elle a choisi.

1. Ibid., p.68

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Ibid., p.67

5. Ibid., p.79

6. Ibid.

7. Ibid., p.65

8. Ibid., p.67

9. Ibid., p.101

convictions de n'importe quel démocrate ou homme de gauche, la défiance la plus absolue est érigée en règle par Caroline Fourest. La signification véritable des écrits de Ramadan ou de ses déclarations n'est plus donnée par les mots qu'ils emploient et les argumentations qu'il propose mais par la malfaisance qui est censée habiter son être profond. Dès lors, Fourest peut prétendre ce que bon lui semble à son propos, elle peut interpréter ses livres et ses discours sans tenir compte de ce qui y est dit effectivement, elle peut l'accuser de toutes les turpitudes, elle est assurée de convaincre.

Chapitre III

Comment faire dire à une phrase beaucoup plus que ce qu'elle signifie. (voire carrément autre chose)

Caroline Fourest a obtenu quelques prix mais n'a pas encore eu celui qu'elle mérite sans doute le plus ; celui qui est décerné aux maîtres les plus éminents de cet art de combat qu'Arthur Schopenhauer appelait la « dialectique éristique ». Cette discipline, où tous les coups sont permis, « est l'art de disputer, et ce de telle sorte que l'on ait toujours raison, donc *per fas et nefas* (c'est-à-dire par tous les moyens possibles)¹ ». Pour y exceller, le muscle ne sert à rien, l'intelligence n'est pas non plus indispensable ; il faut cependant une qualité majeure : la mauvaise foi. Ceinture noire et une infinité de dan dans cette forme de rhétorique, Fourest ne s'est pas contentée d'en appliquer rigoureusement les préceptes les plus classiques. Elle en a imaginé en outre une multitude de variantes, elle en a métissé les figures, croisé les chemins, innové même, au point de faire passer Schopenhauer pour un naïf amateur.

Mais ce talent incontestable ne suffit pas à expliquer son influence. Très probablement, si n'entraient pas en jeu d'autres paramètres, Caroline Fourest ne parviendrait à convaincre que son clavier², tant est manifeste la faiblesse de son argumentaire et le caractère complètement affabulatoire de ses interprétations.

1.Arthur Schopenhauer, *L'Art d'avoir toujours raison*, Mille et une nuits, Paris,,2009, p.7

2.Merci Naeman...

Ramadan, lui, engage la dispute avec de mauvaises cartes. Son propos, inspiré de sa foi en l'islam, suscite immédiatement l'antipathie d'une opinion publique de droite comme de gauche, parfois abusivement laïque, souvent méfiante vis-à-vis des musulmans. Il défend en outre une morale qui va à l'encontre du sens commun progressiste : respect de la structure familiale « traditionnelle » et des anciens, répartition des rôles entre les genres, contrôle de la sexualité, moralisation de la culture et des différentes expressions artistiques, etc. Il se prononce par ailleurs pour un multiculturalisme réellement assumé par l'État et se fait l'avocat des populations issues de l'immigration. Enfin, il aggrave son cas par des positions particulièrement fermes à l'encontre de l'État d'Israël. Il n'en faut pas plus en France pour heurter l'opinion majoritaire.

Fourest, par contre, bénéficie d'un *a priori* positif. Elle n'a pas besoin d'étayer son discours, de démontrer ses interprétations ou de démonter les arguments de son adversaire. Il lui suffit, pour séduire, d'affirmer sa bonne foi et sa rigueur (son livre contre Ramadan, ne cesse-t-elle de répéter pour nous en assurer, fait 460 pages et contient 600 notes). Surtout, le propos de Caroline Fourest converge avec l'intuition fondamentale de la plupart de ses lecteurs : les musulmans menacent le monde occidental. Ce qui nous renvoie au « stratagème 35 » de Schopenhauer : « Au lieu d'agir sur l'intellect par des raisons, il faut agir sur la volonté par des mobiles [...]. Car en général une once de volonté pèse plus lourd qu'un quintal d'intelligence et de conviction. [...] Si les auditeurs font partie de la même secte que nous, de la même corporation, du même corps de métier, du même club, etc., mais pas l'adversaire, sa thèse aura beau être juste, dès que nous laisserons entendre qu'elle va à l'encontre des intérêts de ladite corporation, etc., tous les auditeurs trouveront les arguments de

l'adversaire, aussi excellents soient-ils, faibles et pitoyables, et les nôtres en revanche, fussent-ils inventés de toutes pièces, justes et pertinents¹.» La « corporation » à laquelle appartiennent Caroline Fourest et son public favori, c'est évidemment le monde blanc-européen-chrétien dont elle assure la défense contre Ramadan.

Examinons donc quelques exemples des procédés douteux qu'utilise Fourest pour nous convaincre que Ramadan est un bien méchant homme.

Le crime ramadanien

Penchons-nous pour commencer sur sa faute originelle. « J'ai étudié en profondeur la pensée de Hassan al-Banna et je ne renie rien de ma filiation. Sa relation à Dieu, sa spiritualité, son mysticisme, sa personnalité en même temps que sa pensée critique sur le droit, la politique, la société et le pluralisme restent des références pour moi, de cœur et d'intelligence. » « Son engagement aussi continue de susciter mon respect et mon admiration. » Ce sont là, assure Fourest, les propres paroles de Tariq Ramadan et, sur ce point, il n'y a aucune raison de ne pas la croire. En dehors de certains musulmans, peu de gens en France savent qui est Hassan al-Banna. Qu'importe ! Car, Fourest, spécialiste en intégrisme, nous le dira en long et en large dans les chapitres suivants de *Frère Tariq*. Mais déjà, et nous ne sommes qu'à la page 19, elle nous prévient : « En soi, cet aveu est terrifiant². » « En soi », « aveu », « terrifiant » ! Rien que trois petits mots ; le couperet de la guillotine est tombé. La sentence est exécutée. « En soi », ça ne se discute même pas ! « Aveu », il y a crime ! « Terrifiant », un terrible crime ! C'est une évidence, un truisme, on n'ose même

1.Schopenhauer, op.cit., p.57-58

2.Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.19

plus s'interroger de crainte de s'en rendre complice. Peut-être, cependant, certains d'entre nous, seront tentés de poser quelques questions. Mais Caroline Fourest est là, reine des prolepses, qui guette, qui anticipe, qui nous avertit : « Chaque mot est pesé pour nier le fanatisme et le totalitarisme prôné par Banna¹. » Pas moins. Admettons, puisque c'est ce que souhaite Fourest, qu'al-Banna ait été, sans discussion possible, fanatique et totalitaire. On devrait logiquement en déduire que Ramadan se revendique d'une figure fanatique et totalitaire et qu'il ne s'en cache pas. Mais non, ce n'est pas ce qu'elle nous dit. Cela, elle nous laisse le soin de le comprendre tout seul. Ce qu'il y aurait de terrible dans le crime ramadanien, c'est qu'il s'évertue à nous convaincre qu'al Banna n'est absolument pas fanatique et totalitaire. Dans les phrases citées, Ramadan ne dit strictement rien sur le contenu des interprétations religieuses et de la politique de Banna. C'est largement suffisant à Fourest pour voir dans le choix de « chaque mot » une volonté de camoufler le fanatisme et le totalitarisme de Banna. Ramadan réaliserait ainsi l'exploit dialectique de s'en réclamer et de le nier dans le même mouvement ! On pourrait simplement voir dans cette conclusion parfaitement gratuite un simple abus polémique. Ce n'est pourtant pas le cas. S'ébauchent, en effet, dès l'introduction de *Frère Tariq*, les lignes majeures du procès qu'elle lui intente. Caroline Fourest ne mène pas contre lui un combat aussi acharné parce qu'il serait intégriste ou fanatique ou totalitaire mais parce que, selon elle, son discours aurait pour finalité de rendre « respectable » l'intégrisme, d'en masquer le caractère « en soi » fanatique et totalitaire, et, par conséquent, de pouvoir construire des passerelles entre l'islam politique et la gauche. D'où, le reproche principal qu'elle lui adresse, celui de « double discours » et les contorsions auxquelles elle se livre pour nous prouver la duplicité de ses paroles.

1. Ibidem

Prouver le double discours de Ramadan « n'est pas si simple », confesse Fourest, « le prédicateur a fait un travail de redéfinition terminologique presque obsessionnel, entièrement pensé pour pouvoir donner un sens très différent à une phrase apparemment anodine selon le contexte où il est entendu. Aussi complexe et tordu que cela puisse paraître et, contrairement à ce que je pensais en écrivant *Tirs croisés*, ce double discours existe bel et bien¹ ». Un avertissement important, car, en effet, notre Sainte Caroline s'échine tout au long de *Frère Tariq* à citer des propos « anodins » de Ramadan pour nous en donner une interprétation qui paraît effectivement parfaitement tordue.

« Tariq Ramadan, écrit-elle encore, a souvent *rassuré* ses interlocuteurs européens ou anglo-saxons en *martelant* qu'il mettait en garde les musulmans contre la tentation de se construire en opposition à l'Occident et à ses valeurs². » A la lecture de cette phrase, un lecteur peu au fait du « travail de redéfinition terminologique presque obsessionnel » auquel s'est livré Ramadan, inclinerait à apprécier son propos. Mais, très vite, refrénant son adhésion spontanée, il a un doute. Il relit la phrase et son malaise, loin de se dissiper, se confirme. C'est que notre amie Fourest y a introduit deux vocables qui renvoient immédiatement à la figure du double discours. Le terme « rassuré » qui peut suggérer une intention malveillante – neutraliser, désarmer, désamorcer – et le mot « marteler » qui peut laisser entendre que Ramadan en fait trop pour être honnête. Le stratagème utilisé ici consiste à faire porter le soupçon sur la sincérité d'une opinion que l'on ne peut contester : ce que dit Ramadan, en fait, il ne le pense pas vraiment !

Mais Fourest ne s'arrête pas là. Elle poursuit en nous donnant sa propre traduction des mots de Ramadan : « En réalité, ce qu'il

1. Ibid., p.141

2. Ibid., p.267, cmqs

faut entendre par là, c'est que Tariq Ramadan juge la civilisation islamique tellement supérieure à la civilisation occidentale qu'il ne supporte pas l'idée qu'elle puisse envisager de se construire en jeu de miroirs avec l'Occident, au lieu de faire confiance à ses propres références et à ses propres valeurs¹.» En d'autres termes, ce filou de Ramadan a réussi la prouesse d'exprimer sa pensée « fanatique et totalitaire » dans une langue qui *paraît* respectable : il n'approuve pas que les musulmans se construisent en opposition à l'Occident non pas parce qu'il serait favorable à un « dialogue fructueux des cultures » et par respect pour l'Occident mais parce que ce serait rabaisser la civilisation islamique au niveau élémentaire de l'Occident. À aucun moment, dans tout son ouvrage, Fourest ne nous dira bien sûr quelles sont les clés qui lui ont permis de parvenir à une telle déduction. Elle est de gauche, elle a bu son verre comme les autres, cela suffit apparemment pour convaincre.

L'Arsène Lupin de l'intégrisme

Le problème avec Ramadan, c'est qu'il est trop malin. Ou plutôt, soit, c'est un honnête homme qui dit en gros ce qu'il pense, comme tout honnête homme, soit, c'est l'Arsène Lupin de l'intégrisme. Il grime sa pensée de mille manières, assure Fourest, il trompe tout le monde, quand on le croit ici, c'est qu'il est là-bas ; les journaux en parlent, les politiques s'en inquiètent, les inspecteurs islamologues sont à ses trousses, mais il reste aussi omniprésent qu'insaisissable. La prudence est sa règle, on ne

1. Ibid. La suite : « En vertu de quoi, il met effectivement en garde ses partisans contre la tentation de « diaboliser » l'Occident : « Quand le monde entier ferait la caricature de l'islam, il ne nous est pas donné le droit devant Dieu de faire la caricature de nos interlocuteurs, ni de leur histoire, ni de leurs positions. » En fait d'« interlocuteurs », il serait toutefois plus juste de parler d'« adversaires ». Car si Ramadan prend soin de ne pas caricaturer l'Occident en détaillant les valeurs qui, selon lui, le caractérisent, c'est pour mieux s'y opposer point par point. »

trouvera jamais un mot de lui qui puisse faire office d'élément de preuve à son encontre. Que faire alors sinon fabriquer de toutes pièces le dossier à charge ? Dans l'artisanat du faux, Caroline Fourest a usurpé les titres de gloire qu'elle ne méritait pas. Il est vrai qu'elle opère dans la branche politico-intellectuelle de la corporation des faussaires où les règles strictes de l'apprentissage et de la promotion sont souvent bafouées. Aussi, se contente-t-elle d'employer quelques stratagèmes que ne parvient à masquer que l'assurance démesurée dont elle fait preuve. À bien y réfléchir, c'est peut-être là, d'ailleurs, le talent du vrai faussaire. Non pas faire excellemment du faux mais être lui-même le faux ! Vous voulez traverser la frontière avec un passeport trafiqué par un grand maître du bidouillage ? Si vous avez la tremblote et des sueurs froides qui perlent sur le front, vous vous ferez immédiatement pincer. Soyez sûr de vous et, même avec un passeport grossièrement bricolé, vous passerez sans peine¹. Un vrai passeport reste néanmoins infiniment plus pratique. Et Caroline Fourest aurait bien aimé trouver dans les écrits de Ramadan ou, mieux, dans ses interventions orales prononcées devant un auditoire musulman, quelques propos susceptibles de dévoiler les abominations qui fermentent au fond de son crâne. Peine perdue. Car, même s'il exprime des idées que tout le monde n'est évidemment pas forcé de partager, le Gentleman intégriste ne dit pas grand-chose qui puisse provoquer l'ire d'un simple démocrate sans préjugés excessifs à l'encontre de l'islam. Tant et si bien que la pauvre Caroline se voit contrainte d'extraire de ses discours une formulation qui ne prête pas à conséquence, voire un énoncé que tout « humaniste épris de liberté » approuverait aisément, avant de s'acharner à nous prouver à quel point sa pensée atteint là le summum de l'ignominie. Avec toute l'arrogance qui la caractérise, Fourest s'empare ainsi d'une phrase de Ramadan – qui pourrait être « Chérie, je cours acheter

1. Je ne vous conseille cependant pas d'essayer, cette leçon est peut-être un peu obsolète...

le pain ! » –, la maquille, la met en scène et lui fait dire soit des horreurs – du point de vue de la gauche islamophobe –, soit des absurdités – du point de vue de n'importe quel être humain normalement doté de bon sens. Elle intervient ensuite pour en tirer des conclusions abracadabrantesques. L'ensemble, je dois dire, ne manque jamais de fantaisie.

Sainte Caroline mène l'enquête

Dans l'exemple qui va suivre, Fourest nous cite une phrase de Ramadan dont elle admet qu'en elle-même elle ne contient rien de problématique. Mais, s'empresse-t-elle d'ajouter, on ne peut pas en saisir le sens réel si l'on oublie, d'une part, qu'elle est formulée par « un prédicateur issu des Frères musulmans¹ », d'autre part, qu'ailleurs et à propos de tout autre chose, Ramadan se réfère à Youssef al-Qaradhawi² ou Hassan al Banna. C'est à peu de chose près le raisonnement que tiendrait un détective privé dans un pastiche de roman policier. Dans cette parodie destinée à railler les enquêteurs de police et autres fins limiers qui travaillent à leur compte, le « privé » suspecte que l'individu X a parmi ses fréquentations un individu Y, soupçonné quant à lui de crime. Il en déduit d'emblée que X est nécessairement un grand criminel. Pour en apporter la preuve, il mène une enquête fourestienne. Un matin, il surprend X occupé à tartiner une tranche de pain grillé qu'il trempe aussitôt dans son bol de café au lait. Un observateur mal informé pourrait se figurer qu'il accomplit là un geste d'une grande banalité, effectué quotidiennement par des millions d'individus honnêtes. Le détective, lui, ne se laisse pas abuser : « Je le tiens, triomphe-t-il, j'ai enfin la preuve de sa culpabilité ! » Vous êtes perplexes ? Cela vous semble parfaitement idiot ? Mais si le détective vous apprend qu'au sortir de son taf, X va boire un

1. Ibid., p.237

2. Savant musulman considéré comme proche des thèses prônées par les Frères musulmans égyptiens.

coup au bar avec Y dont il vous aura prévenu qu'il était louche ; alors, instantanément vous saisissez que, même si tout semble indiquer que X prend son petit-déjeuner, en réalité il exécute déjà son prochain crime. Il n'en faut pas plus pour le condamner. C'est exactement ce que fait Fourest avec Ramadan¹.

« Tariq Ramadan, reconnaît-elle ainsi, n'est pas à *proprement parler* un partisan de l'éducation séparatiste islamique². » Je souligne l'expression « à proprement parler » parce qu'elle est là pour nous mettre en garde. Certes, le « prédicateur » s'est prononcé à de nombreuses reprises en faveur de l'école publique mais ce qu'il dit n'a absolument pas le même sens que celui que vous entendez. En effet, nous précise-t-elle, si Ramadan n'encourage pas « l'éducation séparatiste islamique », ce n'est pas parce qu'il est convaincu des bienfaits de l'école publique mais parce qu'« il craint qu'une éducation uniquement musulmane ne puisse produire des militants efficaces pour islamiser leur environnement³ ». Diable, que le renard est habile ! Déroulons avec elle, le fil de l'enquête. Premier indice, une phrase de Ramadan : « Une formation islamique ne peut pas faire l'économie de passer par le Coran et la tradition du Prophète (Paix et bénédiction soient sur lui) mais également par l'enseignement du contexte dans lequel on vit et vis-à-vis duquel on doit être actif. » De prime abord, on ne voit rien de contestable dans cet énoncé sinon du point de vue de certains religieux qui considèrent que l'apprentissage des textes fondateurs de l'islam suffit à faire une formation islamique. Ramadan, lui, en élargit au contraire la démarche à la connaissance de son environnement qui, ajoute-t-il, est indissociable d'une pratique sociale au sein de cet environnement. Un « progressiste » aurait tendance à apprécier

1. Voir des exemples, Ibid., p.236 et suivantes.

2. Ibid., p.238. Je me demande si à propos de l'enseignement privé catholique, Fourest emploierait le terme « séparatiste ».

3 Ibid., p.238

une telle démarche. Sauf bien sûr s'il est avisé par la lecture de Fourest. En fait, être « actif » dans le « contexte dans lequel on vit » signifie, selon elle, faire du prosélytisme ! La déduction peut sembler un peu surfaite. C'est même une affirmation qui flotte dans l'espace réduit qui sépare l'extrapolation du simple mensonge. Caroline le perçoit sans doute puisqu'elle nous sert alors son argument massue : « Il ne faut jamais perdre de vue que Ramadan est un islamiste chargé de la *dawa* en Europe. Qui oublie cet objectif, à savoir faire des musulmans des agents de l'islam partout où ils se trouvent, ne peut pas comprendre ce grand écart permanent entre l'ultra-rigorisme de son islam et l'extrême ouverture de sa méthode pour le propager. Il préfère encourager les musulmans à investir l'école publique, où ils apprendront à connaître leur environnement et où ils influenceront leurs camarades, plutôt que de les savoir parqués à l'écart de la société dans des écoles privées¹. » Passons sur le « chargé de la *dawa* » qui présente l'engagement de Tariq Ramadan au sein des Frères musulmans comme un fait dûment attesté. Jusque-là, l'enquête de Fourest consiste à enfilier comme des perles une série d'affirmations et d'accusations dont il est difficile de voir l'intimité qu'elle leur suppose. Mais Fourest a d'autres ressources dans sa besace : Ramadan, affirme-t-elle, souhaite que les enfants musulmans puissent suivre une formation islamique complémentaire à celle qui leur est délivrée dans l'enseignement public, parce que sur certaines questions celui-ci irait à l'encontre du dogme musulman. Selon lui, la formation islamique constituerait ainsi « un vrai facteur d'enrichissement² ». On ne voit toujours pas le rapport avec les accusations formulées par Fourest. Mais peut-être la suite va-t-elle nous éclairer : « En fait d'enrichissement, ajoute l'auteur de *Frère Tariq*, cette recommandation est une vraie incitation à la propagande et au

¹ Ibid.

² Cité Ibid., p.239

refus de l'échange, d'autant plus inquiétante qu'elle ne s'applique pas seulement à la biologie mais aussi à l'histoire, à la philosophie et au sport¹.» Même le sport ! On est sonné. Tant de lucidité ou plutôt d'extra-lucidité nous assomme. Mais Fourest enfonce encore le clou ; elle nous donne d'autres exemples, d'autres extrapolations tout aussi farfelues, avant de conclure par la preuve suprême : « Depuis qu'il prêche en France, le climat dans les cours de récréation et les salles de classe a incontestablement changé. À l'occasion de la commission Stasi et du débat sur la laïcité, de nombreux professeurs ont témoigné de leurs difficultés croissantes à aborder le sujet de la Shoah et celui de l'évolution. Sans parler de ceux qui se bouchent les oreilles en entendant parler de Voltaire !² » Nous avons enfin compris pourquoi alors que l'individu X de notre pastiche policier égorgeait une femme et trois enfants *au moment même* où nous pensions le voir barbouiller sa tartine de confiture, Ramadan souffle le vent de l'insurrection islamiste dans les écoles *au moment même* où il affirme sa préférence pour l'enseignement public. Ramadan, la chienlit, c'est lui !

La chienlit planétaire ! Car, Ramadan ne sème pas seulement le désordre dans les collèges français, il prépare également le chaos à l'échelle mondiale. Comme Ben Laden. Ramadan prône-t-il la nécessité pour les musulmans de préserver leur identité tout en participant à la vie sociale du pays où ils vivent comme n'importe quel citoyen ? Caroline n'est pas de ceux qu'on entourloupe ; elle sait qu'il ne faut jamais goûter aux fromages que nous offre Ramadan. Une fois moulinée par la décrypteuse fourestienne, la recommandation faite aux musulmans de ne pas se fermer sur eux-mêmes, dévoile son sens véritable : « Les musulmans sont priés de ne pas se dissoudre dans les sociétés occidentales mais de se saisir de leur citoyenneté pour mieux islamiser leur

¹ Ibid., p.239

² Ibid., p.241

environnement¹», avant d'imposer la dictature de la *charia*. Que Ramadan incite ses partisans à « collaborer avec tous les êtres qui défendent le droit, la justice et la dignité des hommes²», le décrypteur mis au point par Fourest en recrache instantanément la signification authentique : Ramadan ordonne à ses troupes de manipuler les « idiots utiles » pour... imposer la dictature de la *charia*.

À l'appui de cette interprétation, Caroline nous présente une preuve accablante : une intervention de Ramadan enregistrée sur cassette ! Le « prédicateur » s'y félicite que les musulmans ne soient « pas seuls à relever le défi de la résistance à l'occidentalisation sans âme et sans conscience », avant de rappeler à son auditoire musulman la nécessité de tisser des alliances. Au cas où nous aurions déjà oublié ses avertissements, Fourest nous met en garde une fois de plus : « On pourrait croire que Ramadan invite surtout les musulmans à devenir les alliés des non-musulmans face à la mondialisation. Sauf que *nous savons ce qu'entend* Tariq Ramadan par résister à l'occidentalisation : non pas une autre mondialisation mais un *Face-à-face des civilisations* qui verra triompher l'islam politique³. » Nous retrouvons, ici, le procédé favori de Caroline Fourest : les phrases de Ramadan n'ont pas la signification qu'on pourrait leur prêter de prime abord. À la limite, il n'est guère besoin de le prouver car « nous (le) savons ». Par précaution, Caroline va néanmoins tenter d'étayer son assertion en nous révélant ce que « dans ses cassettes », censées circuler sous le manteau, Ramadan explique « à ses partisans ». Nous allons donc avoir accès à la face cachée de son double discours : « Regardez, leur confie-t-il, j'inverse les propos de Huntington. Qu'est-ce qu'a dit Huntington ? Il a dit : les pouvoirs occidentaux doivent chercher dans les pays musulmans

1 Ibid., p.247

2 Ibid., p.206

3 Ibid., cmqs

ceux qui défendent leur idéologie. C'est-à-dire qu'on va chercher dans les pays musulmans, les musulmans dits 'libéraux', ou les musulmans dits 'laïques'. Les musulmans sans islam quoi ! [...] Eh bien, nous, ceux avec lesquels on va collaborer, c'est exactement le contraire. On va aller en Occident chercher et collaborer avec tous les êtres qui défendent le droit, la justice et la dignité des hommes. On va développer ces ponts, on va être présents sur le champ du dialogue académique et social. Parce qu'il y a énormément de gens qui pensent de l'islam quelque chose de négatif parce qu'ils ne le connaissent pas, mais qui sont prêts quand ils le connaissent [...] à pouvoir aussi défendre les droits des musulmans et de plus en plus [...]. Donc nous sommes contre la philosophie du conflit mais nous sommes pour la philosophie de la résistance dans la collaboration. »

J'ai cité presque *in extenso* tout le paragraphe que nous communique Fourest pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïtés. « Peut-on être plus clair ? », interroge-t-elle ensuite. Nous voilà sommés d'adhérer à l'interprétation qu'elle s'apprête à nous livrer. Vaut-elle questionner la pertinence de l'assimilation des musulmans à une catégorie politique ou de l'inversion du schéma de Huntington ? Non, elle se focalise sur un mot, « collaboration », qui, assure-t-elle, « n'est pas anodin¹ ». Il ne signifie pas en effet ce que dans notre naïveté nous aurions été tentés de croire, en l'occurrence une « résistance commune » et une « façon d'échanger² ». Sa signification réelle, c'est Ramadan lui-même qui la dévoile : « Certains pensent que le contraire du conflit, c'est le mariage. Non. Le contraire du conflit, c'est une résistance intelligente et une collaboration sur ce qui est juste et honnête, donc on ne se soumet pas totalement, on résiste et on collabore sur le plan intellectuel ». On y lit simplement cette idée fort banale et fort juste selon laquelle la réalité des rapports politiques est

¹ Ibid., p.207

² Ibid.

plus complexe que l'opposition tranchée entre le « conflit » et le « mariage », qu'il existe de très nombreuses situations médianes où l'hostilité n'est pas la règle sans que l'identité ne règne. Bien heureusement Fourest est là pour nous éclairer : « En d'autres termes, on ne mélange pas les torchons et les serviettes¹ » ! C'était donc ça : Ramadan veut bien que les torchons et les serviettes collaborent pour défendre « le droit, la justice et la dignité » mais il refuse obstinément que les serviettes puissent être utilisées pour sécher la vaisselle et que les torchons soient employés pour se sécher le bas du dos. Effectivement, c'est grave. C'est d'autant plus épouvantable que Ramadan « sait qu'il a besoin des Occidentaux et même de certains athées, pour mener son *jihad* contre l'« occidentalisation » – autrement dit contre le matérialisme athée – mais il n'a pas l'intention d'y perdre son âme. Il s'agit bien d'une collaboration provisoire, en attendant le Grand Soir islamiste. Ce soir-là, les gauchistes et plus généralement les non-musulmans seront de toute façon tellement minoritaires qu'ils ne feront pas le poids face aux islamistes souhaitant édifier une société se référant à la *charia*. En attendant, à l'image de ce qui s'est passé en Iran, Ramadan a bien compris qu'il existait un formidable potentiel d'alliés objectifs, naïfs ou complices, prêts à le soutenir à condition d'y mettre les formes. C'est ici que se dévoile la raison d'être de son double discours, conçu pour pouvoir établir des passerelles politiques² ». Diabolique. À aucun moment, Fourest n'apporte le moindre élément susceptible de confirmer ses assertions, mais qu'importe. Comme nous ne voulons pas être des « alliés objectifs, naïfs ou complices » du démon à l'instar de ces gauchistes irresponsables, comme les mots « *jihad* », « *charia* », « Iran », « grand soir », nous terrorisent, c'est donc bien que Fourest a raison !

¹ Ibid.

² Ibid., p.307

« *Les musulmans comprendront...* »

S'il vous plaît, ne vous interrogez pas sur la fiabilité du décrypteur fourestien. La machine est parfaitement au point. Elle repose sur un principe simple : penser comme un musulman. Tout musulman, à l'exception de ceux qui ont été rectifiés par quelques experts *aggiornamentistes*, est en mesure de déchiffrer le message masqué de Ramadan, et peut être bien de l'anticiper. C'est pourquoi lorsque Tariq Ramadan s'adresse aux naïfs d'extrême gauche ou qu'il prononce des paroles qui pourraient le faire passer pour un moderniste, il n'a aucune inquiétude : il sait que « les musulmans comprendront... » Ainsi, selon Fourest, Ramadan aurait reproché à Salman Rushdie d'avoir commis une « provocation stupide et peu digne ». *En apparence*, une telle déclaration ne peut être assimilée à un soutien à la *fatwa* lancée contre lui par l'Imam Khomeiny. Mais *en apparence* seulement, car en réalité « ses fidèles » qui le comprennent à demi-mot, « en déduisent que Rushdie a bien mérité ses menaces de mort¹ ».

Les musulmans comprennent tout seul également le sens réel de ses propos concernant les châtiments corporels. « Certains, déclarent Ramadan, maltraitent les femmes d'une façon que je n'oserais même pas rappeler ici, dans leur intégrité corporelle. Ils ont entendu que la femme devait obéir à son mari et ils traitent leurs femmes comme si elles étaient leurs servantes et ils traitent le corps de leur femme comme si c'était un bien, ce n'est pas l'islam². » Sainte Caroline s'en réjouit mais ajoute

1 Caroline Fourest, Le dernier show de Tariq Ramadan chez Ruquier, 29 septembre 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/09/> Dans ce même article, elle signale que Ramadan « a fait ses études sur le Campus de l'organisation anglaise ayant mené campagne contre Salman Rushdie... ». Les points de suspension qui interrompent la phrase sans vraiment la clore laissent à l'imagination du lecteur averti contre le « prédicateur » le soin de la compléter.

2 Cité, Ibid., p.165

aussitôt : « Il ne *condamne* pas pour autant le verset autorisant à battre sa femme¹. » Un croyant peut certes interpréter un verset coranique de diverses manières, il peut, sans se trahir, le contextualiser, mais comment pourrait-il le « condamner », c'est-à-dire abjurer le caractère sacré du Livre ? C'est pourtant à ce prix que Fourest lui décernerait sans doute le titre glorieux de « musulman moderniste ». S'il ne s'y résout pas, Caroline-la-laïque, qui s'autorise à classer les musulmans selon leur degré de luminosité, pourra dénoncer, comme elle le fait pour Ramadan, son « manque de fermeté face à la barbarie [...] particulièrement manifeste dès que l'on aborde la question des châtiments corporels² ». De toute façon, Ramadan aura beau dénoncer les violences exercées à l'égard des femmes, les musulmans qui l'écoutent « auront vite la confirmation qu'il est licite de battre sa femme³ ». Eux comprennent instinctivement le message subliminal qui leur est adressé.

Et, parfois même ils comprennent un message qui ne leur est pas adressé ! Quoiqu'il dise, Ramadan est « en soi » un facteur de « radicalisation ». Cette faculté est flagrante en ce qui concerne sa proposition de moratoire sur la lapidation pour adultère. Fourest nous précise d'ailleurs qu'elle-même n'a « jamais considéré qu'il s'agissait de l'une des prises de positions problématiques de Ramadan⁴ ». Dans *Frère Tariq*, après avoir rappelé que nombres des conditions imposées par le prophète Mohamed rendent la lapidation impraticable, elle note généreusement que Ramadan ne dit pas autre chose : « Ma position est claire et je la répète ici : j'ai dit et écrit que, selon moi, la lapidation n'est jamais applicable et j'ai condamné avec détermination toutes

1 Ibid., cmqs. Fourest commence sa démonstration par un verset coranique consacré à la question des châtiments de l'épouse (sourate IV, 38) et rappelle que « le Prophète préconisait un bâton d'arak pour corriger son épouse, soit l'équivalent d'un bâton de cannelle » (Ibid., p.164).

2 Ibid.

3 Ibid., p.166

4 Caroline Fourest, *Le dernier show de Tariq Ramadan chez Ruquier*, 29 septembre 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/09/>

les pratiques (notamment saoudiennes et nigérianes), en ce qui concerne la peine de mort et les châtiments corporels¹.» Il ajoute que dans la mesure où « parmi les *ulémas* du monde musulman, cette opinion est minoritaire » il propose un moratoire dans l'application de toutes les peines corporelles pour lancer un débat au sein de l'islam sur la question. Son objectif, précise-t-il, est de parvenir à ce que la majorité des *ulémas* soient convaincus de sa position. On peut approuver ou désapprouver cette démarche voire la condamner mais on ne peut pas sur cette base accuser Ramadan d'être favorable à la lapidation. Caroline Fourest ne s'y risque pas. Elle a une autre ligne d'attaque. Lorsque Ramadan, explique-t-elle, prétend adopter une démarche dialogique pour réaliser un consensus au sein des communautés musulmanes contre l'application des châtiments corporels, il prouve ainsi « qu'il préférera toujours rester crédible auprès des islamistes plutôt que de prendre le risque de les heurter en prenant une position offensive dans le sens du progrès² ». Et Fourest de conclure : « *En vertu de quoi*, il ne sera *jamais* un facteur de modération mais de radicalisation³. » A l'appui de cette déduction surprenante, elle fait valoir les incidences catastrophiques de la proposition de moratoire sur l'encéphale nécessairement tenté par le démon intégriste des « musulmans européens ». Ainsi, « le seul fait de juger acceptable que l'on puisse débattre du pour et du contre de la lapidation a un *effet certain* sur les musulmans européens qui, eux, subissent son influence (celle de Ramadan)⁴ ». Sur un esprit prédisposé au radicalisme islamique et, qui plus est, imprégné par la lecture de Ramadan, ce mystérieux « effet certain », c'est évidemment l'adhésion sans faille au principe de la lapidation. En témoignent, confirme Fourest, les déclarations des sœurs Lévy qui « disent écouter

1 Cité, Ibid., p.167

2 Ibid.

3 Ibid., p.168, cmqs

4 Ibid.

des cassettes de Hani comme de Tariq Ramadan. Or, elles ont publié un livre dans lequel elles défendent le *droit* à la lapidation comme un *libre choix*¹ ! » Il est plaisant, soit dit en passant, de relever les étrangetés qui jaillissent de la plume de Caroline Fourest, interprétant les propos des sœurs Lévy dans son propre lexique, issu du féminisme. J'ignorais pour ma part qu'on puisse revendiquer le « droit » à la lapidation et le présenter comme un « libre choix » : lapidez-moi, en somme, mon corps m'appartient ! Quoi qu'il en soit, si l'on s'en tient à ce que nous dit Fourest sur le livre d'Alma et de Lila Lévy, rien ne permet de lier leur intérêt pour les discours de Ramadan et leur point de vue sur la lapidation. Rien, sinon que pour l'auteur de *Tirs croisés*, la rencontre d'une oreille musulmane et d'un son émis par la glotte de Ramadan engendre toujours plus d'intégrisme. Le petit-fils de Hassan al-Banna, le fils de Saïd Ramadan, est *intrinsèquement*, « en soi » comme elle aime à dire, un « facteur de radicalisation ». Fourest n'a donc plus aucune raison de corroborer ses affirmations, elles s'auto-prouvent, elles sont à elles-mêmes leurs propres preuves.

¹ Ibid. « Comment s'étonner que des jeunes filles comme Lila et Alma Lévy (qui ont défendu le voile à l'école en 2004) en viennent à penser que la « lapidation est un choix, qui permet de se purifier » alors qu'elles ont grandi en France ? La réponse est peut-être dans le fait qu'elles sont fans de Tariq Ramadan et écoutent ses cassettes... », in *Le dernier show de Tariq Ramadan chez Ruquier*, septembre 09, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/09/>

Chapitre IV

L'Islam est une chose trop importante pour être confié à des musulmans.

Nul doute que Caroline Fourest a dû laisser échapper un gloussement d'autosatisfaction lorsqu'elle a rédigé la dédicace de *Frère Tariq* : « A tous les vigilants, amoureux de la culture arabe et/ou de l'islam¹. » Introduire une diatribe malhonnête contre le porte-parole le plus populaire de l'islam français par une quasi-déclaration d'amour pour la culture arabe « et/ou » pour l'islam lui a probablement semblé d'une grande habileté. En fait, c'est tout juste pervers. On pourrait d'ailleurs consacrer une page entière à cette dédicace, saturée d'ambiguïtés et équivoque. Quoiqu'on puisse penser de Ramadan, si l'on prend la peine de lire *Frère Tariq*, une conclusion évidente s'impose : Caroline n'aime pas l'islam – c'est d'ailleurs son droit – ; Caroline a le plus profond mépris pour les musulmans – c'est ce qu'on appelle de l'islamophobie ou, dans une formulation plus générique, du racisme.

Mais comment puis-je qualifier Fourest d'islamophobe alors que l'islamophobie n'existe pas, ou plutôt qu'elle n'est pas ce qu'on prétend qu'elle est ?

¹ Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.7. Les « Vigilants », selon Fourest, sont les individus qui ne prennent pas les vessies débordantes de l'islamisme pour les lanternes de l'islam des Lumières.

Flagrants délires

Que penseriez-vous d'un escroc qui devant son juge conteste la notion d'escroquerie ? Sans doute, qu'il a un piètre système de défense qui risque de le conduire illico au bagne. C'est pourtant cette même ligne de défense qu'adoptent, en toute impunité, les islamophobes. L'islamophobie, selon eux, n'existerait pas ou ne serait pas l'une des formes du racisme contemporain. La délégitimation de la notion d'islamophobie est ainsi l'un des grands axes de bataille de Caroline Fourest. Son argument principal repose sur l'origine du terme, forgé, prétend-elle, par les dirigeants iraniens khomeynistes pour proscrire toute critique de la révolution iranienne et du pouvoir qui en est issu. Repris ensuite par les intégristes musulmans des autres pays, son sens se serait élargi pour mettre au pilori tout individu qui formulerait des jugements critiques à l'endroit de l'islam et, plus encore, des courants intégristes en son sein. La notion d'islamophobie serait devenue ainsi un instrument de guerre au service du nouveau totalitarisme tricontinental, résolu à combattre la laïcité et la liberté de penser. En France, le terme d'islamophobie aurait été introduit par... Tariq Ramadan, bien sûr¹. Avec des arguments solides, de nombreux auteurs ont tenté de rétablir les faits². En vain. Fourest n'en tient aucunement compte. Elle

1 « Début 1997, Gordon Conway fait paraître le rapport dans lequel l'association préconise 60 moyens de lutter contre l'islamophobie. Il est vivement critiqué, dès sa sortie, et par les journalistes progressistes et par les musulmans progressistes. En France, il est passé inaperçu sauf dans les pages du Monde diplomatique, où il est salué par Tariq Ramadan. Grâce à lui, ce mot vient de traverser la Manche et va rapidement gagner les cercles islamistes aussi bien que les cercles progressistes » (Ibid., p. 356).

2 « C'est Soheib Bencheikh, 'mufti de Marseille' et porte-parole de l'islam 'modéré' qui a popularisé ce concept en France dès 1997 (lire, par exemple, sa déclaration, au *Monde diplomatique*, juillet 1997) ; il y consacre même un chapitre de son livre *Marianne et le Prophète*. Selon la base du *Monde*, le terme n'a été utilisé que deux fois par le quotidien entre 1987 et le 11-Septembre : la première fois en 1994 par Emile Mallet, directeur de la revue *Passages*, peu soupçonné d'être un agent de l'intégrisme ; la seconde fois dans un compte-rendu d'un colloque à Stockholm, en février 2001 (lire Alain Gresh, *L'Islam, la République et le monde*, Fayard, pages 41 et 42). Caroline Fourest ne l'ignore évidemment pas, puisque cette critique avait déjà été faite à son précédent livre. Mais, évidemment, le reconnaître reviendrait à 'diminuer' le rôle de Ramadan, ce qui est contraire à son objectif, mais conforme à la vérité. Mais Fourest s'intéresse-t-elle à la vérité ? » (Alain Gérard, *A propos de « Frère Tariq » de Caroline*

ne daigne même pas leur répondre. Admettons, cependant, que la notion d'islamophobie ait été inventée par les idéologues du régime iranien à des fins répressives et que certains, aujourd'hui, l'emploient de manière abusive. Il n'en demeure pas moins que le sens social de ce terme recouvre le racisme spécifique dont sont l'objet les musulmans en tant que musulmans, quand bien même ce racisme s'exprimerait sous le voile d'une « critique » de l'islam ou de l'islamisme. Caroline conteste-t-elle l'existence d'un racisme qui viserait les musulmans en tant que tels ? Compte tenu des nombreuses affaires où ce racisme s'est exprimé de manière tout à fait explicite, une telle position serait parfaitement intenable. Malgré son souci de paraître équilibrée et raisonnable, Fourest ne se résout à reconnaître la réalité d'un racisme anti-musulmans qu'avec beaucoup de difficultés. Dans *Frère Tariq*, par exemple, il est question à de nombreuses reprises de la conjoncture politique de ces dernières années ainsi que la situation des musulmans en France et en Europe, elle ne prête pourtant qu'une attention minimale à la stigmatisation et aux discriminations particulières dont ils sont victimes. La journaliste Mona Chollet, qui s'est penchée sur la question, a noté ainsi que « page 246, elle concède quand même du bout des lèvres que, parmi les musulmans, 'certains sont victimes de l'exclusion économique, sociale et raciste.' Page 357, elle mentionne un 'contexte de regain de racisme antimusulman.' Ce qui fait, en tout et pour tout, trois lignes sur 425 pages¹ ».

Dans *La Dernière utopie*, Fourest souligne l'impératif de distinguer « islamophobie » et « musulmanophobie² ». La première serait légitime en tant que position critique envers la religion musulmane

Fourest, <http://www.islamlaicite.org/article261.html>)

1 Mona Chollet, *Tariq Ramadan, Caroline Fourest et l'islamisation de la France*, www.inventaire-invention.com

2 « Il faut insister sur la distinction entre l'« islamophobie » et le racisme envers les musulmans (que l'on peut aussi appeler « musulmanophobie ») » (Caroline Fourest, *La Dernière utopie, menaces sur l'universalisme*, Grasset, Paris, 2009, p.208)

tandis que la seconde, elle, serait une forme de racisme dans la mesure où elle ne concerne plus la religion elle-même mais ses adeptes, les musulmans. Cette distinction était déjà présente d'une manière plus confuse encore dans *Le Choc des préjugés*. Elle y évoque d'abord « la phobie envers les musulmans » qui « relève du racisme¹ » pour, quelques pages plus loin, affirmer exactement le contraire : « De même que l'on ne refuse pas un appartement ou un emploi à un 'Blanc', les musulmans ne sont pas *en tant que tels* victimes de discriminations². » *A priori*, on pourrait y voir une contradiction : s'il existe un racisme anti-musulman, c'est bien que les musulmans sont victimes de discriminations « en tant que tels » ! En fait, si l'on examine la suite du texte, on s'aperçoit que la pensée de Fourest est plus complexe (ou particulièrement retorse). Si les musulmans ne sont pas discriminés en tant que tels, poursuit-elle ainsi, c'est « tout simplement parce que [...] être musulman ne se voit pas 'sur la figure'. Sauf dans deux cas : s'ils affichent un signe religieux qui les désigne comme musulmans et si leurs interlocuteurs confondent Arabes et musulmans. Dans ce dernier cas, [...] il s'agit bien souvent d'une forme mutante ou d'un prétexte pour laisser libre cours au racisme anti-Arabes³ ». Implicitement, on apprend donc qu'être blanc ne se voit pas « sur la figure ». Comment en effet verrait-on « sur la figure » l'être qui représente la norme universelle ? Par contre, être Arabe se voit « sur la figure » comme un gros bouton sur le nez ! Du coup, explique-t-elle, ce que l'on peut prendre pour du racisme anti-musulmans s'avère « bien souvent » n'être qu'une forme masquée du racisme anti-arabes. Mais, ajoute-t-elle, il y a d'autres circonstances où un musulman peut être l'objet de discriminations ; c'est lorsqu'il affiche ostensiblement son islamité. En ce cas, la peur, l'hostilité ou le mépris que peut

1 Caroline Fourest, *Le Choc des préjugés : l'impasse des postures sécuritaires et victimaires*, Calmann-Lévy, 2007, p.152

2 Ibidem, p.155, cmqs.

3 Ibid.

susciter le musulman ne sont pas dus à ce qu'il est mais à la religion dont il se revendique : si on lui refuse un appartement ou un emploi, ce n'est pas vraiment lui qu'on fout à la porte, c'est le « signe religieux » dont il se trouve être le support.

On peut illustrer le théorème de Fourest de cette manière : supposons qu'un matin au réveil, je découvre devant moi un exemplaire de *Charlie-hebdo*. Superstitieux, je me dis que c'est mauvais signe et que ma journée risque d'être pourrie. Pour tenter de conjurer le sort, je le déchire en miettes. Dira-t-on que j'ai la haine du papier ? Non, chacun comprendra que j'ai la rogne contre le contenu éditorial d'un journal néo-conservateur. De même le musulman qui est jeté dehors n'est pas discriminé « en tant que tel », c'est l'islam qui est imprimé en lui qui est seul en cause. Il n'y aurait donc pas, ici, de racisme anti-musulman mais une « simple » islamophobie, dans le sens que lui donne Fourest, c'est-à-dire l'expression d'une position critique mais légitime à l'égard de la religion musulmane.

La rhétorique de Fourest repose, ici, sur une distinction tout à fait arbitraire entre l'individu et sa foi. De même que, comme on le verra plus loin, elle distingue l'islam – auquel elle trouve quelques faveurs (du moins, à l'époque de sa fondation) – et les musulmans ou l'histoire qu'ils ont portée. Ce qu'elle conteste implicitement, dans les phrases que nous avons cité, c'est l'existence même de la forme dominante du racisme aujourd'hui en France, sa forme culturaliste.

Surtout, l'incapacité de Fourest à donner un contenu cohérent et spécifique à la notion de « musulmanophobie », forgée visiblement pour extraire l'islamophobie de la sphère des idéologies racistes, s'explique tout simplement par l'identité des deux termes. Que l'athée-grisme de certains puisse leur faire penser qu'il leur est possible de condamner l'islam, son caractère réactionnaire, despotique, ou tout ce qu'on voudra,

comme on pourrait le faire du christianisme, sans participer de l'affirmation de la supériorité blanche, grand bien leur fasse ! Il n'en demeure pas moins que, dans le monde contemporain et plus particulièrement dans la conjoncture de ces trente dernières années, l'islamité est construite comme l'un des attributs de la race inférieure. La distinction factice entre « musulmanophobie » et « islamophobie » introduite par Fourest semble n'être qu'un faux nez destiné à permettre à l'islamophobie racialisée de s'exprimer, sous couvert d'un droit à la critique des religions, un droit lui-même sacralisé, décontextualisé, déshistoricisé et dépolitisé. Mais cette distinction a une autre fonction : permettre à Fourest de se démarquer des courants islamophobes les plus extrémistes auxquels elles reprochent de contribuer à l'isolement des adeptes de l'« islam des Lumières. » Contrairement à ces « populistes »¹, elle ne commettrait pas, pour sa part, de confusion entre musulmans et intégristes islamiques. Mieux encore, elle prétend s'ériger en avocate de l'islam.

Sainte Caroline, avocate de l'islam

Au risque de décevoir certains de ses plus chauds partisans, Fourest n'hésite pas, en effet, à dénoncer ce qui lui paraît être un dérapage de la défense de la laïcité à l'hostilité envers l'islam et les musulmans. « Faire de chaque musulman un intégriste potentiel est absurde² », écrit-elle ainsi, sans s'apercevoir en apparence que l'ensemble de ses écrits conduisent naturellement à une telle position. Elle conteste de même l'idée que « l'islam serait la religion des 'accueillis' et n'aurait qu'à se faire discret

¹ Elle s'inquiète notamment que « les populistes n'ont aucun mal à (...) convaincre que tous les musulmans sont...des intégristes ». « Le danger ne vient pas d'une extrême droite caricaturale, mais de partis libéraux et populistes. Ils captent une inquiétude légitime envers l'islamisme, et la transforment en peur de 'l'islamisation' » *Le Monde*, 02.10.09.

² Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.94

pour ne pas choquer ceux qui 'accueillent'¹ ». De même, elle refuse de se montrer solidaire de Fanny Truchelut, propriétaire d'un gîte des Vosges, qui avait été condamnée par les tribunaux pour avoir demandé à deux clientes de retirer leurs voiles. Ou encore, elle prend position contre l'interdiction des minarets en Suisse. Elle prend ses distances également avec les positions les plus caricaturales comme celles de Finkelkraut qui voit dans les révoltes de 2005 le produit de l'« islamisation des banlieues », comme avec les angoisses de ceux qui s'inquiètent de la croissance du nombre d'immigrés musulmans : « La question n'est pas de savoir si la France, ou l'Europe, est victime de l'immigration musulmane, mais si elle est suffisamment immunisée contre les stratégies de certains groupes se revendiquant d'un islam radical, fondamentaliste et liberticide... dont les premières victimes sont les musulmans de France. D'où l'absurdité de dénoncer l'« islamisation », amalgamant les intégristes et leurs victimes, au lieu de clarifier l'enjeu : à savoir rassembler tous les Français attachés aux libertés, à la laïcité contre l'intégrisme. Posée à l'envers, l'inquiétude face à l'islamisation ne fait que recycler le bon vieux fantasme de l'immigration-invasion en le saupoudrant d'une fausse légitimité républicaine et laïque que dicterait le contexte de l'après-11-Septembre. Ce discours tient plus de l'escroquerie que de la fermeté². »

Dans *Tirs croisés*, et plus encore dans son livre contre Ramadan, Fourest s'aventure même à comparer positivement l'islam aux autres religions monothéistes (et bien sûr à l'interprétation qu'en

1 Pour Fourest, si les musulmans n'ont pas à se montrer « discrets » au prétexte des « racines religieuses » de la France, par contre leur discrétion s'impose du point de vue des impératifs de la laïcité. Autrement dit, ils doivent de toute façon être discrets.

2 Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.90 « Il faut éviter de glisser de la dénonciation de l'intégrisme musulman à celle de l'islamisation. Sous peine de fabriquer une immense machine à coaguler et donc à radicaliser toutes les identités, en jetant tous les Français de culture musulmane dans les bras de la religion, puis tous les religieux dans les bras des intégristes, puis tous les intégristes impatients dans les bras des terroristes, tout en y adjoignant des compagnons de route. Un véritable cercle infernal, d'où il faut sortir d'urgence en restaurant le sens de la nuance et en faisant bien la distinction entre toutes ces identités. » (Ibidem, p.93).

font les « intégristes ») : « Les fondements de l'islam sont moins misogynes qu'on ne le pense souvent. Même révélé au VII^e siècle et même lu de façon littéraliste, le Coran est souvent moins sexiste que la plupart des groupes islamistes du XXI^e siècle ! Révélé sept siècles après Jésus et vingt siècles après Moïse, le Coran est le premier texte monothéiste à ne pas consacrer la domination masculine comme justifiée par le péché originel. Il consacre une sourate entière aux femmes, essentiellement pour leur reconnaître des droits qu'elles n'avaient pas encore. [...] On l'ignore souvent, mais la plupart des pratiques sexistes imputées à l'islam sont le fruit de coutumes patriarcales que certains musulmans refusent de remettre en question malgré les avancées prévues par le Coran ou la Sunna¹. » Citant Mojtabeh Shabestari, un théologien chiite, catalogué comme « post-islamiste » dans la nomenclature académique française, elle reconnaît dans le prophète de l'islam « un leader plutôt féministe² ». Dans le *Choc des préjugés*, pas moins de 4 pages (p.104-108) sont consacrées à en faire les louanges.

Dans la foulée, Fourest se fait théologienne. Comme s'y appliquent désormais de nombreux intellectuels qui, il y a peu encore, n'étaient pas loin de penser que l'islam était une épice, comme le safran, ou un fruit exotique, elle s'autorise dire ce qu'est le Vrai islam : « Voilà ce qui est dit dans le Coran. Rien de plus, rien de moins³ », affirme-t-elle ainsi à propos du voile⁴. Elle exhorte les musulmans à revenir à l'islam des... fondements, sans oublier, il est vrai, de l'historiciser. Le prophète Mohamed n'a pas confondu État et religion, nous annonce-t-elle, mais son message a été trahi et il convient de revenir à sa vérité tout en

1 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.155

2 Ibidem, p.157

3 Ibid., p.179

4 « Comme pour tout texte religieux, il existe plusieurs versions de chaque verset selon les traductions (!!!). Chaque version emploie des termes différents pour désigner la zone à voiler [...] mais les exégètes reconnaissent tous (!!!) que la zone ainsi désignée n'est autre que la poitrine » (Ibid., cmqs).

tenant compte des progrès de la civilisation¹.

Curieuse manière de revenir aux fondements. Étrange manière, au demeurant, d'historiciser. Comme si confusion ou la séparation de l'État et de la religion pouvaient, dans la société qui a vu l'émergence de l'islam, avoir le sens qu'elles revêtent aujourd'hui. Comme si les notions de « *dawla* » et de « *din* », employées alors, pouvaient être simplement traduites par « État » et « religion », dans l'acception contemporaine de ces termes. Penser la séparation de l'État et de la religion ou plus largement du religieux et du politique en les projetant il y a plus de quatorze siècles, est un pur anachronisme. Les mêmes remarques pourraient être faites à propos de la conception dite « englobante » de l'islam, contre laquelle s'élève Caroline Fourest, en y décelant la marque de fabrique de l'intégrisme². J'évitais, pour ma part, de m'aventurer sur le terrain de la théologie ; je ne dirais pas ce que Dieu a « vraiment » dit par la bouche de son prophète ni s'il faut comprendre ses prescriptions comme évolutives ou les prendre à la lettre. Mais, si l'on considère comme c'est sans doute le cas de Fourest, que l'islam a d'abord été le produit de la société au sein de laquelle il a émergé, alors il est assez probable que l'« islam des fondements » ait été un tant soi peu « englobant », expression de communautés qui n'avaient pas connu les modes de dissociation des relations sociales en sphères différenciées³ sous la forme qui caractérise la modernité capitaliste-bureaucratique-individualiste que défend Fourest. Il me plaît de rappeler, ici, que, dans l'esprit de Marx, le communisme abouti – et donc

1 Par ailleurs, elle n'historicise pas plus l'islam que l'intégrisme. Au détour d'une phrase, on apprend qu'il y a des « traditionalistes », mais guère plus ; la multiplicité des formes d'islam dans l'histoire et dans l'espace est complètement évacuée.

2 Ramadan, nous dit Fourest, voudrait masquer le caractère politique de l'islam qu'il prône, son rejet d'un islam strictement individuel, cantonné à la sphère privé, en parlant d'un « islam englobant » Ibid., p.169.

3 La formule est lapidaire. Pour être plus précis, il faudrait d'une part évoquer ce qui fait la spécificité des formes sociales de l'Arabie à l'époque du prophète, d'autre part, souligner que la dissociation capitaliste des instances sociales est également l'une des formes de leur intégration, sachant bien sûr qu'il ne s'agit que de notions pour approcher une réalité sociale indivisible. Ce livre n'est cependant pas le lieu approprié de tels développements.

l'émancipation humaine, telle qu'il se la figurait – consistait en la ré-association des instances sociales (économique, politique, culturel, etc.) dissociées au maximum par le Capital. De ce point de vue, sa conception de l'émancipation humaine peut être qualifiée d'« englobante ». Fourest et les siens y verront sans doute la preuve que le communisme et l'islamisme sont identiquement « totalitaires »...

Je me doute bien sûr que ces considérations n'intéressent que fort peu l'auteur de *Frère Tariq*. Qu'un « expert en islamologie », un imam repent, un musulman-des-Lumières ou un journaliste, mercenaire de toutes les agences anti-terroristes, lui affirment que l'islam-Vrai distingue l'État de la religion, la sphère publique de la sphère privée, la Raison de la Foi, etc., et la voilà satisfaite. Que d'autres, lui prétendent le contraire mais proclament la nécessité de faire « évoluer » l'islam pour l'« adapter » à la Modernité, elle n'en est pas moins contente. Il suffit pour dénoncer une conception « englobante » de l'islam de constater qu'un musulman pense la vie, et donc la vie en société, à travers la matrice de sa foi en l'unicité et en la perfection de Dieu. Cela semble à Fourest qui pense le monde de manière « rationnelle », le comble de l'archaïsme. L'islam « déglobant » qui a ses faveurs ne pense, lui, à rien, il ne se mêle de rien. Elle pousse ainsi la laïcité jusqu'à l'absurde. Il ne s'agit plus de séparer l'État des Églises, ni même de séculariser les relations sociales, mais carrément de séparer chaque individu en deux parties dont la portion congrue abandonnée à l'expression religieuse ne doit pas communiquer avec la partie rationnelle ni avec les autres individus qui constituent la société.

C'est le message, nous dit-elle, des musulmans modernistes auquel Ramadan reprocherait de prôner un islam « désislamisé ». J'ignore ce qu'il en est exactement de ces musulmans modernistes, mais ce qui est certain, c'est que l'islam qui a les faveurs, ou plus

précisément le feu vert, de Caroline Fourest, ne ressemble guère à l'idée que l'on se fait couramment de la foi en un être tout-puissant. Elle défend ainsi l'idée d'un islam qui mettrait la loi des hommes au-dessus de celle de Dieu. Rien que ça ! Une sorte de putsch. Comment serait-ce possible pour un croyant, qu'il soit musulman, juif ou chrétien, de considérer qu'une parole humaine, fut-elle collective et démocratique, puisse s'ériger en loi supérieure à la loi de Dieu, dont la définition même est d'être au-dessus de tout ? La laïcité même la plus ferme comme le modèle français implique le respect pratique de la loi de tous par les croyants, elle n'implique nullement la conviction que cette loi est sacrée et supérieure à tout. Certes, sans se trahir, un croyant pourrait considérer que l'essence – je ne parle pas du champ d'application – de la loi divine n'est aucunement celle de la loi humaine, que réduire la loi de Dieu à une simple législation, des décrets ou des règlements est tout aussi blasphématoire que de conférer à la loi des hommes une quelconque transcendance, que l'emploi, dans les deux cas, d'une même notion de loi ne fait qu'ajouter à la confusion ; il ne peut évidemment pas adhérer à la proposition de Caroline Fourest. C'est pourtant bien cette disposition qui est au cœur de la foi en un dieu infini et tout-puissant qu'elle reproche à Tariq Ramadan, y voyant la preuve de la fermeture « intégriste » de son interprétation de l'islam¹.

Fourest pousse le ridicule jusqu'à exiger des musulmans qu'ils procèdent à l'« abrogation » de certains versets du Coran. Je dis bien « abrogation » comme s'il s'agissait d'abroger une loi pondue par le parlement français. Qui donne-t-elle en exemple d'un tel islam ? Ghaleb Ben Cheikh qui « au nom d'une foi vivante et dynamique » « se prononce clairement pour l'actualisation et même pour l'*abrogation* de certains versets du Coran s'ils sont contraires à la dignité humaine telle qu'on l'entend au XXI^e

¹ Ibid., pages 220 et suiv. où elle reproche à Ramadan de placer Dieu au dessus de la loi des hommes.

siècle¹.» « Telle qu'on l'entend », signifie évidemment telle que l'entend la modernité occidentale aujourd'hui.

On l'aura compris, un théologien musulman moderne devra suivre de près le Journal officiel de la République française. Caroline Fourest ne s'en tient cependant pas là. Exiger des musulmans qu'ils considèrent la loi des hommes comme supérieure à la loi de Dieu, implique d'autres restrictions. Le simple fait de vouloir agir au nom de sa foi – comme un non-croyant pourrait prétendre agir au nom de ses valeurs – lui semble très suspect. Comme pour le FIS², écrit-elle, « chez Ramadan aussi le fait de 'pouvoir agir au nom de sa foi' devient bien vite un enjeu politique : 'Vous ne pouvez pas me demander, pour être un bon Français, que je sois simplement une spiritualité qui ne s'engage pas socialement'. S'engager socialement signifiant s'engager politiquement. Voilà qui n'a l'air de rien, sauf s'il s'agit de prôner la résistance à un État qui vous empêcherait de faire du prosélytisme. Ce qui risque d'entrer en concurrence avec le principe de laïcité à la française, notamment à l'école et dans certains lieux publics. Surtout si le pilier de cette identité musulmane précise qu'il faut 'pouvoir transmettre et éduquer nos enfants dans le message³' ». On appréciera les glissements successifs : agir socialement au nom de sa foi qui, dans les formules de Ramadan qu'elle cite, signifie tout bonnement faire partie d'une société et participer à sa vie et à ses institutions en s'inspirant de ses croyances et de ses valeurs, se transforme sous la plume de Fourest en politique de résistance à l'État pour imposer le prosélytisme, en particulier à l'école et dans les lieux publics. Au-delà de la dénonciation habituelle du « double discours » de Ramadan, il faut bien sûr comprendre ceci : pour peu qu'un musulman pense sa vie sociale comme musulman, c'est-à-dire que sa foi irrigue son

1 Ibid., p.158, cmqs

2 Front islamique du salut, organisation politique algérienne se réclamant de l'islam politique.

3 Ibid., p.237

être social, que sa spiritualité et les valeurs qu'elle lui inspire imprègnent sa pensée dans le monde, alors il devient une menace pour l'État laïque.

Non, je ne pousse pas le bouchon un peu trop loin. En vérité, Fourest va bien plus loin encore lorsque, par exemple, elle conteste aux musulmans le droit d'agir en tant que tels dans une des sphères premières de la vie sociale, en l'occurrence la famille. Pour les intégristes écrits ainsi Fourest, « il existe des enfants musulmans et non des enfants de musulmans¹ ». Les intégristes, en question, pensent-ils donc que l'islam se transmet par les gènes ou le sang ? Non, ils pensent tout simplement que leurs enfants sont leurs enfants. Je n'ai pas mené d'enquêtes mais j'ai le sentiment que c'est en gros ce que pensent tous les parents. Reprenons en partie le paragraphe cité précédemment : « S'engager socialement signifiant s'engager politiquement. Voilà qui n'a l'air de rien, sauf s'il s'agit de prôner la résistance à un État qui vous empêcherait de faire du prosélytisme. Ce qui risque d'entrer en concurrence avec le principe de laïcité à la française, notamment à l'école et dans certains lieux publics. Surtout si le pilier de cette identité musulmane précise qu'il faut 'pouvoir transmettre et éduquer nos enfants dans le message'². » Le paragraphe se poursuit³ ainsi : « Si bien que toute interférence dans l'éducation donnée à ces enfants sera vécue comme une atteinte à l'identité musulmane dudit enfant. Cette façon de vouloir à tout prix transmettre à ses enfants sans ingérence de la République » est « une obsession commune à tous les intégristes⁴. » « À tout prix », « sans ingérence

1 Ibid.

2 Ibid.

3 Ibid.

4 Ibid. Certes, avec beaucoup d'embarras, elle est toutefois obligée de reconnaître que la position de Ramadan est différente, sur ce point, de « l'obsession commune à tous les intégristes » mais, évidemment, chat retombe toujours sur ses pattes, elle y voit, sans jamais donner d'éléments qui en attestent, une stratégie prosélyte : « Tariq Ramadan, lui, n'est pas à proprement parler un partisan de l'éducation séparatiste islamique. Non pas qu'il méprise cette idée mais il craint qu'une éducation uniquement musulmane ne puisse produire des militants efficaces pour islamiser leur environnement. » (Ibid., p.238).

de la République », oh, que de mots qui font peur ! La volonté de transmettre ses propres valeurs à ses enfants, admise dans presque toutes les sociétés contemporaines, devient chez Fourest, et dans le cas spécifique des musulmans, du « prosélytisme » qui bat en brèche la laïcité, laquelle réserverait le pouvoir exclusif de transmission à l'institution scolaire, c'est-à-dire à l'État. Manifester cette volonté, comme le fait Ramadan, serait une expression de l'intégrisme ! De même que porter le voile à l'école constitue une pression sur les autres écolières qui pourrait les conduire à se couvrir la tête, faire sa prière de manière ostentatoire au milieu du salon, est un acte de prosélytisme religieux qui peut inciter son enfant à embrasser l'islam.

Soucieux de l'autonomie et de l'individualité de l'enfant, certains lecteurs de Fourest auront pu être sensibles à son argument ; pourtant, ce n'est aucunement la liberté de l'enfant qui préoccupe l'auteur de *Frère Tariq*, c'est plus exactement l'autorité de l'État sur les parents et *sur les enfants*. Exclusivement sur les enfants de musulmans, faut-il préciser, car seuls quelques forcenés de l'athéisme obligatoire trouveraient illégitime que des parents chrétiens élèvent leurs enfants dans la religion chrétienne, sans ingérence de l'État ; qu'ils les baptisent à six mois, et les envoient au catéchisme à six ans. Dans le cas des musulmans, Fourest et d'autres islamophobes s'accordent : la famille devrait devenir une sphère publique, régie par l'État et lui seul. Et si les musulmans revendiquent de participer comme les autres parents à cette transmission, cela devient un acte de rébellion intégriste ; bientôt peut-être du terrorisme !

En vérité, tout n'est pas faux dans ce que dit Fourest. Il y a bien rébellion dans cette volonté des parents musulmans de transmettre leurs valeurs à leurs enfants. Elle est probablement inconsciente mais elle n'en est pas moins là. On peut parler de rébellion sans avoir l'intention de se rebeller comme on dit

« homicide sans intention de donner la mort ». Car la République que défend Fourest est assimilationniste. Par-delà les aléas des stratégies coloniales, plus tortueuses, elle est, pour les colonisés de l'extérieur comme de l'intérieur, *assimilationniste sans assimilation* ; elle exige des indigènes qu'ils soient conformes à la norme qu'elle a fixée, sans espoir, pour autant, de quitter leur statut indigénal. Transmettre ses valeurs à ses enfants implique par conséquent, quand on est musulman, de produire de nouveaux musulmans, ce qui est naturellement un crime de lèse-République.

Dans le *Choc des préjugés*, Caroline Fourest admet généreusement que la « privatisation de la foi (est) parfaitement compatible avec la laïcité¹ ». Reste à savoir, si cette « privatisation » au sens particulièrement obscure est compatible avec la religion, pratique nécessairement collective *et* publique, reconnue expressément en tant que telle par la loi de 1905. Lisons l'audition de Didier Leschi, chef du bureau central des cultes (Ministère de l'intérieur), à l'Assemblée nationale. Elle ne prête à aucun doute : « La deuxième grande notion de ce régime (la laïcité) est le fait que l'activité cultuelle est publique. C'est la notion de libre exercice public du culte, c'est-à-dire le fait que si la loi de 1905 a privatisé le fonctionnement des cultes en mettant fin au système des « cultes reconnus », elle a aussi précisé que les fidèles ont le droit de pratiquer leur culte de manière publique – et non dans la seule sphère privée – comme le précisent notamment les titres III et V de la loi de 1905². » Or, c'est justement cette pratique collective et publique que ne tolère pas Fourest.

La famille musulmane étant intégrée dans la sphère publique, la pratique collective et publique des musulmans étant prohibée, on se demande, par conséquent, quel est cet espace privé où, selon Fourest, un « musulman moderne », respectueux des lois

¹ Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.98

² Extrait de l'audition de Didier Leschi à l'Assemblée nationale, 17 octobre 2006, in Christine Delphy, « La religion, une affaire privée ? », http://www.alencontre.org/print/DebRelDelphy07_05.html.

de la République, peut espérer s'exprimer librement en tant que musulman. La mosquée, peut-être ? Mais la mosquée est le lieu par excellence d'une pratique collective. Alors ? La réponse s'impose d'elle-même : le secret de son cœur. Fourest défend un islam qui se vit de manière individuelle sans interactions avec la société ni même avec une cellule familiale, intégrée par elle à la sphère publique. L'« islam moderne » est un islam de l'intime. Contrairement au catholicisme, célébré dans des cathédrales, expliqué par de nombreuses personnalités dans des émissions de télévision, redevenu une religion nationale, dans un pays où les chefs d'État sont enterrés à Notre-Dame de Paris, l'« islam des Lumières » que Fourest semble tant priser est un islam privé, très privé, un islam privé... d'islam !

L'islam n'est pas en cause mais... les musulmans, si !

Revenons sur le credo de *Tirs croisés* : tous les intégrismes sont horribles mais l'intégrisme islamique, lui, est absolument abominable. Cette idée en a séduit plus d'un à gauche, convaincu que le nouveau thème de prédilection de Fourest s'inscrivait tout naturellement dans la continuité de ses travaux précédents consacrés à dénoncer les mouvements intégristes chrétiens et l'extrême droite nationaliste, raciste et religieuse. En apparence, nulle trace de racisme contre les musulmans dans une telle thèse. À y regarder de plus près cependant, on s'aperçoit que la notion d'« intégrisme musulman », telle que l'emploie Fourest (mais elle n'est pas la seule, loin de là), renferme l'idée – parfaitement islamophobe – que les musulmans constituent une espèce d'êtres humains, particulièrement réceptifs à l'intégrisme religieux, développant une propension très nette au fanatisme et au despotisme et... à une terrible haine de l'Occident qui explique leur « retard » historique.

Dans les livres de Fourest, comme dans la littérature coloniale, les musulmans ne sont jamais individualisés. Ils apparaissent comme une masse indistincte et homogène par-delà l'histoire et les continents¹. Dépourvus de toute complexité, ils constituent une foule menaçante, grégaire, soumis à une histoire inerte et répétitive qui les emporte comme une fatalité d'échec en échec, au rythme d'événements sur lesquels ils n'ont aucune prise. Fondamentalement impuissants, ils ne sont jamais acteurs ; au mieux, ils réagissent. En guise de personnalité, ils ont une psychologie nécessairement collective, moutonnaire, où la passion, l'irresponsabilité, le ressentiment et l'amour de l'autorité dominant. Influençables, comme il se doit, ils se laissent manipuler par n'importe quel charlatan charismatique qui leur promet un Age d'or mythique et la revanche contre l'Occident.

Les musulmans français apparaissent un peu plus concrets, mais ils partagent avec leurs congénères d'autres pays les mêmes traits. Ainsi, pour citer cet exemple, lorsqu'elle parle des jeunes arabes² lyonnais qui se sont tournés vers l'islam, ceux-ci ne manifestent aucune autonomie de pensée, aucune créativité. Déçus par les luttes des années 1980, ils se laissent aller au ressentiment et se bercent d'illusions, « ils croient trouver une nouvelle source d'affirmation en ne revendiquant plus la fierté d'être d'origine arabe mais celle d'être musulmans, quitte à passer de la demande d'ouverture d'esprit à la fermeture. 'On n'a pas voulu de moi parce que j'étais arabe, alors je vous rejette en tant que musulman', résume un militant de l'Aube, une association islamiste lyonnaise³ ». L'islam

1 En la lisant, on aperçoit une Algérie formée de trois composantes : d'une part, « des féministes, des Kabyles (!), des démocrates » (Fourest, *Tentation obscurantiste*, op.cit., p.37), d'autre part, un régime autoritaire et enfin les islamistes. Comme d'autres, elle reprend les catégorisations coloniales qui présentent les Kabyles comme un peuple épris de démocratie. Ainsi, à propos de Malek Boutih : « Son expérience à SOS-Racisme, son origine *kabyle* aussi, le rendent allergique à toute concession politique envers les islamistes » (Ibidem, p.115, cmqs).

2 J'utilise la notion d'Arabes, non pas comme une catégorie « ethnique », supposée homogène, mais en référence aux groupes de populations qui se considèrent comme arabes ou qui sont considérés comme tels.

3 Fourest, Frère Tariq, op.cit., p.96

étant, bien sûr, fermeture, ils revendiquent leur islamité pour rejeter la société dans laquelle ils vivent. « Ce retour à l'islam se fait en réaction, par dépit, et *se transforme vite en fuite vers un islam radical intolérant*¹. » De même, Fourest ironise sur les filles voilées qui « perçoivent (le voile) comme un signe de fierté identitaire retrouvée² » alors qu'elles ne connaîtraient rien à l'islam. L'aisance avec laquelle Tariq Ramadan manipulerait les musulmans français – « ferrés », « appâtés »... – témoigne de leur appétence pour l'intégrisme et d'une malléabilité qui les rend si dangereux : « Son approche, en apparence 'modérée', lui permet de séduire des musulmans et des non-musulmans plutôt modernes qu'il va peu à peu initier à la radicalité puis à l'intégrisme, le terreau sur lequel pousseront ensuite de futurs terroristes. Comment ? En feignant de prôner une fraternité et une tolérance qui a surtout pour effet de culpabiliser le moindre musulman modéré au profit des extrémistes. La vigilance désamorcée, il ne reste plus qu'à mettre les musulmans ainsi ferrés en contact avec le réseau des Frères. Un jeune appâté par le discours 'moderne' de Tariq Ramadan commence par cesser de juger les intégristes. Il pense désormais que tous ceux qui critiquent les islamistes sont des 'islamophobes'. Initié à la pensée de Banna et à sa méthode, il fait désormais partie d'une fraternité qui va de l'UOIF jusqu'au Hamas en passant par le FIS et le GIA³. Il s'imprègne de tout ce que Tariq Ramadan écrit, au point de lire tous les livres préfacés par lui. Les filles ont alors pour modèle Zaynab al-Ghazali et les garçons dévorent Yahya Michot. Ils ont désormais pour référence théologique Youssef al-Qaradhwî, le théologien des Frères que leur conseille Ramadan, l'homme qui approuve les attentats-kamikazes. [...] Comment s'étonner qu'avec une telle influence,

1 Ibidem, cmqs

2 Ibid., p.184

3 Union des organisations islamiques de France (principal regroupement d'organisations musulmanes en France), Groupe islamique algérien (organisation terroriste algérienne particulièrement active dans les années 1990).

Tariq Ramadan revienne dans certains dossiers de terroristes ? Qu'un Djamel Belghal, islamiste lyonnais arrêté pour activité terroriste ait pu suivre ses conférences sans pour autant avoir été dissuadé de mener le *jihad* ? Comment tomber des nues en apprenant que Malika, la femme de l'un des deux assassins de Massoud, était une fan de Ramadan... et qu'elle approuve l'acte de son mari¹ ? »

Lorsque Fourest décrit la perversité des intégristes musulmans, on reconnaît, par ailleurs, sans mal les stéréotypes racistes les plus éculés contre les Arabes et mêmes l'imagerie croisée des affreux Sarrasins, envoyés par un Satan au sourire sardonique. Les Frères musulmans mentent, écrit-elle, en arborant « un grand sourire » ; ils tiennent des propos insoutenables avec un « air angélique² ». Ainsi de Hassan Tourabi qui incite « à la haine d'un air bonhomme, presque sympathique ». Il s'adresse aux journalistes « d'un air enjoué ». C'est pour tromper les gens, les séduire, mais aussi par malignité sadique : Omar Bakri « se délecte de recevoir des journalistes pour leur expliquer, toujours avec un grand sourire, qu'il soutient de tout son cœur Ben Laden et que les non-musulmans vont bientôt être soumis ou brûler en enfer³ ». Exploiter les failles de la liberté d'expression que lui offrent naïvement – mais aussi parce que *c'est leur nature* ! – les pays occidentaux « lui procurent une certaine jouissance⁴ ». Le sourire des islamistes « signe bien souvent leur mépris face à la naïveté des non-musulmans⁵ ». Tout cela, dans une seule et même page ! Je ne l'aurais peut-être pas remarqué si, en lisant un vieux livre d'espionnage datant de la période où la France venait de perdre son empire colonial, je n'avais pas noté cette formule profondément fourestienne : « Et tous les Orientaux

1 Ibid., p.301

2 Ibid., p.47

3 Ibid.

4 Ibid.

5 Ibid.

laissèrent percer leur plaisir de voir l'homme d'Occident montrer sa peur ¹». Ils sont bien nombreux, si l'on en croit Fourest, ceux qui jubilent quand un pauvre blanc à la pétouche. Ainsi, au sein du Conseil des droits de l'homme de Nations Unies, « le groupe des pays musulmans, celui des pays africains et le Mouvement des non-alignés s'entendent pour tancer les pays dits occidentaux au nom des droits de l'homme. Avec une *jouissance expiatoire non dissimulée*² »

En fait, derrière ses sarcasmes, il se pourrait que Sainte Caroline ait vraiment peur des musulmans : « Dans ses cassettes, devant un public musulman, écrit-elle, Tariq Ramadan utilise un ton de prédicateur, parfois effrayant³. » La suite nous révèle ce qui lui semble si effrayant et qu'elle mobilise pour faire trembler ses lecteurs : « Presque toutes ses phrases sont ponctuées par des citations coraniques et il ne prononce jamais le nom du Prophète sans ajouter la bénédiction rituelle : 'Paix et bénédiction soient sur lui', en arabe⁴. » On découvre ainsi que de simples citations coraniques et la bénédiction rituelle suffisent à terrifier l'audacieuse Sainte Caroline⁵.

Mais soyons justes, Fourest reconnaît aussi l'existence de « bons » musulmans, éclairés, modernistes voire progressistes. Ceux-ci, cependant, ne sont que rarement identifiés à des composantes

1 Auguste le Breton, *Du rififi au Proche-Orient*, tome 2, Paris, Presses de la cité, 1er trimestre 1963, p.140

2 Fourest, *Arithmétique des droits de l'homme*, cmqs. <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/02/22/arithmetique-des-droits-de-lhomme/>

3 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.310

4 Ibidem

5 Et elle n'a pas tort ! L'islamophobie est tellement prégnante que des formules musulmanes ordinaires – surtout si elles sont prononcées en arabe, suffisent à susciter la crainte. Là, s'explique sans doute que, « devant une salle grand public ou sur un plateau de télévision », Ramadan « ne cite presque jamais le Coran et surtout évite soigneusement de prononcer le nom du Prophète pour ne pas avoir à formuler la bénédiction qui va avec. » (Ibid.) Fourest, elle, y voit une preuve supplémentaire de son « double discours » ! Notons que, même dans son usage profane, la langue arabe fait peur. Ainsi, lors d'une réunion unitaire préparatoire à une manifestation de solidarité avec le peuple palestinien, certains organisateurs, membres de partis de gauche, ont menacé de se retirer si était retenue la proposition que l'une des banderoles prévues pour cet événement reprenne en arabe le slogan figurant en français sur la banderole de tête.

de la population. Si, actualité oblige, elle évoque désormais les mouvements de protestation qui ont suivi les dernières élections en Iran, les « bons » musulmans sont plus souvent des individualités, des élites très minoritaires voire isolées, qu'il appartient à l'Occident de protéger. Au siècle dernier, cet islam des Lumières se serait incarné dans des personnalités effectivement importantes, quoi qu'on puisse penser de leurs œuvres, comme Mustafa Kamel Attaturk (!), Ali Abd al-Raziq, auteur de *L'islam et les fondements du pouvoir* (1925) dont elle considère qu'il est « l'équivalent du livre de Darwin *L'origine des espèces* »¹, peut-être aussi Jameleddine al-Afghani et Mohamed Abduh « qui a étudié en France et qui était plutôt ouverte à la modernisation². » Tous, y compris probablement le fondateur de la Turquie moderne, se retourneraient dans leurs tombes s'ils pouvaient apprendre que Fourest les associe à certains intellectuels contemporains que je ne saurais qualifier sans m'exposer aux foudres de la justice, comme Ghaleb et Soheib Ben Cheikh, Leïla Babès, Taslima Nasreen ou, tenez-vous bien, le « journaliste » Mohamed Sifaoui. Je n'ai pas le courage de relire une fois de plus Fourest pour m'en assurer, mais je ne serais guère surpris qu'elle évoque aussi Malek Chebbel, Abdelwahab Meddeb ou encore, le grand *aggiornamentologue*, Abdenmour Bidar, nouveau missionnaire blanc, opportunément converti à l'islam pour dire aux musulmans que leur islam n'est pas le bon et que la Mecque est à Paris.

De « bons » musulmans auraient existé également dans un passé plus lointain. Ainsi, dans le résumé de l'histoire de l'islam qu'elle nous donne, un raccourci brutal, caricatural et fantaisiste, inspiré d'un modèle tout aussi imaginaire de l'histoire européenne, elle évoque les efforts et les sacrifices de cette minorité éclairée. L'histoire de l'islam se réduirait, selon elle, au combat séculaire d'une majorité « traditionaliste » et intégriste et d'une minorité

1 Ibid., p.25

2 Ibid., p.26

libérale avant l'heure. Mais, celle-ci, quoi qu'elle fasse, semble écrasée pour l'éternité par une fatalité, l'hégémonie lourde et permanente de l'intégrisme islamique. L'islam n'est pas en cause en tant que tel, affirme Fourest, mais ce n'est qu'un message ; l'islam réellement existant, lui, est porté par les populations musulmanes fanatisées ; il l'a toujours été. Même quand les partis intégristes ne sont pas au pouvoir, là où il y a des musulmans, l'intégrisme – actif ou dormant – est dominant. La voie de l'islam à l'islamisme est rectiligne, rapide, inéluctable, moins à cause des textes sacrés qu'en raison d'une sorte d'atavisme qui pousse les musulmans au fanatisme et au despotisme. Voyons cela de plus près...

Les musulmans entrent dans l'Histoire à reculons

L'affinité entre les musulmans et les interprétations intégristes de l'islam remonterait, en effet, au tout début de l'histoire de l'islam. Dans le cadre de son interprétation téléologique européocentriste de l'histoire, Caroline Fourest est persuadée que le présumé mouvement historique vers le progrès de la Liberté devrait impérativement passer par un *aggiornamento* des religions qui ouvrirait la voie à un processus de sécularisation sur le modèle supposé de l'histoire de la pensée européenne (et du christianisme). Or, explique-t-elle, depuis l'origine, les musulmans éclairés ayant toujours été minoritaires face aux intégristes, l'*aggiornamento* de l'islam n'a jamais pu se réaliser¹. Présentant dans *Frère Tariq*, une explication qui se veut historique de l'attraction irrésistible qu'exercerait l'intégrisme sur les musulmans, elle

¹ A ce genre d'arguments, de trop nombreux musulmans répondent de manière qui me semble maladroite : « Mais si nous avons fait notre *aggiornamento* ! », ou « Nous sommes justement en train de faire notre *aggiornamento* » ou encore « *l'aggiornamento* occidental n'a été possible que grâce à l'apport des musulmans ». A mon avis, ces réponses ne conviennent pas dans la mesure où ils reconnaissent implicitement la téléologie européocentriste de l'histoire et par conséquent la supériorité historique de l'Occident.

écrit ainsi : « Les réformismes progressiste et salafiste ne sont pas complémentaires mais en guerre l'un contre l'autre, depuis près d'un siècle voire depuis les premiers jours de l'islam. Les aléas de l'Histoire, les Croisades, le contexte de la colonisation ont jusqu'ici toujours favorisé la seconde réforme au détriment de la première, empêchant l'islam de faire son *aggiornamento*¹. » Outre la schématisation sans rapport avec les réalités historiques du monde musulman qui caractérise cette synthèse de quatorze siècles d'histoire, ce qui est manifeste dans ce paragraphe, c'est l'inertie dont semble faire preuve, à travers les « aléas de l'Histoire », un monde musulman, toujours prisonnier « depuis les premiers jours de l'islam » d'un même conflit et d'un même rapport de forces au détriment des « progressistes ». Comment, alors qu'elle remonterait aux « premiers jours de l'islam », ne pas voir dans cette inertie fondamentale et ce « retard » par rapport à un mouvement historique supposé universel, la conséquence directe non seulement d'une tendance quasi-naturelle des musulmans mais aussi de l'islam en tant que tel ?

Dans *Tirs croisés*, Fourest et Venner proposent une autre périodisation. Le blocage historique des musulmans procède, écrivent-elles, de la « première vraie crise de succession ayant déchiré l'islam² » en 656 après J.-C. ; un épisode que les musulmans ne parviendraient toujours pas à dépasser. Cette crise, précisent les auteurs, « marquera à jamais la pratique politique au nom de l'islam. Elle génère notamment la théorie d'un califat sunnite nécessairement autoritaire, comme si la coercition était le seul moyen d'éviter un nouveau risque de division³ ». Pour surmonter ce traumatisme historique, les musulmans auraient ainsi privilégié une stratégie de l'évitement : ils se sont

1 Ibid., p.146. Dans *Frère Tariq*, elle écrit également que le « fondamentalisme » musulman « est né en Orient en réaction au déclin de l'expansion musulmane sous l'effet de la colonisation » (Ibid., 172).

2 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.319

3 Ibidem

réfugiés, d'une part, dans le mythe d'un retour à l'âge d'Or de l'islam en expliquant leur décadence et leurs divisions par la trahison des préceptes originels et sacrés de leur religion ; d'autre part, ils ont fait porter la responsabilité de leurs faiblesses à un Occident triomphant et à ses valeurs. Ces convictions, toujours profondément enracinées dans l'esprit des peuples musulmans, renforceraient leur inclination à l'intégrisme et leur incapacité à progresser dans l'Histoire : « C'est à la lisière de ce traumatisme qu'il faut lire la révolte des sociétés arabo-musulmanes vis-à-vis de l'Occident et le retard que cette opposition, bien compréhensible, leur a coûté¹. »

Le monde musulman est désormais enfermé dans une spirale infernale ; le rejet de l'Occident lui sert de « prétexte » pour masquer ses propres échecs et, en même temps, l'opposition à l'Occident serait la cause du « retard » du monde musulman. Cette faillite aurait permis la colonisation laquelle aurait renforcé la tendance des musulmans à s'enfermer dans un cercle vicieux. Plutôt que d'en tirer des leçons, ils en ont conçu, en effet, une hostilité encore plus grande pour l'Occident, barrant ainsi la route au progrès et consolidant la prééminence de l'intégrisme musulman. S'il y a bien un reproche à faire à la colonisation, c'est donc « d'avoir fait grossir les franges des réformistes fondamentalistes au détriment des réformistes sécularistes parmi les couches musulmanes les plus populaires du monde entier (sic !). L'unité des croyants n'était plus qu'une illusion depuis longtemps, mais la colonisation a révélé ce processus et a endossé le rôle du diviseur. En conséquence de quoi, elle a permis aux fondamentalistes d'apparaître comme des rassembleurs². » « Un autre de ses cadeaux empoisonnés pourrait être d'avoir rendu le monde arabo-musulman allergique au rationalisme. Le fait que ce rationalisme soit à la base des innovations techniques et

¹ Ibid., p.323

² Ibid.

commerciales ayant permis à l'Occident d'asseoir sa domination sur l'Empire ottoman en a fait des valeurs 'maudites' – que l'on peut facilement présenter comme le symptôme de la civilisation ennemie¹. » Bonne nouvelle, Fourest n'approuve pas la colonisation. Elle considère que celle-ci a été une erreur parce qu'elle a renforcé... les tendances intégristes inhérentes au « monde arabo-musulman » ! Elle « pourrait » même avoir une autre responsabilité, l'avoir rendu « allergique » au rationalisme ! Oui, vous lisez bien les lignes d'une militante anti-raciste, comme elle aime à se définir : « le monde arabo-musulman » est « allergique au rationalisme ». Globalement. Indistinctement.

Faut-il donc désespérer des musulmans ? Ne faudrait-il pas incriminer aussi l'islam ? Non, nous rassure Fourest sans vraiment y croire, « l'islam n'est pas une religion meilleure qu'une autre, mais contrairement aux idées reçues elle n'est pas moins apte à la démocratie et à la laïcité qu'une autre² ». Il existe, d'ailleurs, ajoute-t-elle, un verset coranique qui souligne la nécessité de la « délibération » pour les affaires de la cité, qu'« un jour sans doute (!), les musulmans redécouvriront massivement » pour en faire « le point de départ d'un islam laïque³ ». Ne nous empressons pas cependant d'être trop optimistes car, « malheureusement, pour l'instant, le sens de l'Histoire n'a guère joué en faveur des partisans de cet *aggiornamento*⁴ ». En retard, les musulmans ne semblent guère près, hélas, de rejoindre le peloton de tête de l'Histoire... En effet, si l'on en croit ce qu'écrit Fourest dans *Frère Tariq*, sous l'influence d'al-Banna, le mouvement salafiste « va définitivement faire basculer le réformisme dans un islamisme violemment opposé à tout rationalisme ressemblant de près ou de loin à l'Occident, au point de contrarier l'*aggiornamento* de

1 Ibid.

2 Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.102

3 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.318

4 Ibidem

l'islam pour les siècles à venir¹ ». Vous avez bien lu : à cause de ce bouffon d'al-Banna, les musulmans sont fichus « pour les siècles à venir ».

Ainsi, en attendant ce « jour sans doute », où les musulmans se décideront enfin à faire leur *aggiornamento*, l'Occident doit s'acquitter d'une lourde tâche – le fardeau de l'Homme blanc – ; ils doivent aider les musulmans à surmonter leur blocage historique. Car, affirme-t-elle sans la moindre pudeur, « l'avenir de cette modernisation (de l'islam) se joue incontestablement en Europe, où la liberté de parole et le contexte laïque peuvent enfin permettre de renverser ce rapport de forces au profit d'une interprétation plus moderne et laïque de l'islam. D'où l'urgence de rassembler les esprits libres, y compris musulmans, pour nous opposer ensemble, au mythe de l'infailibilité du sacré² ». Ainsi, plutôt que de brosser les musulmans dans le sens du poil, comme s'y essaye Obama, il conviendrait de « s'adresser au monde musulman en lui parlant le langage de la raison et non celui de la religion³ ». Lui parler le langage de la raison ! On croirait lire un manuel d'éducation pour adolescents capricieux.

Quant aux gouvernements des pays musulmans, Fourest leur recommande de ne pas procéder à une démocratisation trop rapide. Il est « très dangereux de démocratiser avant de séculariser, puisque les islamistes font un tabac à la moindre bouffée démocratique⁴ ». Et même alors, « la seule solution » consistera à ne pas « laisser participer aux élections des partis utilisant le scrutin électoral en vue d'instaurer une dictature, qu'elle soit religieuse ou laïque⁵. » Autrement dit, il faudra exclure de la démocratie les partis considérés par Caroline Fourest comme intégristes musulmans,

1 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.27

2 Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.108

3 *Le Monde*, 05.06.09

4 Ibidem

5 Ibid.

lesquels rafleraient nécessairement la mise. Fourest propose-t-elle une analyse de la conjoncture des différents pays musulmans à l'appui de son pronostic ? Non, elle se contente de souligner une fois de plus la forte propension des musulmans à adhérer à toute force qui se réclamerait d'une légitimité islamique et prônerait l'imposition de la *charia*¹. Certes, fidèle à sa rhétorique de l'« équilibre », elle propose également d'écarter des procédures électorales les partis favorables à une dictature « laïque ». Mais, dans de telles contrées bourrées de musulmans « fanatisés », on voit mal, comment un gouvernement pourrait, sans instaurer une dictature, « séculariser » avant de « démocratiser ».

¹ Voir mon papier paru sur lmsi.net, Sadri Khiari, *Quelques commentaires sur Tirs croisés*, janvier 2004.

Chapitre V

Fourest et le colonialisme

Caroline Fourest ignore à peu près tout du colonialisme. Cela n'a rien de répréhensible en soi mais représente un foutu problème quand on se mêle de dénoncer sur le ton de l'évidence les avis contraires au sien. Ce qui met Fourest dans tous ses états, c'est deux choses : lorsqu'on souligne la persistance des rapports coloniaux à l'époque actuelle et lorsqu'on dénonce la dimension coloniale de l'« influence » culturelle européenne.

Pour elle, la colonisation, c'est *l'occupation d'un territoire*, occupation de peuplement, militaire ou administrative. Ce qui lui permet d'affirmer, par exemple, que « la République est loin d'avoir inventé le principe de l'expansion coloniale. L'un des plus grands impérialistes de l'époque récente reste l'Empire ottoman¹ ». Cette définition de la colonisation se distingue à peine des acceptions vulgaires qui confondent, un peu comme la nuit où tous les chats sont gris, les multiples formes historiques d'expansion territoriale armée, voire les simples mouvements de populations. La notion de colonisation recouvrirait ainsi un sens générique, naturaliste, qui permet à la fois de parler de colonies d'oiseaux sur une île de l'archipel de Mingan dans le golfe du Saint-Laurent, de la colonisation des continents asiatiques et

¹ Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.145

européens par l'Homo sapiens au détriment de l'homme du Néandertal, des empires coloniaux de l'Antiquité, des empires chinois, musulman ou russe, des colonialismes espagnol, hollandais, britannique ou français et même de colonisation de l'Europe par les hordes immigrées du Tiers monde. En s'appuyant sur une telle définition, on ne peut évidemment saisir les mouvements historiques de l'humanité. On en arrive également à déduire qu'une fois le territoire colonisé parfaitement pacifié, la colonisation réellement ou en apparence irréversible, ou alors l'occupant renvoyé sur ses territoires d'origine, il deviendrait anachronique de parler encore de colonisation.

Occupation de territoires et rapports sociaux coloniaux

Utilisée dans une acception aussi générale, la notion de colonisation interdit d'appréhender, autrement que de manière strictement descriptive, les rapports de pouvoirs spécifiques qui constituent la réalité de chaque phénomène colonial, c'est-à-dire la forme particulière d'organisation de la société humaine, la totalité sociale, qui procède ou s'accomplit à travers lui. Il est, bien sûr, d'autres notions qui sont employées dans un sens général a-historique qui gomme les différences entre les sociétés et les époques. Ainsi de l'État qui, au moins dans le sens commun, recouvre toute forme d'autorité plus ou moins centralisée, ou des catégories comme « capital », « échange », « marchandise », « économie », « travail », « prolétariat », etc., que l'on pense trop souvent encore comme anhistoriques et universelles. Il en va de même de la notion d'esclavage. Un esclave est réputé être un être humain qui aurait perdu sa « liberté naturelle » pour devenir « propriété » d'autrui. À partir de cette définition, on peut à loisir universaliser l'esclavage et, par exemple, assimiler l'esclavage grec, l'esclavage musulman, l'esclavage dans les sociétés

africaines précoloniales et l'esclavage de type américain, alors que les rapports de pouvoirs que recouvraient ces phénomènes et qui pouvaient éventuellement se dire dans les termes de « liberté », de « propriété », d'« esclaves », n'étaient pas identiques dans les trois moments historiques que j'ai évoqués¹. Tout cela peut sembler très banal. Dans les études grecques, pour citer cet exemple, on a pris soin depuis longtemps de ne pas penser les relations esclavagistes à partir de concepts généraux vaguement descriptifs. Et ça ne gêne personne. Par contre, dès qu'il est question de la colonisation et de l'esclavage européens, à partir du XVe siècle, il deviendrait proprement scandaleux de souligner les disparités historiques majeures qui sous-tendent les différentes formes de colonisation ou d'esclavage. Il faudrait absolument dissoudre sinon la réalité du moins la particularité de la colonisation et de l'esclavage européens dans une inclination universelle de l'Homme (non-Moderne !) à s'emparer de nouveaux territoires et à soumettre son voisin. Il s'agit surtout d'ailleurs d'incriminer ceux qui ont été les victimes de la colonisation et de l'esclavage européens, sur le thème classique : « Commencez par balayer devant votre porte ! » C'est évidemment l'un des arguments de Caroline Fourest. Ainsi, reproche-t-elle à la plateforme d'action adoptée par les États à la conférence de Durban en 2001 de s'appesantir « sur la traite transatlantique, dans l'espoir d'obtenir des réparations financières, au risque d'esquiver la responsabilité de certains négriers noirs ou arabes.² » Sainte Caroline aime bien les Noirs. Du moins, quand il s'agit de les opposer aux Arabes. Elle est d'ailleurs d'une extrême prudence lorsqu'elle en parle. Parfois, cependant, elle laisse échapper une remarque qui révèle ses sentiments véritables. Ainsi, regrettant que la « nouvelle Afrique du Sud » ait refusé de recevoir le dalaï-lama, elle y voit la « preuve d'un cynisme auquel

1 J'ai déjà introduit cette question dans le premier chapitre de *La Contre-révolution coloniale*, op.cit.

2 Fourest, *Il ne faut pas déserteur Durban II*, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/03/15/il-ne-faut-pas-deserter-durban-ii/>

nous ont hélas habitués certains pays se revendiquant du tiers-mondisme.¹» Diantre ! Une fois les nègres au pouvoir, le naturel indigène revient au galop ! Les États européens, eux, n'ont bien sûr jamais été cyniques.

Reprenons. Dans son pamphlet contre Ramadan, elle déplore également que « la colonisation musulmane ou la participation active des pays arabes à l'esclavage ne (soient) jamais abordées au profit d'une culpabilisation intense des Occidentaux² ». La question n'est pourtant pas dans le degré de « culpabilité » des uns et des autres. Il n'y a en effet aucune pertinence à construire une hiérarchie des « culpabilités » entre l'« Orient » et l'« Occident », surtout en comparant des phénomènes peu comparables. S'il est justifié aujourd'hui de prendre une position politique et éthique à l'encontre de la traite transatlantique, dans le cadre d'un combat anticolonial ou décolonial, c'est que celui-ci, soixante ans après la conquête des « indépendances politiques », demeure d'actualité en raison des drames qu'engendre à l'époque contemporaine la permanence des rapports coloniaux-raciaux instaurés par le développement historique de l'Occident, dont la déportation des Noirs aux Amériques et leur réduction en esclavage constituent un moment fondamental.

Il n'est pas possible, ici, de m'étendre sur ces sujets sinon pour souligner rapidement ce qui fait l'immense différence entre la colonisation et l'esclavage européen et la dite « colonisation musulmane » ainsi que la traite transsaharienne ou l'implication d'Africains noirs dans le commerce esclavagiste. Cette différence ne tient pas au nombre

1 Ibidem

2 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.278 Elle n'est évidemment pas la seule à le faire. Depuis qu'est apparue la revendication de réparation pour la déportation des Africains et leur réduction en esclavage en Amérique, depuis surtout que s'ébauchent des solidarités entre Noirs et Arabes en France, se multiplient les publications incriminant l'esclavage musulman et faisant le décompte – absurde – du nombre d'individus victimes de la traite musulmane.

d'hectolitres de sang et de larmes qui ont coulé, même si, pour ceux qui en ont été les victimes, c'est nécessairement cela qui importait le plus. Ce qui fait la spécificité du phénomène combiné de l'esclavage européen et de la colonisation depuis le XVe siècle, c'est qu'ils ont instauré, dans le même mouvement où se constituaient le Capital et l'Etat-nation bureaucratique moderne, des relations sociales mondiales basées sur la hiérarchisation pyramidale de l'humanité en groupes statutaires racialisés qu'on peut appeler les races sociales. Au sommet de cet échafaudage conflictuel, le groupe dont les frontières statutaires sont marquées par trois attributs *indissociables* : être blanc, être chrétien (ou descendant de chrétiens), être européen (ou descendant d'Européens, et de préférence d'Européens du Nord-Ouest de l'Europe). Le rapport social racial dit, au présent comme au passé, le rapport colonial occidental ; il en est *l'invariant* depuis son émergence jusqu'à nos jours, malgré les métamorphoses profondes dont il a été l'objet depuis le temps de la traite négrière transatlantique jusqu'à notre époque de mondialisation libérale et de transfert brutal et massif de populations statutairement inférieures au cœur des métropoles blanches.

L'esclavage, le travail forcé, l'extermination de populations, l'occupation de territoires, la colonisation de peuplement, la colonisation de « comptoirs », l'instauration d'administrations coloniales militaires et bureaucratiques, etc., ou, aujourd'hui, la combinaison de certaines de ces modalités avec de nouvelles formes de dépendance économiques et d'extorsion des richesses, d'empiétement de la souveraineté, de subordination culturelle, ou de la maîtrise militaire au moyen du chantage à la destruction totale, etc., reconfigurent, certes, les modalités de reproduction du rapport colonial ; ces nouvelles modalités expriment également des évolutions dans les rapports de forces politiques au sein de la pyramide racial ; elles reflètent évidemment des transformations

opérées sur d'autres plans de la société mondiales ou des espaces plus locaux, mais l'invariant du rapport colonial-racial, constitutif de la modernité, demeure. Entamé, il est vrai, mais encore inébranlable. Cet invariant, c'est : la suprématie blanche. En quelques mots, l'occupation armée de territoires s'est confondue un temps avec la colonisation occidentale, elle ne la définit pas. Au-delà de sa genèse, marquée par l'accaparement de territoires et la subordination violente des peuples, la colonialité des rapports de pouvoir persiste à travers de nouveaux dispositifs politiques, économiques, culturels et symboliques.

La permanence des rapports coloniaux au cœur de la Métropole

Pour s'en féliciter ou, au contraire, le regretter, personne ne niera aujourd'hui l'existence persistante du capitalisme bien qu'il ait considérablement changé de visage, ni ne considérera qu'employer une telle notion à propos du monde contemporain revient à « banaliser » le capitalisme. C'est pourtant bien ce que fait Fourest, à propos des notions de colonialisme et d'esclavage, écrivant, comme tant d'autres démagogues, que l'Appel des Indigènes de la République les « banalise de façon indécente¹», « insoutenable² ». Personne n'ira non plus reprocher à un ouvrier travaillant aujourd'hui chez Renault de se dire ouvrier et de parler de sa condition ouvrière sous prétexte que, par comparaison avec les manufactures ou les mines du XIXe siècle, les usines Renault – en France – ressemblent à Disneyland. C'est pourtant ce que fait encore Caroline Fourest à propos de la notion d'« indigènes de la République » qui « tend à faire croire que le statut des Français

¹ Fourest, *La Tentation totalitaire*, op.cit., p101

² Ibidem., pp.138-139. Rendu public en janvier 2005, l'Appel des indigènes de la République, qui soulignait la permanence des rapports coloniaux comme fondement structurel des racismes contemporains, a donné naissance au Mouvement des indigènes de la République (MIR) qui s'est lui-même transformé en parti, le Parti des indigènes de la République (PIR), en février 2009. Sa porte parole actuelle est Houria Bouteldja.

d'origine arabe est comparable à celui des indigènes sous la colonisation, voire à celui des esclaves sous l'esclavage¹ ».

Identifiant colonisation et occupation militaire, Fourest est évidemment incapable de comprendre le caractère colonial des rapports qui se tissent, en France notamment, entre les populations blanches et les populations issues des immigrations coloniales. Sans l'avouer évidemment et comme de nombreux intellectuels et personnalités politiques qui s'étaient opposés aux thèses formulées dans l'Appel des indigènes, Fourest a bien été contrainte de les reprendre partiellement, après que la révolte de novembre 2005 eut démontré qu'elles n'étaient pas complètement absurdes. Elle s'en inspire à sa manière, en tentant de les insérer dans sa propre problématique, c'est-à-dire de manière contradictoire, en les amputant de certaines de leurs dimensions et en les vidant de leur portée politique². Mais elle s'y réfère tout de même. Elle convient ainsi qu'« il y a des problèmes de persistance du racisme qui sont liés à un passé colonial difficile et douloureux à digérer³ » et évoque, à ce propos, le « racisme post-colonial⁴ ». Alors que, contrairement à aujourd'hui, cette thèse restait marginale jusqu'à la publication de l'Appel des indigènes, elle n'hésite pas désormais à parler d'un « continuum – évident (sic !) – entre le racisme anti-Maghrébins et l'imaginaire datant de l'époque coloniale⁵ ». De même, écrit-elle que « la colonisation n'est pas le seul épisode à nourrir nos fantasmes : la propagande ayant permis de

1 Ibid.

2 Elle est loin d'être la seule à procéder ainsi. Des centaines d'ouvrages, articles, communications dans des colloques plus ou moins scientifiques reprennent peu ou prou certaines thèses des Indigènes de la République. Il est assez comique de constater que, dans le même temps, la plupart prennent soin de s'en démarquer au moyen de formules du style : « Surtout ne confondez pas la subtilité de mon propos et les idées loufoques des Indigènes de la République qui assimilent grossièrement et abusivement la colonisation et la période actuelle ! » Bien marrant également, la majorité des auteurs en questions prétendent avoir « toujours pensé ça ».

3 Emission sur France 24, Débat du 11 novembre 2009, « Le « modèle français ». Un devoir d'intégration ? » http://www.dailymotion.com/video/xb58b3_dialogue-oubrou-fourest-2_news

4 Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.144

5 Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.138-139

déshumaniser les Noirs pour justifier l'esclavage a aussi laissé des traces¹ ». Elle admet également que « même si la démonstration a ses limites, il est difficile de ne pas faire le lien entre les modèles d'intégration choisis par la France et la Grande-Bretagne et leurs histoires coloniales respectives² ». Même si elle entend ainsi défendre la politique française d'« intégration », cela revient à reconnaître le caractère présent de ce passé colonial. On pourrait citer de nombreuses autres formules employées par Fourest qui reprennent l'idée d'une continuité coloniale. Reste, qu'à l'instar de nombreux auteurs, cette continuité n'est envisagée que sous l'angle des représentations, en termes de reflets tardifs dans les consciences d'une situation révolue³, et non en termes de permanence des rapports sociaux coloniaux au-delà de l'occupation de territoires et, bien sûr, sans mettre en cause le rôle actif de l'État dans leur persistance.

La dette du Tiers monde : un colonialisme sans occupation

Mais prenons une question qui, à gauche du moins, suscite moins de difficultés : la dette des pays du Tiers monde ou, plus largement, leur dépendance économique. Caroline Fourest reconnaît que la dette est « au cœur d'un dispositif par lequel les pays du Nord imposent des règles aux pays du Sud », cependant s'empresse-t-elle d'ajouter « peut-on accepter de mettre sur le même plan une colonisation politique – faite d'une occupation armée – avec ce qui relève d'un rapport de forces économique ?⁴ » En dehors donc d'une « occupation armée », l'endettement massif des États du Tiers monde résulterait d'un mécanisme purement économique dans le cadre d'une relation entre des entités autonomes et

1 Ibidem, p. 85

2 Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.152

3 Voir mon article intitulé *Pap Ndiaye tire à blanc*, janvier 2010, http://www.indigenes-republique.fr/article.php?id_article=852

4 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.280

équivalentes comme pourraient l'être deux entreprises opérant au sein d'un marché capitaliste libéré de toute intervention de l'État. Autrement dit, selon elle, les pays du Sud, surendettés, ne sont tout simplement pas compétitifs ! C'est, en gros, ce que prétend la vulgate néolibérale. Mais Fourest ne s'en tient pas là. Mettre en relation la dépendance économique du Tiers monde avec la colonisation, poursuit-elle, « nie la violence d'une occupation militaire¹ ». Nous retrouvons-là l'identification obstinée entre les conditions de la genèse de la colonisation occidentale, l'un des moyens par lequel s'imposent les rapports coloniaux et la logique sociale de ces derniers. Mais, non moins grave, Fourest semble ignorer non seulement la terrible violence *économique* qui pèse sur la majorité des populations du Sud, mais également l'ampleur proprement effroyable des violences et des désastres humains de toutes sortes qui sont provoqués directement par les différents dispositifs que mettent en place des États du Nord pour garantir le maintien de leur domination économique ou politico-économique. Je pense notamment – mais pourquoi Fourest n'y pense-t-elle pas ? – à la Françafrique.

Culture raciste et européocentrisme

Une même approche commande les remarques de Caroline Fourest concernant la relation entre « culture » et colonialisme. Convaincue que le colonialisme appartient au passé, profondément imprégnée par la pensée néolibérale, elle appréhende les interactions culturelles dans le monde comme s'il existait un marché libre des cultures qui favoriserait naturellement la culture la plus performante, lui permettant d'« influencer » ou, mieux, de se substituer aux cultures trop poussiéreuses. « Essentialiste » et « xénophobe », Tariq Ramadan, lui, ne comprendrait pas la

¹ Ibidem, p.280

dynamique des « échanges culturels¹ » et confondrait « toute ‘influence’ culturelle occidentale² » avec une forme contemporaine de colonisation.

Il s’inscrirait là encore dans la droite ligne de son grand-père, Hassan al-Banna qui aurait commis une faute colossale, « considérer que la colonisation n’était pas un phénomène politique mais ‘culturel’³ ». Une appréciation pour le moins énigmatique qui, si l’on suit Caroline Fourest, ne trouve sa signification que dans l’accent mis par le fondateur des Frères musulmans sur la défense de l’islamité. Dans *Frère Tariq*, elle observe, en effet, qu’al-Banna « vit dans un [...] contexte [...] où l’on peut facilement confondre la guerre contre la modernité avec celle contre la colonisation⁴ ». Il « ne découvre pas la résistance à la colonisation par le biais d’un engagement indépendantiste mais intégriste. À ses yeux, le pire de la colonisation n’est pas l’occupation mais le fait que cette occupation *s’accompagne* d’une ouverture au christianisme et surtout d’une libéralisation des mœurs⁵ ». Ce qui le conduit, avec « ses camarades » à prêcher « inlassablement contre les missions chrétiennes, qu’ils accusent de pervertir les bonnes mœurs ‘au moyen d’actions de bienfaisance, de prévention sanitaire ou de l’instruction dans les écoles’⁶ ». Or, nous explique-t-elle, seule une illusion d’optique provoquée par le contexte colonial empêcherait de voir le caractère réactionnaire d’une telle action. En effet, « un militant anticolonialiste s’oppose à la colonisation parce qu’il croit au droit à l’autodétermination des peuples et refuse tout processus de domination, tandis qu’un salafiste s’oppose à la colonisation

1 Ibid., p.277

2 Ibid.

3 Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.101

4 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.23

5 Ibidem, cmqs

6 Ibid.

parce qu'il croit à la supériorité de l'islam sur l'Occident¹ ». Autrement dit, le salafiste qui veut « retrouver la force à l'origine de l'expansion musulmane » cherche tout simplement à « renouer avec une colonisation qui se fait à son profit et non plus à ses dépens² ». En bref, Hassan al-Banna était un fieffé colonialiste !

Admettons cependant que, nonobstant ses arrière-pensées colonialistes musulmanes, l'engagement de Hassan al-Banna se soit limité à la lutte contre l'influence chrétienne et la libéralisation des mœurs. Ce que ne comprend visiblement pas Fourest, c'est que ces transformations culturelles, qu'on les apprécie ou qu'on les rejette, sont dans une large mesure, sinon totalement, le fait d'un rapport d'oppression colonial. Elle ne peut le comprendre, d'une part, parce qu'elle réduit la colonisation à une « occupation armée », d'autre part, parce qu'elle pense cette « influence » culturelle comme étant l'expression, non pas de la domination coloniale, mais de l'universalisation de la modernité, dont elle se félicite. Relisez les phrases que j'ai citées : Banna, affirme-t-elle, confond « Modernité » et colonisation, alors que la première aurait simplement « accompagné » la seconde ; la colonisation, c'est l'« occupation » à laquelle devrait s'opposer un « engagement indépendantiste » et non une réaction « intégriste ». Si, dans l'esprit de Fourest, les termes « Modernité » et « libéralisation des mœurs » renvoient forcément à une évolution salubre, la formule « ouverture au christianisme » apparaît elle-même connotée positivement tandis que les interventions des « missions chrétiennes » sont présentées sous un jour favorable : « actions de bienfaisance », « prévention sanitaire », « instruction dans les écoles ». Sous couvert de bienheureuse « influence » culturelle qui aurait « accompagné » la colonisation-occupation sans lui être consubstantielle, Sainte Caroline essaye de nous refiler les vieilleries que les brocanteurs de la République ont

¹ Ibid., p.26

² Ibid.

voulu restaurer dans la fameuse loi du 23 février 2004 portant notamment sur les « aspects positifs » de la colonisation. Celle-ci aurait en quelque sorte libéré le marché des échanges culturels facilitant l'expansion bénéfique de la culture moderne.

Mais Caroline Fourest peut difficilement soutenir explicitement un tel argument. Dans le *Chocs de préjugés*, elle note d'ailleurs que « la « mission civilisatrice » servait de justification à la domination politique *et culturelle* de pays colonisés¹ ». Cependant, polarisée par l'impératif de défendre le caractère progressiste universel de la Modernité, elle semble le plus souvent confiner la dimension culturelle du rapport colonial au rôle d'accessoire complémentaire, mais facultatif, de l'« occupation armée ». La domination culturelle ne lui apparaît que sous la forme d'une stratégie d'assimilation forcée, dont elle relativise abusivement l'importance. « Durant la colonisation, affirme-t-elle ainsi, les pays occupants ont rarement modifié les usages des pays occupés. Ils ont maintenu la plupart des dispositions coutumières et religieuses, précisément au nom du différentialisme culturel si cher à Ramadan². » La réalité est cependant beaucoup plus compliquée. Au cours des cinq siècles de colonisation armée, les méthodes coloniales ont été multiples, extrêmement différenciées selon les époques, les États et les administrations coloniales, ou encore selon les catégories de populations « indigènes » visées. Qu'elles aient cherché à détruire des ressources culturelles, à figer des traditions, à mobiliser des formes politico-culturelles précoloniales ou à assimiler les « indigènes », les politiques culturelles menées par les pouvoirs coloniaux ont représenté l'un des principaux instruments d'imposition de leur domination. Caroline Fourest ne peut contester complètement la contrainte culturelle exercée dans le cadre de la colonisation mais elle en sous-estime considérablement la portée et la pluralité des stratégies

¹ Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.144, cmqs

² Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.276

employées. Surtout, elle néglige l'ampleur – et la violence – des bouleversements, des déchirures et des traumatismes culturels suscités par la réalité coloniale dans sa globalité.

Le rapport colonial n'est pas le cadre d'une simple « influence », plus ou moins réciproque, d'un « échange culturel » entre des peuples qui se « rencontrent », selon une formule qui fait florès depuis quelques années, mais d'un double processus culturel qui se noue au cœur des rapports de pouvoir établis par la colonisation. D'une part, désagrégation de ce qui faisait l'unité culturelle (et donc socio-politique) des peuples subordonnés. D'autre part, intégration de l'ensemble des cultures, dominantes ou dominés, au sein d'une culture unique, la *culture raciste*. En consacrant ce qui appartient à la « civilisation » et ce qui y est extérieur, la culture raciste participe à la définition des statuts dans l'échelle raciale. Ainsi, n'est-ce pas parce qu'ils étaient musulmans que les Algériens se voyaient refuser la citoyenneté française ? La culture raciste est aussi le dispositif qui énonce le statut de l'Homme blanc et prononce le verdict grâce auquel tel groupe humain saura s'il mérite d'être intégré aux Blancs et à quelles conditions – ainsi des juifs qui sont encore en stage.

Du reste, s'il est certain que la colonisation n'a pas cherché systématiquement à assimiler l'indigène – ce qui brouillerait les frontières raciales –, c'est que son objectif était ailleurs : faire partager par le colon *et* par l'indigène – quand bien même celui-ci resterait accrochée à ses traditions – une culture commune de la différence et de la hiérarchisation raciale, une culture assujettie au tropisme de l'Occident. La culture raciste est, en effet, le mécanisme de pouvoir à travers lequel l'histoire, les spiritualités, les arts, les savoirs, de l'Homme blanc sont institués comme expression majeure, voire unique, de la raison, comme la forme même de « réalisation » de l'Homme avec un grand H, comme la forme par excellence de réalisation de l'Histoire, avec

un grand H également. Elle est la culture de la supériorité de la culture blanche. Cette dimension du travail de la culture dans les relations raciales constitue ce qu'on nomme communément *l'eurocentrisme*.

Faut-il préciser qu'adossé à l'ensemble des mécanismes qui perpétuent les rapports de pouvoirs coloniaux, cet eurocentrisme est toujours agissant et qu'il détermine puissamment les « échanges culturels », en apparence les plus spontanées et les plus « libres » ? Il est, comme on l'a déjà relevé aux chapitres précédents, au cœur de l'idéologie fourestienne.

Chapitre VI

Le miracle occidental ou le narcissisme européocentriste de Caroline Fourest

Je ne saurais l'assurer avec certitude, mais j'ai tendance à penser que, au-delà des « valeurs » pour lesquelles elle prétend agir, Caroline Fourest a parfaitement conscience des privilèges gigantesques que tire l'Occident de sa domination actuelle et elle entend bien contribuer à les défendre. Ne fait aucun doute par contre sa conviction profonde en la supériorité historique d'un Occident né sous le signe du Progrès et des Lumières.

Avant de poursuivre, une petite précision s'impose. Ici, comme ailleurs, j'emploie le mot Occident. Caroline Fourest l'emploie également, bien qu'elle écrive dans *Frère Tariq* : « Le mythe de l'Occident est à peu près aussi absurde et raciste que le mythe de l'Orient, dans la mesure où ces deux mythes enferment des pensées et des penseurs dans des ensembles qui ne sont ni séparés ni clairement délimités¹. » Une telle formulation, destinée sans doute, à la prémunir contre l'accusation de s'identifier à l'Occident, semble renvoyer dos à dos les suprématistes occidentaux et leur équivalent « orientaux », également racistes selon elle. On sait que cette rhétorique est particulièrement prisée aujourd'hui pour gommer les hiérarchies de pouvoir qui donnent leur sens réel aux idéologies. De ce point de vue, il n'y

¹ Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.279

aurait pas de différence substantielle entre le racisme blanc et le « racisme anti-blanc ». Cela étant, je dirais aussi que « le mythe de l'Occident est à peu près aussi absurde et raciste que le mythe de l'Orient », mais avec un tout autre sens que celui que lui donne Fourest. Les deux mythes sont en effet aussi racistes l'un que l'autre, dans la mesure où, comme l'a montré Edward Saïd¹, ils ont été produits dans le même mouvement théorique par les Blancs pour asseoir et justifier leur domination. Quand bien même ils ont pu être intériorisés par les peuples dominés ou réappropriés par eux comme arme de libération, ces deux mythes ne sont que des expressions distinctes et *en apparence* opposées d'un même *racisme blanc* reposant sur des rapports coloniaux. Pour ma part, j'utilise la notion d'Occident en référence à la perception que le monde blanc a de lui-même, une perception suprématiste que partage, quoi qu'elle prétende, Caroline Fourest. La réalité du conflit n'oppose par l'Occident à l'Orient mais, plus exactement, le monde blanc colonisateur aux peuples non-blancs colonisés.

Ces précisions apportées, revenons à notre sujet.

Une téléologie européocentriste

La philosophie dominante de l'histoire qui imprègne la pensée de Fourest est téléologique. L'Histoire, toujours avec un grand H, aurait une fin – dans le sens de finalité préétablie – qui déterminerait son mouvement universel. Cette fin serait le « Progrès », confondu avec la « Raison », indissociable, selon elle, d'un processus de sécularisation passant impérativement par un *aggiornamento* des religions, puis la mise de côté de la religion, dans le cadre de la laïcité, voire la disparition de toute croyance religieuse. L'Histoire progresserait donc de manière ascendante vers la réalisation de cet

¹ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil, Paris, 2005

objectif qui lui est immanent. Mais cette Histoire a un berceau et un moteur. Cette source et ce moteur, c'est l'Europe ! La Raison étant nécessairement selon elle une rationalité délivrée de la foi en Dieu, « synonyme d'esprit critique issu des Lumières¹ », elle est occidentale et son lieu est l'Europe, « la seule région du monde ayant réussi à trouver un équilibre laïque entre le politique et le religieux² ». Fourest rejette donc implicitement toutes les autres formes de rationalité humaine dans la préhistoire et l'obscurité des temps de barbarie ; elle ne craint pas non plus d'aller à l'encontre de toute l'histoire connue, notamment, en ce qui concerne le rôle fondamental joué par la pensée arabe et musulmane dans la formation de la philosophie européenne. Sans ciller, elle ose affirmer, on l'a noté plus haut, que si la colonisation a bien commis une erreur, c'est de n'avoir pas prévu l'ingratitude du monde arabo-musulman auquel elle a voulu offrir la « rationalité » en « cadeaux ». Elle « pourrait » par conséquent l'avoir rendu « allergique au rationalisme », renforçant ainsi son « retard » historique. Aujourd'hui, encore, « par refus de l'hégémonie occidentale, les seuls mouvements sociaux réellement populaires ne sont pas guidés par l'esprit des Lumières mais puisent leur radicalité dans le fondamentalisme musulman, quitte à entretenir l'archaïsme et le sous-développement ayant permis à l'Occident d'asseoir son hégémonie sur l'Orient³ ». Traduire : l'Orient a été colonisé parce qu'il a rejeté la « rationalité » que lui offrait généreusement l'Occident ; il a été colonisé parce qu'il était « en retard » sur l'échelle de l'Histoire !

Alors que Tariq Ramadan écrit modestement que « la spécificité de l'islam, c'est de faire de la foi la lumière et de la raison l'orientation⁴ », elle y voit, sans donner évidemment le moindre

1 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.309

2 Ibidem, p.75

3 Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit., p.339

4 Cité Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.174

élément de preuve, une volonté de rassurer et de « piéger » car, en fait, « chez lui raison = foi¹ ». Selon elle, Ramadan « exècre la Raison en tant qu'esprit critique, une conception qu'il décrit comme un excès typiquement occidental ». Le plus grotesque, c'est quand elle ajoute : «... en expliquant sans rire que « le doute est lié à une histoire spécifique. Ramadan aurait même osé déclarer : 'On ne doute pas tous de la même façon.' Effrayante confession de la part d'un professeur de philosophie. C'est la fin du 'Je pense donc je suis' de Descartes². » Enfer et damnation ! Carrément « la fin » du « Je pense donc je suis ». Je tremble rien que d'y penser. Comment l'Homme pourrait-il penser sans Descartes ? Comment mettre en doute – justement – l'universalisme du « doute » ? Que serait-il advenu de l'Histoire, celle qui a un grand H, si la maman de Descartes n'avait pas rencontré son papa ? Oui, certes, toute l'humanité devrait se prosterner pour remercier l'Europe d'avoir engendré cet être sans lequel la Raison universelle serait encore balbutiante et l'Homme aussi bête que des chaussures à crampons. Car, la philosophie occidentale est LA philosophie. Pour Fourest, Descartes en serait le point de départ et, semble-t-il, le point d'achèvement. Je n'ai que de modestes connaissances en philosophie, mais il m'avait semblé entendre dire que de nombreux philosophes ne s'étaient pas gênés, depuis plusieurs siècles, pour souligner les limites de la pensée cartésienne ou en discuter la pertinence. Mais ces philosophes avaient la peau bien blanche et Ramadan, lui, est musulman. S'il questionne l'universalisme de la philosophie cartésienne, c'est parce que, comme tout musulman, il est « allergique au rationalisme ». Il commet un crime de lèse-philosophie lorsqu'il rappelle prudemment que Descartes relève d'une histoire et d'un contexte politico-idéologique particulier.

Sans doute, Sainte Caroline le condamnerait-elle à la « question » s'il avait l'outrecuidance d'un Enrique Dussel, l'un des principaux

1 Ibidem

2 Ibid., p.174-175

fondateurs de la Philosophie latino-américaine de la libération dont l'un des objets majeurs est la critique de l'eurocentrisme de la philosophie occidentale, critique qui désigne la « philosophie moderne européenne » comme une « philosophie régionale, singulière » qui a eu « la prétention d'être la philosophie tout court¹ ». Que n'écrit-elle si Ramadan rappelait aussi féroce que Dussel que le « Je pense, donc je suis » cartésien s'enracinait dans un siècle et demi de colonisation et qu'il pouvait se dire aussi : « Je conquiers, donc je suis »².

Pour Fourest, il n'y a aucun doute, c'est l'Europe qui a ouvert le chemin de l'Histoire en libérant la Raison ; c'est elle qui conduit le monde aujourd'hui (les États-Unis faisant bien sûr partie du continuum racial blanc), et qui éclaire la route aux peuples « retardataires ». Car, l'histoire se développant de manière linéaire et ascendante selon un schéma unique, tous les peuples étant amenés sous une forme ou une autre à reproduire les moments de l'histoire européenne-universelle, les peuples qui refusent de rentrer dans ce cadre sont rejetés hors de l'histoire, et ceux qui y rentrent partiellement, de gré ou de force, sont nécessairement en retard sur la courbe du temps. Seule l'Europe est à temps, seule l'Europe arrive à temps, c'est même l'Europe qui dit le temps.

Cette conception de l'histoire met donc l'Europe au centre du monde et fait de l'histoire de l'Europe, où de son interprétation mythifiée, le modèle de l'histoire universelle. Universelle dans son mouvement d'ensemble et dans ses finalités, cette histoire est également une particularité et une qualité bien européenne. Ainsi, l'Europe et l'Universel se confondent. Il n'est guère difficile de

1 Enrique Dussel, « Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques », in *Cahiers des Amériques latines*, « Philosophie de la libération et tournant décolonial », n°62, 3^{ème} trim. 2009, p.119.

2 Ramon Grosfoguel donne une éclairante synthèse de la critique de l'eurocentrisme philosophique formulée par Enrique Dussel et d'autres penseurs dans « Vers une décolonisation des Universalismes occidentaux : le Pluri-versalisme décolonial d'Aimé Césaire aux Zapatistes », in Mbembe, Blanchard, Vergès et al., *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, La Découverte, Paris, 2009.

voir dans cette philosophie de l'Histoire un instrument qui sert à la fois à justifier la domination blanche et à classer les peuples en fonction de leur proximité par rapport au modèle européen. C'est typiquement un mécanisme de hiérarchisation raciale (qui n'a nul besoin de considération biologique) et qui est utilisé par Fourest lorsqu'elle aborde le monde islamique, sans même, semble-t-il, s'en apercevoir.

Cet eurocentrisme historique lui fournit en effet le cadre de son interprétation fantasmatique de l'histoire islamique. Ou, plus précisément, il lui fournit le cadre de son interprétation tout à fait schématique et réducteur de l'histoire de l'Europe qu'elle plaque de manière totalement absurde sur une histoire musulmane, prétendument mue par une opposition multiséculaire entre « modernistes » et « intégristes », l'hégémonie de ceux-ci interdisant au monde islamique un « *aggiornamento* » et une sécularisation universelle.

L'année où tous les espoirs étaient permis

Le dernier moment, en date, du mouvement universel de l'Histoire daterait de 1948. L'Occident sort d'une effroyable guerre qui lui a permis de franchir ce pas décisif. Réunie en conclave dans l'enceinte de l'ONU, récemment constituée, l'Humanité adopte la Déclaration universelle des droits de l'homme (DUDH) : le « miracle¹ » a eu lieu ! L'Histoire semble avoir atteint le fait de son ascension humaniste. Car, l'histoire de la Raison triomphante est aussi celle de l'avènement et de l'épanouissement des « droits de l'homme », portés également par le continuum européen. Mais ça, on ne peut désormais le dire. Tout le monde le pense mais ce serait indélicat et diplomatiquement maladroit de l'affirmer tout de go. Les indigènes sont tellement susceptibles. « Il

¹ Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.7

serait malhonnête, assure donc Caroline Fourest, de réduire la Déclaration universelle à un texte ‘occidental’¹. » Car, précise-t-elle, l’universalité de la DUDH aurait été permise également par les contributions de plusieurs rédacteurs de différentes origines dont certains sont même issus du Tiers monde ! « Au final, ce texte est donc bien la somme de tous et non de quelques pays² », assure-t-elle, oubliant ce qu’elle rappelle pourtant plus loin : sur l’ensemble des États représentés à l’ONU, huit n’ont pas voté en faveur de la Déclaration universelle dont l’Union soviétique et ses satellites. Ce qui est négligeable, bien entendu. Que, par ailleurs, la moitié de la planète soit alors colonisée, que le Japon et l’Allemagne soient occupés, peu importe. Que la Chine ne soit pas représentée à la conférence de 1948, est-ce vraiment un problème ?

Mais finalement n’est-ce pas pure mesquinerie que de comptabiliser le nombre d’États qui sont à l’origine de la Déclaration universelle des droits de l’homme ou de contester les modalités de son adoption ? Bien sûr, répondrait sans doute Caroline Fourest, car ce qui importe, c’est d’abord son contenu et celui-ci exprimerait évidemment les inclinations profondes de tout être humain. L’universalité de la Déclaration tiendrait ainsi au fait que « la perspective d’un monde où tous les êtres humains seraient libres et égaux, sans distinction (est un) rêve présent dans chaque homme, depuis son premier souffle (!), dont on trouve les traces dans chaque civilisation et dans chaque culture³ ». En somme, la DUDH consacrerait l’universalité de ces fameux « droits naturels » de l’Homme, l’un des piliers de l’idéologie des Lumières.

Mais Caroline Fourest va beaucoup plus loin encore. La

¹ Ibidem, p.22-23

² Ibid., p.21

³ Ibid., p.7

Déclaration de 1948, écrit-elle, « ne fait que donner forme à des principes humanistes universels que l'on retrouve dans toutes les civilisations » et qui auraient déjà été présents dans Confucius, la Bible et le Coran. Difficile de tenir un propos plus consensuel ! Comment, après cela, oser lui reprocher un quelconque européocentrisme ? Ne rejoint-elle pas, en outre, les arguments de nombreux intellectuels et militants du Sud qui se battent depuis des lustres pour que soit reconnu l'« apport » de toutes les civilisations aux « valeurs de la modernité » voire à sa constitution ? Bien sûr, et pourtant – même si elle est défendue par des gens du Sud y compris des anticolonialistes – cette argumentation reste européocentriste. On pourrait ne pas s'arrêter sur cette idée stupide selon laquelle les valeurs de liberté et d'égalité sont le « rêve » de tout être humain depuis son « premier souffle », comme si des notions construites historiquement et socialement, dans un contexte localisé, étaient en réalité quasiment biologiques. Fourest prend ici au mot, comme s'il s'agissait d'un fait naturel, l'image mythique de l'Homme, originellement pur et bon, que serait venue souiller et déformer la vie en société. L'Histoire aurait ainsi pour finalité de retrouver cette pureté initiale. C'est pourtant cette anthropologie qui fonde les flagrants anachronismes eurocentrés qu'énonce Fourest. Ce n'est pas le lieu, ici, de développer cette question mais il me faut quand même souligner que, si les termes de liberté, d'égalité, etc., peuvent trouver des équivalents formels dans différentes civilisations, s'ils ont pu inclure des éléments de sens qui rappellent leur charge conceptuelle contemporaine, il n'en demeure pas moins que ces valeurs, telles qu'elles sont socialement comprises aujourd'hui, sont situées historiquement. Loin d'être immanentes à l'humanité, elles ont été produites par des rapports sociaux, dans un contexte et au travers de conflits politiques dont le cœur est l'Europe. Certes, la pensée européenne s'est construite aussi en interaction avec les cultures d'autres civilisations, pour autant le corpus idéologique qui s'est cristallisé

en Europe à partir du XVIII^e siècle, correspond à un moment et à un lieu bien particulier de l'humanité. Les valeurs de liberté et d'égalité ne sont pas des universaux et sont parfaitement inscrites dans la modernité occidentale, bourgeoise et coloniale. Le mouvement ouvrier européen, anarchiste, socialiste et communiste, les a d'ailleurs interrogées dans le passé mais d'un point de vue anticapitaliste et sans intégrer à ses critiques, souvent virulentes, la perspective décoloniale.

Plutôt que de se couler de manière a-critique dans la pensée occidentale en s'auto-persuadant qu'« on l'avait dit avant eux », l'une des tâches de la pensée et de l'action décoloniale consisterait à mon avis à requestionner toutes ces notions – ainsi que la notion plus globale d'émancipation – non pas seulement à partir de valeurs inspirées des cultures dominées mais également en fonction des réalités du monde contemporain, globalisé et socialement hiérarchisé. Les défenseurs du multiculturalisme libéral au sein du monde blanc sont du reste parfaitement prêts à reconnaître les « apports » des cultures « autres », pourvu que le socle idéologique sur lequel repose la domination occidentale ne soit pas remis en cause sur le fond. C'est moins le cas de Caroline Fourest dont la référence aux civilisations non-européennes semble n'être qu'une concession à l'air du temps, faite de bien mauvais cœur, comme en témoignent les formules hésitantes qui sont les siennes. Évoquant les notions de liberté et d'égalité, dans l'introduction de *La Dernière utopie*, elle mentionne leur présence dans les autres civilisations comme de simples « traces » ; un chapitre plus loin, cependant, elle n'hésite pas à écrire que la Déclaration universelle n'aurait fait que « mettre en forme » des « principes » qui ont existé partout. Puis elle en limite à nouveau la portée. La DUDH, affirme-t-elle ainsi, serait allée « bien au-delà »¹ des principes développés dans le passé, notamment par les

¹ Ibid.

religions : « Quelques phrases humanistes doivent être déterrées sous une montagne d'autres, prévoyant la lapidation ou le bûcher en cas de désobéissance aux commandements divins. Il faut tordre ces textes dans tous les sens, ou ne les lire que très partiellement, pour en tirer un message vaguement égalitaire¹. » Pour finir, elle reconnaît, certes prudemment, que l'esprit qui anime la DUDH est inspiré des révolutions française, anglaise et américaine².

Droits de l'Homme et antisémitisme

Grâce à DUDH, l'Histoire aurait franchi un nouveau palier décisif. Incarnation d'un universel supérieur à toutes les philosophies et à toutes les spiritualités, « ce consensus originel relève du miracle. Il aura fallu le gouffre de la Seconde Guerre mondiale et l'échec de la Société des Nations face à la barbarie nazie pour aller si loin dans l'humanisme. Le monde découvre l'horreur des camps, croise le regard des rescapés de l'extermination programmée, et ne demande qu'à se réconcilier autour d'une essence commune³ ». Faux : « le monde » se fiche alors du génocide, y compris les puissances occidentales, comme elles n'en avaient que faire du reste au cours de la guerre. A cette époque, le massacre des juifs n'est même pas la préoccupation première des organisations sionistes. Passons. Ce qui importe, dans le propos de Fourest, c'est qu'elle suggère que l'« essence commune » enfin trouvée des droits universels, procède de l'horreur suscitée par le génocide des juifs. Autrement dit, c'est la lutte contre l'antisémitisme qui constituerait son noyau dur, permettant ainsi à la Déclaration universelle d'aller plus loin encore que les révolutions du XVIII^e siècle européen. Une

1 Ibid., p.23

2 « L'architecture et plusieurs termes semblent empruntés à la Déclaration des droits de l'homme issue de la Révolution française, elle-même inspirée par la Déclaration anglaise de 1689 et par le Bill of Rights américain de 1787. » Ibid., p.22

3 Ibid., p.17

opinion qui n'étonnera personne. Depuis deux décennies, déjà, alors qu'auparavant la mémoire du génocide des juifs (et de bien d'autres, toujours largement occultés) était largement escamotée, désormais, tandis que racisme, islamophobie et violence coloniale connaissent une nouvelle flambée, sa commémoration occupe le centre de la bonne conscience occidentale et la lutte contre l'antisémitisme est présentée comme constitutif d'une identité fantasmée où Occident (re-)devient synonyme de Liberté, de Progrès et de Droits de l'Homme¹. Citons l'Israélien, Yitzhak Laor : « En Europe, écrit-il à juste titre, la Shoah est devenue l'image de tout ce que l'Europe n'est pas aujourd'hui : le génocide participe de la dictature, de l'intolérance et de la haine d'Israël. Il n'est pas ce que les Européens savent d'eux-mêmes, mais, grâce à lui, ils savent ce qui est le contraire d'eux-mêmes². »

Ainsi, bien que relevant d'une surinterprétation de la DUDH, les propos de Fourest soulignent un lien réel entre les lendemains de la Seconde guerre mondiale et la période actuelle : hier, l'hégémonie morale de l'Occident ayant été fortement entamée par la guerre, la DUDH avait notamment pour fonction de la restaurer. Il fallait alors contrer l'influence grandissante de l'Union soviétique. Aujourd'hui, l'URSS n'est plus mais l'hégémonie morale occidentale est à nouveau en jeu, bousculée par la fin de l'État-providence, par les crises financières, les désastres écologiques et la pression des peuples du Sud à laquelle les puissances dominantes réagissent par une violence meurtrière dont la destruction terrifiante de l'Irak ne donne qu'une représentation partielle. Dans ce nouveau contexte, les droits de l'homme et la lutte contre l'antisémitisme (associée au soutien à l'État d'Israël) représentent, pour les États-Unis et l'Union européenne, autant un alibi pour justifier leur

¹ Yitzhak Laor, *Le Nouveau philosémitisme européen et le « camp de la paix » en Israël*, La Fabrique, Paris, 2007.

² Ibidem, p.27.

contre-révolution coloniale qu'un moyen de rafistoler l'hégémonie éthique de l'Occident, cette fameuse « stature morale »¹ qui, selon Fourest, le distingue des autres peuples.

Au centre du centre : « L'âme française » !

Lors d'un débat télévisé avec Yvan Rioufol, son alter-ego de droite, Caroline Fourest nous livre le fond de sa pensée. « L'égalité fait partie de l'âme française¹ », affirme-t-elle, reprenant une vieille antienne nationaliste jacobine qui assimile la France et l'Universel. Mais n'est-ce pas là lui faire un mauvais procès ? N'est-ce pas, à l'instar des procédés qu'elle utilise contre Tariq Ramadan, faire dire plus qu'elle ne signifie à une formule un peu provocatrice employée dans le feu de la polémique ? Après tout Fourest réagissait aux propos de l'éditorialiste du *Figaro* selon lequel « l'âme française » ne saurait être que chrétienne. En vérité, s'il est possible que, dans un contexte différent, Caroline Fourest puisse hésiter avant d'employer une telle formule, l'idée qu'elle exprime est bien présente dans certains de ses écrits. Dans *La Dernière utopie*, elle affirme dans ce même esprit que la France « place l'existence, le libre arbitre et les choix d'un individu au cœur de son identité. Ce n'est pas étonnant si la France est un pays où l'utopie universaliste s'épanouit si bien : entre une révolution égalitaire, une histoire antiraciste se méfiant du biologique par réaction au nazisme et une philosophie existentialiste antidote à la tentation essentialiste, elle présente un cocktail idéalement propice² ». Pour Caroline Fourest, si le monde européen est le monde de l'Universel, la France, ce « cocktail idéalement propice », en est toutefois l'avant-garde. Elle n'est pas parfaite, loin de là. Elle ne dispose pas de la considérable puissance qui est celle des États-Unis, certes, mais elle montre l'horizon de

¹ LCI le 1/12/09 - Partie II, <http://www.facebook.com/video/video.php?v=106141349402259&ref=mf>

² Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.70

l'Histoire, son propre destin se confond avec l'aventure des Lumières.

La Déclaration universelle des droits de l'homme n'aurait d'ailleurs pas été adoptée sans difficultés, en raison des hésitations des États-Unis et de la Grande Bretagne... Comme à leur habitude, en effet, les Anglo-Saxons auraient pris le risque d'entraver la grande marche de l'Histoire. Dieu merci, fidèle à elle-même, la France était là, pour les bousculer et les ramener sur le droit chemin de la Raison européenne. La Déclaration est devenue réalité par la grâce de l'État qui incarne au plus haut point l'Universel, le « pays-des-droits-de-l'homme » : la France ! J'ai un peu forcé le trait, mais c'est, en gros, ce que suggère Caroline Fourest. Si le bel universel ne s'impose pas assez vite aux peuples barbares, c'est la faute aux Anglais. Sainte Caroline, c'est aussi Jeanne d'Arc. En moins combustible, peut-être.

Le principal tort des « Anglo-Saxons » et de n'avoir jamais compris l'importance d'une stricte laïcité à la française lui préférant une « laïcité et un modèle culturel [...] propre à favoriser (la) délégation du lien social aux religieux¹ ». Dans une chronique parue dans *Le Monde*, intitulée « Ils sont fous ces Romains ! », elle souligne les dérives de la sécularisation et du multiculturalisme « à l'anglo-saxonne » : « Dans certains pays, l'invocation de la culture ou de la religion permet même d'obtenir des passe-droits. Une femme en voile intégral a le droit de faire ses courses masquée alors qu'une femme en cagoule serait arrêtée. Au Canada, un patient juif a été soigné en priorité aux urgences pour lui permettre d'être rentré avant *shabbat*, alors qu'un fan de *Stargate* n'aurait jamais obtenu pareille faveur pour ne pas rater sa série favorite. En Grande-Bretagne, les Sikhs ont le droit de conduire une moto sans casque pour porter le turban, alors que des bikers en bandana récolteraient une amende. Aux États-Unis,

¹ Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.110

les Américains d'origine amérindienne peuvent consommer des substances hallucinogènes traditionnelles, alors que de nombreux fumeurs de cannabis sont arrêtés au titre des lois antidrogues... Ces passe-droits n'ont l'air de rien. Mis bout à bout, ils défont l'égalité et l'universalité¹. » Rien de tel, heureusement, en France qui, comme chacun sait, « est un pays où s'épanouissent toutes les cultures et toutes les identités² », dans le creuset-cocktail intégrateur de l'Universel et de la vraie laïcité.

Pas comme chez ces Angliches et autres Yankees dont la laïcité est « molle »³, sans autre contenu que la liberté de conscience, ni même ailleurs chez les États voisins de la France, puisque « la fermeté laïque n'est pas du tout le modèle majoritaire au sein de l'Union européenne élargie⁴ ». En fait, la seule véritable laïcité est la laïcité française qui souffre d'être unique : « A l'échelle du monde, elle reste pourtant une exception cernée de toutes parts par l'adversité⁵. » Il y a donc fort à craindre, s'inquiète Fourest, que l'« utopie universaliste » de la France ne soit remise en cause par « l'approche pragmatique, plus essentialiste et différentialiste⁶ » anglo-saxonne et « menacée par la prédominance de l'anglais – qui exporte le modèle philosophique anglo-saxon à travers ses formulations⁷ ». Dans ce monde en ébullition, où l'on ne peut même plus compter sur les siens pour contrer l'invasion intégriste, tout n'est pas perdu. Grâce à qui ? Grâce à la France, bien sûr, qui reste « la seule voix susceptible d'introduire un peu de rationalisme dans le jeu international⁸ ».

L'universalisme de Caroline Fourest apparaît finalement très

1 Fourest, *Ils sont fous ces Romains*, 14 décembre 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/category/chroniques-le-monde/page/3/>

2 Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.143

3 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.224

4 Ibidem

5 Ibid., p.441

6 Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.71

7 Ibidem

8 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.224

proche du double particularisme sur lequel repose la république. Le pacte national instauré par celle-ci articule en effet au sein de la nation, un particularisme blanc qui fonde l'européocentrisme et un particularisme plus spécifiquement français qui délimite ses relations au reste du monde blanc. Bien que partiellement concurrentielles, comme on le voit clairement dans le propos de Fourest, ces deux particularismes sont complémentaires¹. Ils instituent les hiérarchies raciales et xénophobes qui structurent la société française.

¹ Voir Sadri Khiari, *La Contre-révolution coloniale...*, op.cit.

Chapitre VII

La revanche des sous-hommes

Le « miracle » occidental pourrait cependant s'avérer un « mirage¹ ». L'utopie est menacée. Aujourd'hui, la Déclaration universelle des droits de l'homme serait impossible. Mais que s'est-il passé entre-temps ? Ayant surmonté l'opposition soviétique, l'histoire des droits universels, explique Caroline Fourest, a poursuivi triomphalement – en apparence seulement, comme on le verra – son chemin jusqu'à la conférence mondiale sur les droits de l'homme qui s'est tenue à Vienne en 1993 sous l'égide de l'ONU. L'Union soviétique n'étant plus qu'un souvenir, on aurait pu penser alors qu'elle marquerait une nouvelle avancée dans la consécration des droits universels. Ce fut, au contraire, le désastre : les sous-hommes se sont rassemblés pour tout faire capoter ! Depuis 1993, en effet, « le souverainisme sert à justifier les exigences différentialistes de la Chine et le multiculturalisme à masquer les revendications intégristes des pays de l'Organisation de la Conférence islamique² ». Tout est donc à refaire !

En réalité, précise Fourest, cette régression dramatique est bien antérieure à la conférence de Vienne. Car, « le rapport de force a bien changé depuis la signature de la Déclaration universelle³ ».

1 Fourest, *Dernière utopie*, op.cit., p.7

2 Ibidem, p.29

3 Ibid., p. 30

Celle-ci était en effet minée de l'intérieur. Les coups de massue qui sont assenés aujourd'hui à l'universalisme apparaissent en quelque sorte comme un effet pervers de la généreuse Déclaration de 1948 qui aurait rendu possible la décolonisation. La bonne volonté est toujours mal remerciée ! Présents en masse aux Nations Unies, les nouveaux États indépendants n'auraient eu de cesse que d'y foutre le boxon. Désormais, alors que le conflit entre l'Est et l'Ouest a été résolu, les anciennes colonies se déchaînent. D'un côté, « le mouvement des non-alignés (qui) représente cent quinze pays dont Cuba et la Chine. Le groupe des pays musulmans (qui) compte cinquante-sept pays. L'Union africaine (qui) parle au nom de cinquante-trois pays¹ ». De l'autre, pas grand-chose : « Les pays du JUSCANZ (Japon, États-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande) et ceux de l'Union européenne (27 pays membres) font pâle figure² ». Certes, concède Fourest, l'accession à l'ONU de nombreux États du Sud pourrait « apparaître comme une forme de rééquilibrage Nord-Sud³ », en réalité elle est « dramatique ». Elle « ne serait pas *si dramatique*, écrit-elle en effet, si le bloc du Sud ne comptait pas autant de régimes autoritaires⁴ » et si, ajoute-t-elle, « leur opposition systématique aux pays du Nord (ne prenait pas) des allures de revanche anti-Occident au détriment des droits de l'homme⁵ ».

Colossale, leur puissance d'attraction, dilatée par la « logique des blocs⁶ », contraint les États modérés du Sud (le Maroc, le Brésil ou le Sénégal), eux-mêmes, à se ranger sur les positions des plus anti-démocratiques. Mais, le « bloc » indigène n'est cependant pas homogène. Les méthodes des uns et des autres diffèrent, de même que leur dangerosité. En pointe, les pays musulmans

1 Ibid.

2 Ibid..

3 Ibid.

4 Ibid., cmqs

5 Ibid.

6 Ibid.

et la Chine qui s'empare de l'Afrique, propriété historique de l'Occident et, en particulier, de la France. Mais ce sont les pays musulmans qui inquiètent surtout Caroline Fourest. Car, si la Chine est seulement « différentialiste », les musulmans, eux, sont « intégristes ». Ils ne visent rien moins que reconquérir l'Occident alors, que pour l'instant, l'ancien empire asiatique est d'abord soucieux qu'on lui fiche la paix dans ses frontières et aspire à étendre son emprise économique sans qu'on lui cherche noise. Portés, en effet, par leur idéologie réactionnaire, « les pays musulmans sont ceux qui mènent le lobbying le plus actif en vue de contourner la Déclaration universelle, au nom d'une vision plaçant le religieux au-dessus de l'universel¹ ». Leur arme, c'est l'Organisation de la conférence islamique (OCI), « un groupe fondé en 1969 », à l'initiative « d'un pays qui n'a jamais signé la Déclaration universelle... l'Arabie Saoudite² ». Et ceci non, comme chacun sait, en relation étroite avec la politique états-unienne pour contrer le développement impétueux du mouvement révolutionnaire arabe au lendemain de la guerre de 1967, mais « dans le but de coordonner les actions des ministres des Affaires étrangères de tous les pays musulmans sur le dossier du Proche-Orient et de « promouvoir l'image de l'islam³ ». Tout lecteur comprendra que l'OCI a été fondée dans un but expansionniste. Ce projet s'éclaire, nous dit-elle, dans l'« alternative⁴ » opposée à la Déclaration universelle, en l'occurrence la « Déclaration des droits de l'homme en islam », adoptée au Caire, le 5 août 1990. Expression transparente d'une ambition impériale, ce document « réaffirme, assure Fourest, la supériorité de l'homme musulman et de la communauté musulmane, qu'elle présente comme investie d'une mission civilisatrice à tendance colonisatrice⁵ ».

1 Ibid., p.39

2 Ibid.

3 Ibid.

4 Ibid.

5 Ibid.

Mais la guerre coloniale islamique ne fait que commencer. S'appuyant sur la Déclaration des droits de l'OCI, les États musulmans s'attèlent désormais à battre en brèche la vraie Déclaration universelle, celle de 1948, en s'efforçant d'incorporer dans le corpus international des droits de l'homme la notion de « diffamation des religions ». L'instrument de leur offensive, c'est le Conseil des droits de l'homme de l'ONU où les pays anti-occidentaux sont majoritaires. Car, ce n'est pas dans le champ réel des conflits et ce n'est pas non plus à l'Assemblée générale de l'organisation internationale ni au Conseil de sécurité que Fourest mesure les rapports de force, mais au sein de cet organe sans pouvoir, le Conseil des droits de l'homme. Là, dans cette enceinte dont tout le monde se fout, se jouerait en fait l'avenir de l'humanité. Personne ne s'en doute, mais « c'est au Conseil des droits de l'homme – où l'on ferraille à coups de mots et non de bombes – que se joue le véritable défi de l'après-11-Septembre. Lequel n'a jamais été militaire mais idéologique¹ ». C'est dans ce Conseil que les anciennes colonies revanchardes et notamment les États musulmans s'en donnent à cœur joie face à un Occident, bien vulnérable, dont la bonne foi est désarmée face à l'hypocrisie de ses adversaires.

Loufoque ? Extravagante ? Branquignolesque ? Cette « analyse » typiquement fourestienne est merveilleusement illustrée dans un documentaire qu'elle a réalisé avec Fiammetta Venner pour la chaîne ARTE². Diffusé en avril 2009, le film relate le cataclysme qui s'est abattu sur le Conseil des droits de l'homme « où les démocraties sont minoritaires et malmenées par les dictatures³ ». Une vraie boucherie ! Dramatique, martial parfois,

¹Fourest, *L'arithmétique des droits de l'homme*, 22 février 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/02/22/arithmetic-des-droits-de-lhomme/>

² La Bataille des droits de l'homme, Documentaire réalisé par Caroline Fourest et Fiammetta Venner (diffusé sur ARTE le 21 avril 2009, dans le cadre de l'émission « Théma ») : <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/05/08/la-bataille-des-droits-de-lhomme-un-film-et-un-debat-universel/> Le contenu de ce documentaire a été repris en outre dans de nombreux écrits de Caroline Fourest.

³ Ibidem

l'accompagnement musical des images annonce l'imminence de la fin du monde.

La réunion du Conseil des droits de l'homme dont il est question dans ce documentaire s'inscrit dans la continuité de la conférence de Durban dont elle doit poursuivre les travaux. Elle se déroule à Genève, du 20 au 24 avril 2009. Le rapport de forces se préfigure dès la première séance. Le président, un Blanc, cède en effet à toutes les exigences des délégués du Tiers monde, y compris lorsque le représentant du Nigeria s'étonne que des caméras soient autorisées dans la salle. Tout au long du documentaire, sera soulignée la pusillanimité des délégués blancs. Leur fragilité apparaît manifeste. L'enjeu de la réunion est immense, rien moins que « les droits de l'homme que certains veulent bâillonner ». Dans l'enceinte du Conseil, investi par toutes sortes de bronzés, « se joue la revanche d'une bataille qui a très mal tourné en 2001 ».

Flash-back sur la conférence de Durban. Très sensible à la cause des opprimés, Sainte Caroline évoque, avec empathie, les Noirs américains revendiquant des réparations pour l'esclavage, les Indiens d'Amérique, les minorités maltraitées en Inde, au Pakistan, en Chine... Rien, bien sûr, concernant l'Europe ! Elle est outrée, par contre, que toutes les causes justes aient été « balayées » par la dénonciation intempestive de l'État d'Israël, présenté « comme le nouveau pays de l'apartheid », par des « radicaux sud-africains », rejoints par des « extrémistes d'autres pays », tous téléguidés par des islamistes et des antisémites qui veulent transformer la conférence en « tribune amalgamant sionisme et racisme, Israël et nazisme ». Dans ce contexte tendu à l'extrême par les pressions intégristes, le document en discussion à Durban ne parvient guère à faire l'unanimité. C'est ce texte, précise-t-elle, qui est à nouveau en négociation à Genève, au sein d'une instance de l'ONU où « les prédateurs des droits de l'homme

s'en donnent à cœur joie » ! Illustrant cette affirmation, une série d'images d'archives nous permettent de mesurer l'ampleur du mal qui ronge le monde. Ainsi, une déléguée du Zimbabwe déclare avec ingratitude : « Dès que l'Union européenne parle, on reconnaît la face hideuse de l'Angleterre, l'ancien maître colonial. » Une Iranienne, comble de la provocation, introduit son propos par la formule rituelle : « Au nom de Dieu, le Clément et le Miséricordieux. » Défilent ensuite un délégué égyptien, un Cubain, puis un Noir dont il n'est pas précisé au nom de quel État il parle : il est noir cela suffit¹. On les voit intervenir sous le regard apparemment effaré d'un Blanc qui préside la séance. Lui, non plus, on ne sait pas qui il est ; il est blanc ; nous comprenons donc qu'il représente les gens bien, ceux qui défendent les droits de l'homme. Plus loin, on pourra apercevoir aussi la représentante libyenne prenant la parole lors d'une réunion qui s'est tenue en 2003. Elle murmure un bref « *bismallah* » (au nom de Dieu) avant d'entamer son intervention. Elle « commence par une prière », commente Caroline, horrifiée, tandis qu'apparaît sur l'écran le regard médusé d'un délégué blanc et Fourest encore de s'indigner : « C'en est trop ! » Tout aussi révoltée, on découvre alors une dame – blanche – qui révèle que l'ONU est financée à 90 % par les démocraties alors qu'elle est devenue « une machine de propagande qui sert les pays autoritaires ». Caroline Fourest est outrée : « Des démocraties en position de faiblesse, minoritaires », du jamais vu ! Après un rapide exposé des événements qui ont débuté avec le nazisme pour finir par l'écroulement du Mur de Berlin, Fourest nous explique comment, malgré leurs victoires successives sur le totalitarisme, les démocraties ont fini par perdre du terrain.

Le « renversement » du rapport des forces aurait commencé à se dessiner le 11 septembre. Non pas tant en raison des attentats ni

¹ Le seul ou, plutôt, la seule déléguée noire présentée positivement dans ce documentaire est... Rama Yade qui représente la France.

de l'intervention militaire en Afghanistan qui l'a immédiatement suivie mais à cause de ces imbéciles d'Américains ou, plus exactement, du président Bush qui plutôt que d'écouter la voix éclairée de la France a mené une stratégie désastreuse pour combattre le terrorisme islamiste. La riposte de Bush s'est avérée, en effet, « pire que le mal lui-même » : « Guerre préventive en Irak menée au mépris de l'ONU, prisons d'exception, torture », Caroline Fourest ne mâche pas ses mots pour vilipender la Maison Blanche. On la trouverait presque sympathique. Mais ce n'est pas l'impérialisme américain que dénonce Fourest, c'est le fait que la politique des néoconservateurs a ébranlé la légitimité de l'Occident à porter la voix des Droits de l'homme et de l'Universel, fournissant ainsi le « prétexte que tous les États voyous attendaient pour faire la morale aux démocraties ». Dans une chronique donnée au *Monde*, elle reprend le même argument, soulignant que les « démocraties » avaient jusque-là déjoué la « rhétorique » du bloc antioccidental « grâce à une certaine stature morale. Depuis Guantanamo et la guerre en Irak, cette stature a sacrément du plomb dans l'aile. Et le discrédit américain rejaillit sur tout pays classé sans distinction dans le camp des 'alignés'¹ ». Dès lors, le chemin était tout tracé pour permettre à l'islamisme d'engager, au nom de Dieu, une offensive généralisée contre la Déclaration universelle des droits de l'homme. Le « grand vainqueur » de cet affrontement, constate-t-elle avec colère, ce sont les pays musulmans qui occupent près d'un tiers des sièges du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies et « parlent

1 Fourest, *L'arithmétique...*, op.cit., <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/02/22/arithmetique-des-droits-de-lhomme/> Dans *Tirs croisés*, les États-Unis sont toujours coupables mais l'argument est sensiblement différent : « Depuis que George W. Bush a été élu président, les États-Unis participent activement au front d'opposition moraliste mené par le Vatican mais aussi par l'Arabie Saoudite, le Pakistan, le Nigéria et tous les pays islamiques au nom de la lutte contre l'impérialisme occidental ! Encore aujourd'hui, après le 11 septembre, on retrouve main dans la main les délégués du Saint-Siège, ceux des pays islamiques et les républicains de la droite religieuse américaine. [...] Cette nouvelle ligne dure, désormais majoritaire (à l'ONU), est en passe de faire basculer des années de droits conquis, conférence après conférence, en matière de lutte contre le sida, les discriminations, de droits des femmes et même de droits des enfants – que les États religieux ne jugent pas comme des êtres à part entière mais comme des éléments du droit de la famille. Pour résister à cette conception unanimement moraliste des droits humains, l'Union européenne est bien isolée. » (Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.153)

d'une seule voix, celle de l'OCI », tandis que les États-Unis en ont lâchement déserté l'enceinte, abandonnant à eux-mêmes les pays européens désormais impuissants face aux « astuces » imaginées par les pays musulmans. Le documentaire s'achève par une note d'espoir : l'élection d'Obama devrait amener les États-Unis à reprendre leur place au sein du Conseil des droits de l'homme. Grâce à lui, espère-t-elle, les États européens pourront sortir de leur isolement et l'Occident, pardon, les démocraties retrouveront leur « stature morale ». Elles, qui n'ont « une seule arme : la pédagogie¹ », pourront à nouveau montrer aux autres peuples le chemin de l'Universel. Quant au « bloc musulman », eh bien, finalement reconnaît Fourest, ce n'était qu'une simple baudruche, « il n'a jamais existé en dehors des alliances de façade à l'ONU² ». Vous êtes perplexes ? Moi aussi.

¹ Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.9

² *Le Monde*, 20.11.09, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/11/21/israel-contre-obama/>

Chapitre VIII

Fourest et Israël

« Je n'ai jamais reproché à Tariq Ramadan de soutenir les Palestiniens¹ », écrit Fourest, précisant curieusement : « C'est sans doute la meilleure de ses positions ! » De telles affirmations laissent dubitatif quand on connaît le fossé qui sépare leurs positions respectives sur la question. On est proprement abasourdi lorsque, ayant en mémoire d'autres écrits de Fourest, on se souvient de ses accusations d'antisémitisme à l'encontre de Ramadan, de son père, de son grand-père et de tous ses aïeux, à propos justement d'Israël.

Le « conflit israélo-palestinien », en tant que tel, est fort peu présent dans la prose fourestienne. En tant que journaliste, elle l'aborde uniquement quand il s'agit de commenter une actualité brûlante dont il est immédiatement partie prenante, ou quand elle évoque certains pans de l'histoire de l'islam politique. Guère plus. Elle s'en explique ainsi : « En tant que journaliste spécialisée dans l'étude des intégrismes, je travaille sur tous les intégrismes, juif, chrétien et musulman. Le sionisme n'entre pas, en soi, dans mon champ d'application. En réalité, il ne fait pas vraiment partie, je le confesse de façon presque honteuse, de mes centres d'intérêts. » Une note rédigée plus tard est censée la prémunir contre toute critique : « Il ne s'agit pas du tout de laisser penser que ce conflit

¹ Fourest, *Le dernier show...*, op.cit.

m'indiffère en tant qu'humaniste, mais simplement d'expliquer que je souhaite absolument dissocier la question intégriste de la question israélo-palestinienne. Pour cette raison, j'ai tout fait pour me tenir à l'écart de ce sujet, afin de ne pas brouiller mon message, qui porte sur tous les intégrismes¹. »

En réalité, si on ne peut que lui reconnaître l'incompétence qu'elle revendique, le conflit en question est omniprésent dans son approche de l'intégrisme musulman. Plus, son parti pris en faveur du « seul pays démocratique du Moyen-Orient² » est tout à fait transparent. Travesti en affrontement opposant juifs et antisémites, totalitaires et antitotalitaires, il constitue un élément majeur de ses analyses et de ses prises de position. Pour elle, souvenons-nous, la prise de conscience occidentale suscitée par le génocide des juifs aurait accouché de l'antitotalitarisme, de la Déclaration universelle des droits de l'homme et de l'État d'Israël, refuge des survivants de la Shoah. Par ailleurs, tel qu'il s'exprime, selon elle, à travers l'opposition à Israël, l'antisémitisme serait l'une des principales composantes idéologiques de l'intégrisme musulman, le lieu de convergence de ce nouveau totalitarisme et de la gauche radicale.

Vive la paix (imposée aux Palestiniens) !

Fidèle à sa stratégie de communication, Fourest défend une position censée être « équilibrée », consensuelle, tellement banale qu'elle se présente faussement comme une évidence partagée par tous les gens raisonnables. « Pour tout dire, écrit-elle ainsi, je n'ai d'autres avis sur ce conflit que celui de l'immense majorité des citoyens. 'Deux peuples, deux États', et vite³. » Pour conforter l'apparence

1 Fourest, *Les amalgames de Pascal Boniface*, 05 novembre 2006, <http://carolinefourest.wordpress.com/2006/11/05/les-amalgames-de-pascal-boniface/>

2 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.224

3 Fourest, *Les amalgames...*, op.cit.

pondérée de ce point de vue, elle l'oppose à l'antisémitisme, considéré comme extrémiste, et imprégné d'antisémitisme, ainsi qu'à la politique menée par les « faucons israéliens ». Dans *Tirs croisés*, déjà, elle prend soin de se démarquer de la politique de Sharon. Lors de l'offensive militaire contre les Palestiniens de Gaza, elle dénonce les « crimes de guerres » commis par l'armée israélienne¹. Aujourd'hui, elle critique sévèrement la droite dure au pouvoir en Israël et la colonisation de nouveaux territoires et apporte son soutien à Obama dont elle espère une politique qui favorise la paix. Faudrait-il en faire plus pour mériter le titre de militante de la paix ? N'a-t-elle pas, en outre tenu tête à l'avocat ultra-sioniste, William Goldanel², lors d'une émission télévisée ? Son article intitulé *Israël contre Obama*³ ne lui a-t-il pas valu les foudres de Paul Landau, « pseudonyme de Pierre Lurçat, l'un des cofondateurs de la Ligue de défense juive en France... Une organisation extrémiste, à droite du Bétar⁴ » ? Fourest, la sainte, n'a d'ailleurs que faire de ces fanatiques qui l'attaquent. Courageuse, amoureuse de la paix, elle s'obstine à faire entendre la voix de la sagesse et tente humblement « de porter la parole d'associations pacifistes comme *La Paix maintenant*⁵ ». C'est ce qu'elle appelle avoir une position « équilibrée ». Et gageons que, malheureusement, nombreux seront ses lecteurs, abreuvés par les commentaires partisans et le filtrage de l'information médiatique, qui n'y verront que du feu. Il n'en est pourtant rien. Le point de vue défendu par Caroline Fourest est tout sauf « équilibré », et certainement pas « raisonnable ». Il est tout simplement favorable à Israël.

1 Fourest, *L'arithmétique...*, op.cit.

2 http://www.dailymotion.com/video/x81a0z_fourest-contre-goldnadel-sur-gaza_news

3 Fourest, *Israël contre Obama*, op.cit.

4 Fourest, *Les fantasmes de Paul Landau*, 26 novembre 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/11/26/les-fantasmes-de-paul-landau/> L'article signé Paul Landau a été repris sur le site *Riposte laïque*.

5 Fourest, *Les amalgames...*, op.cit.

Ainsi, lorsque, pour attester de sa motivation principalement « humaniste », elle affirme vouloir « porter la parole d'associations pacifistes comme *La Paix maintenant* », elle se place spontanément et peut-être sans même s'en apercevoir d'un point de vue israélien. Elle aurait pu évoquer également des mouvements pacifistes palestiniens, cela ne lui vient même pas à l'idée.

Caroline Fourest a exprimé des critiques très sévères concernant la tuerie israélienne à Gaza, soit ! Il n'est pas inutile cependant de les examiner de près. Fourest, en effet, n'en conteste pas les prétextes officiels. Elle regrette simplement que cette intervention ait été – pour reprendre la formule consacrée par les médias – une « riposte disproportionnée » aux roquettes qui harcèlent Israël. Elle y voit une opération « contre-productive » qui fait le jeu du Hamas et altère la « force morale » de l'État hébreu en l'« éloignant [...] de l'humanité ». N'oublions pas que, pour elle, Israël est « le seul État démocratique du Moyen-Orient », cette ritournelle de la propagande sioniste qui néglige tout simplement le fait de la colonisation et de l'apartheid racial que subissent les Palestiniens.

Dans *Israël contre Obama*¹, Caroline Fourest approuve avec enthousiasme les thèses défendues par Elie Barnavi, dans un livre au titre significatif, *Aujourd'hui ou peut-être jamais. Pour une paix américaine au Proche-Orient*². Il est intéressant de se pencher un moment sur ce personnage qui rencontre tant de sympathie au sein des « élites intellectuelles » de gauche et leur permet de défendre Israël, en toute bonne conscience. Historien israélien, membre du mouvement *La Paix maintenant*, Elie Barnavi s'est surtout fait connaître au sein de l'Hexagone en tant qu'ambassadeur de l'État juif entre 2000 et 2002. Depuis, il a

¹ Fourest, *Israël contre Obama*, op.cit.

² Elie Barnavi, *Aujourd'hui ou peut-être jamais. Pour une paix américaine au Proche-Orient*, André Versaille éditeur, 2009.

publié de nombreux ouvrages dans de grandes maisons d'édition françaises. Ayant la réputation d'être un homme de gauche, modéré, pacifiste, ouvert au dialogue avec les Palestiniens, partisan des « deux États », n'hésitant pas à dire leur fait aux dirigeants sionistes les plus belliqueux, il occupe régulièrement les plateaux télévisés où il est accueilli comme un homme politique doublé d'un intellectuel blanc et francophile – ce qui n'est pas la moindre de ses qualités du point de vue des médias français. Il a également l'immense qualité, à leurs yeux, d'être un ami de Bernard-Henri Levy, dont il s'est complu d'ailleurs à faire un portrait des plus flatteurs à l'intention des lecteurs de *Marianne*¹. Il a donc tout pour plaire. En vérité, à l'instar du « Camp de la Paix » et de nombreux intellectuels israéliens qui « rivalisent d'injustice en parlant de justice² », Elie Barnavi est favorable à la paix *aux conditions imposées par Israël*. L'État palestinien indépendant qu'il appelle de ses vœux ne saurait pour lui être autre chose qu'un État croupion, doté d'une souveraineté limitée, une forme d'autonomie administrative, confinée aux territoires inutiles à l'État d'Israël d'un point de vue économique, militaire et symbolique, et maintenu sous contrôle étroit de la sécurité israélienne, ou américano-israélienne. En quelque sorte, un assemblage de bantoustans qui n'ont d'État que le nom.

Cette « paix », adossée en premier lieu à la puissance états-unienne et, secondairement, européenne, favoriserait le rayonnement économique israélien dans tout le Moyen-Orient, et ancrerait définitivement l'État juif au sein du monde blanc impérialiste et « civilisé », marginalisant enfin les juifs « orientaux », mal-blanchis, dont les mœurs primitives et l'aventurisme boutefeux risqueraient aujourd'hui de mener Israël à sa perte ou, à tout

¹ Elie Barnavi, « La biche et la chouette de Minerve », in *Marianne*, <http://www.bernard-henri-levy.com/la-biche-et-la-chouette-de-minerve-par-elie-barnavi-marianne-4326.html>

² Yitzhak Laor, *Le philosémitisme européen...*, op.cit.

le moins, de le faire dévier du projet des pères fondateur de l'idéal (colonial) sioniste. La perspective que défend l'ancien ambassadeur israélien en France implique nécessairement, on s'en doute, le désarmement militaire et politique de la résistance palestinienne. Non pas seulement contraindre les Palestiniens à renoncer à leurs revendications (notamment la souveraineté sur Jérusalem et le retour des réfugiés de 1948) mais, plus encore, les amener à accepter le principe de négociations sans rapport de forces, c'est-à-dire en se fiant tout simplement à la bonne volonté israélienne et à l'« arbitrage » modérateur américain. Autant dire négociateur à poil.

Cette position fonde à la fois le « pacifisme » d'Elie Barnavi et son appui aux autorités israéliennes lorsque celles-ci s'engagent dans une opération militaire pour briser la résistance palestinienne. Ainsi, récemment nommé ambassadeur en France en l'an 2000, au moment où Israël menait une effroyable expédition meurtrière en Cisjordanie, il ne s'est pas privé de jouer son rôle de propagandiste au service de l'armée israélienne. Il a poussé l'ignoble jusqu'à contester la véracité du fameux reportage vidéo réalisé en septembre 2000 par le cameraman palestinien de *France 2*, Talal Hassan Abu-Rahma, et le journaliste Charles Enderlin, montrant l'assassinat du jeune Mohamed al-Dura par des militaires israéliens¹. Lors de l'offensive contre Gaza, bien que n'ayant aucune fonction officielle, il joue son rôle de petit soldat de l'État juif sur les plateaux télévisés. Aujourd'hui, Elie Barnavi, qu'admire Caroline Fourest, s'oppose de manière virulente au gouvernement Netanyahou, mais il est fortement probable que, si ce dernier déclenchait de nouveaux affrontements sanglants, comme à son habitude, Barnavi sera là, à son poste sur le front médiatique, pour défendre la soldatesque sioniste.

¹ Charles Enderlin, *Réplique à Elie Barnavi*, 25 juin 2008, <http://blog.france2.fr/charles-enderlin/index.php/2008/06/25/74595-replique-a-elie-barnavi>

Dans cet article où elle cultive le mythe d'un Obama, héraut de la paix au Moyen-Orient¹, Fourest regrette, avec Barnavi, « les entraves rencontrées par la paix *de part et d'autre* » (cmqs) et reprend à son compte cette contre-vérité : « Les accords existent, les plans sont prêts depuis longtemps, dans les moindres détails... Il ne manque que la détermination politique et des interlocuteurs pour signer. » Stratégie discursive classique qui consiste, pour présenter sa propre position comme étant « raisonnable » et « équilibrée », à rejeter les autres positions dos à dos, à des pôles extrêmes. Mais, au-delà de la simple rhétorique, il y a plus grave : une telle affirmation, en effet, assimile abusivement la situation des Palestiniens et celle de l'État d'Israël. Elle occulte totalement la réalité qui est celle d'un peuple colonisé, écrasé depuis soixante ans, réduit à l'exil, à la misère, qui tente désespérément d'exister face à la barbarie d'un État colonial tout-puissant et armé jusqu'aux dents. Une telle affirmation dissimule près de vingt ans d'histoire au cours desquels la direction du Fatah, alors majoritaire en Palestine, a effacé d'un trait de plume des pans entiers de son programme fondateur dans le vain espoir que l'État juif consentirait finalement à l'existence d'un État palestinien souverain dans une portion de la Palestine historique. Depuis les accords d'Oslo signés en 1993, Arafat a multiplié les concessions, il s'est plié aux exigences croissantes des Israéliens, il n'a pas hésité à s'impliquer, aux côtés des forces de sécurité israéliennes, dans la répression des mouvements palestiniens accusés d'« extrémisme » dès lors qu'ils s'opposaient au piège représenté par Oslo. De leur côté, loin de respecter, sinon à la marge, les accords conclus, les autorités israéliennes, y compris sous les travaillistes, n'ont eu de cesse de coloniser de nouveaux territoires, de spolier d'autres richesses palestiniennes, de restreindre au maximum les concessions, de sursoir à l'application des accords, voire de les abroger, de fixer sans cesse de nouvelles

¹ Voir Tariq Ali, *Obama s'en va-t'en guerre*, La Fabrique, Paris, 2010.

conditions, inacceptables, à une Autorité palestinienne de plus en plus impuissante. Le résultat est connu : Arafat ne pouvait aller plus loin dans les concessions unilatérales, refusant notamment de signer l'accord de capitulation que s'acharnaient à lui imposer le Premier ministre israélien, Ehoud Barak, et Bill Clinton, lors des fameuses négociations de Camp David II, en juillet 2000. C'est alors qu'une gigantesque machine de désinformation popularise à l'échelle planétaire l'un des plus gros mensonges de l'histoire : Arafat aurait refusé les « offres généreuses » des Israéliens. Plus : depuis Oslo, il se serait évertué à saboter le « processus de paix » et aurait encouragé en sous-main le « terrorisme ».

Dans *Tirs Croisés*, Caroline Fourest ne dit pas autre chose. Le leader palestinien, suggère-t-elle de manière transparente, serait directement responsable des actions kamikazes : « Bien que Yasser Arafat dise s'opposer aux opérations suicides, plusieurs religieux officiels de l'Autorité palestinienne approuvent le recours aux bombes humaines¹. » Dans le droit fil du discours officiel israélien, elle accuse l'Autorité palestinienne de faire la promotion des attentats suicides dans les écoles : « A force d'élever des générations entières dans le culte du martyr – que ce soit à l'école, en famille ou lors des enterrements – tout en promettant sans cesse une vie de rêve après la mort, l'Autorité palestinienne se trouve de plus en plus confrontée à des phénomènes suicidaires chez les enfants, les premiers à prendre au pied de la lettre cette propagande². » Mais elle va plus loin encore dans l'amalgame en impliquant également « les États arabes » : alors que « le gouvernement israélien peut se vanter de désamorcer les bombes (des intégristes juifs) avant qu'elles n'explosent (...) les États arabes et l'Autorité palestinienne ne font pas preuve de la même détermination pour dissuader leurs concitoyens de se transformer

¹ Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.380

² Ibidem, p.381

en bombes humaines¹ ».

Cette campagne de désinformation menée par l'État hébreu et reprise *a posteriori* par Caroline Fourest n'avait pas pour seul objectif de dédouaner le gouvernement israélien de l'échec des négociations, elle devait préparer une nouvelle intervention militaire israélienne en Palestine, de nouvelles destructions, des massacres et, finalement, la mort mystérieuse du leader palestinien, à laquelle les autorités israéliennes sont fortement soupçonnées de ne pas être étrangères. Cependant, même si depuis les faits sont mieux connus, reste l'essentiel : alors qu'en réalité Israël a tout fait et continue de tout faire pour barrer la route à toute négociation qui ne soit pas une reddition pure et simple des Palestiniens, l'idée que ceux-ci sont fermés à toute concession continue d'être l'une des armes favorites des « amis » d'Israël.

Et c'est ce discours que reprend à peu de chose près Caroline Fourest, quand bien même elle impute désormais à Israël – non sans relativiser immédiatement son propos – une responsabilité dans la dégradation sensible de la situation : « Force est de constater, écrit-elle ainsi, qu'aujourd'hui, sans doute plus qu'hier, le gouvernement israélien porte la responsabilité du blocage. En s'obstinant à rater l'échéance, les jusqu'au-boutistes de la cause israélienne ont renforcé les jusqu'au-boutistes de la cause palestinienne : les Frères musulmans du Hamas². » Ce paragraphe mériterait de figurer dans une anthologie de la mauvaise foi, maquillée en intention louable. « Force est de constater », écrit Fourest, autrement dit : je constate *à contrecœur* « la responsabilité » d'Israël. La formule « aujourd'hui, sans doute plus qu'hier » suggère, bien sûr, qu'« hier », les Palestiniens étaient les principaux responsables. Nous aurions deux « causes »

¹ Ibidem, p.393. Notons aussi cette phrase digne d'un café du commerce arabophobe : « Pourquoi, plutôt que d'investir leurs pétrodollars en Palestine, les dictateurs arabes et les princes saoudiens préfèrent-ils encourager les Palestiniens à se faire exploser ? » (Ibid., p.394)

² Fourest, *Israël contre Obama*, op.cit.

équivalentes, explique-t-elle, donc aussi juste l'une que l'autre, la « cause israélienne » et la « cause palestinienne » et deux « jusqu'au-boutismes » qui se font face. Les acteurs du conflit sont mis ainsi sur le même plan et, en apparence, rejetés dos à dos. En apparence, car, attention, le grand tort des « jusqu'au-boutistes » israéliens, c'est en quelque sorte leur maladresse : ils ont « renforcé les jusqu'au-boutistes » palestiniens !

Un conflit territorial et non une guerre coloniale

Pour Caroline Fourest, l'État d'Israël dans ses frontières (non délimitées) de 1948 n'est pas un État colonial. En fait, on ne trouvera jamais une telle affirmation sous sa plume. Non pas qu'elle veuille camoufler son opinion, mais, vraisemblablement, il ne lui vient même pas à l'idée que la question puisse être posée. La fondation d'Israël lui apparaît seulement comme l'aboutissement d'un processus naturel d'immigration des juifs en Palestine, puis, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, de la recherche d'un lieu d'asile où les rescapés juifs des camps nazis pourraient vivre en paix, réconciliant le monde blanc avec sa bonne conscience. L'aveuglement de Fourest est à ce point profond qu'elle commet des contresens flagrants quand elle aborde certaines critiques à l'encontre du sionisme ou de l'État israélien. Son incapacité à les comprendre est patente dans les réponses qu'elle leur oppose et qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ne sont pas le produit d'une simple mauvaise foi, mais avant tout d'une intériorisation très poussée de la « légitimité » de l'État sioniste, doublée d'une ignorance abyssale de l'histoire contemporaine du Proche-Orient.

Ainsi, lorsqu'elle affirme que « l'amalgame entre sionisme et racisme est une escroquerie¹ », elle a certainement pour objectif de défendre l'État d'Israël contre toute qualification infamante,

¹ Fourest, Les leçons de Durban II, 26 avril 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/04/>

mais, en vérité, elle ne comprend même pas la signification de cette formule qui lui paraît être un « amalgame ». Car, en premier lieu, pour elle, l'État d'Israël étant démocratique, il ne peut être associé au racisme. Elle n'envisage pas un instant la condition des Palestiniens « israéliens », une communauté qu'elle ignore superbement dans la bonne tradition coloniale. Convaincue, en outre, que la colonisation ne concerne que les implantations israéliennes dans les territoires occupés en 1967 et qu'elle se définit seulement en tant qu'occupation de territoires, elle est incapable de concevoir le moindre rapport entre le sionisme et le racisme. D'où ces commentaires qui peuvent sembler absurdes dès qu'on a une vision mieux informée des rapports coloniaux : « Comme si le conflit israélo-palestinien relevait du racisme et non d'un conflit territorial¹ » ; ou encore : « Comme si la mort de civils palestiniens relevait du racisme et non de crimes de guerre liés à un conflit territorial². » À ses yeux, pour qu'il y ait racisme, il faudrait au moins qu'en faisant exploser le crâne d'un vieillard palestinien en quatre-vingt morceaux, le sniper israélien le traite de « sale Arabe ». Là, oui, elle y verrait du racisme. L'affrontement entre Palestiniens et Israël est réduit ainsi à un « conflit territorial », une querelle entre deux peuples qui se disputent un territoire qui pourrait appartenir à l'un comme à l'autre.

De même, on pourrait voir des contradictions dans certaines des affirmations de Fourest alors qu'elles sont parfaitement cohérentes avec la grille de lecture qui est la sienne. A propos des manifestations antisionistes qui ont accompagné la conférence de Durban I, elle écrit par exemple : « Je n'aurais pas été choquée si des militants antiracistes avaient simplement exigé la condamnation d'Israël comme 'État colonisateur'. On peut

¹ Ibidem

² Fourest, Ces pays qui trahissent Ghandi, 28 mars 2009, <http://carolinefourest.wordpress.com/2009/03/>

parler de politique ‘colonisatrice’ envers les Palestiniens¹. » Quand on perçoit la relation intime qui existe entre colonialisme et racisme, on ne peut qu’être surpris que Fourest, qui dénonce l’assimilation entre sionisme et racisme, puisse avoir écrit ces mots. Or, dans cette phrase, ce qui ne « choque » pas Fourest, c’est de voir dénoncées les nouvelles implantations dans les territoires de 1967 ; c’est dans cette limite bien précise qu’elle consent à employer (non sans ajouter des guillemets) les termes « État colonisateur » ou politique « colonisatrice ». Ce qu’elle est prête à condamner, c’est seulement « l’expansionnisme de type colonialiste *des intégristes juifs*² ». En d’autres termes, le sionisme et l’État d’Israël, ne sont pas colonialistes – et évidemment pas racistes. Seule la politique des intégristes juifs, dont elle regrette l’influence sur l’État, revêt un caractère « expansionniste de type colonialiste ».

Quoi qu’il en soit, cependant, l’intégrisme juif serait moins dangereux que l’intégrisme musulman. « Démocratique », l’État d’Israël disposerait, en effet, de mécanismes de « contre-pouvoirs » susceptibles de mettre un frein à l’expansion – présentée pourtant comme irrésistible dans *Tirs croisés* – de l’intégrisme juif. Alors que du côté Palestinien, on encourage le terrorisme intégriste, c’est le contraire qui serait vrai en Israël : « Leaders palestiniens et leaders israéliens manipulent leur peuple au gré de leurs besoins politiques », écrit-elle, semblant ainsi les renvoyer dos à dos. Mais c’est pour préciser immédiatement : «... les uns comme boucliers humains, les autres comme bombes humaines³. » Les Israéliens manipulent donc pour se défendre, les Palestiniens pour commettre des actes terroristes. « Les intégristes juifs, écrit-elle encore, ne rencontrent aucun encouragement

1 Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.18

2 Cmqs. « Dans ce même livre (*Tirs croisés*), dans mes articles dans *Charlie Hebdo*, lors de mes interventions télévisées, je n’ai cessé de critiquer l’expansionnisme de type colonialiste des intégristes juifs », in Fourest, *Les amalgames...*, op.cit.

3 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.339

lorsqu'ils se décident à pratiquer le terrorisme¹», car « l'intérêt d'Israël réside bien dans la colonisation de territoire et non dans l'attaque frontale ». Cette phrase, alors que depuis des années Israël combine colonisation et attaque militaire frontale – du terrorisme d'État, bien plus efficace que l'éventuel terrorisme juif – laisse pour le moins dubitatif.

Une terre où germe la déraison

Nous abordons, ici, un deuxième paramètre autour duquel est construite la grille de lecture du « conflit » par Fourest. Citons à nouveau *Israël contre Obama*. Après avoir rejeté dos à dos les deux « jusqu'au-boutismes », Palestiniens et intégristes israéliens, elle écrit : « Les fanatiques de chaque côté ont dévoré la raison – fragile – de cette région ». Fort probablement, cette phrase a été ajoutée par l'auteur pour donner à son article de la hauteur philosophique – condition en France pour être reconnu au sein de l'élite intellectuelle. Elle est cependant extrêmement révélatrice. Elle rappelle indubitablement la philosophie coloniale de l'histoire, classant les races selon les progrès supposés de la Raison universelle en leur sein : les Blancs, bien sûr, qui communient avec la Raison, les Noirs, bien loin encore d'« entrer dans l'Histoire », les Arabes (ou les musulmans ou encore les « Sémites ») qui, après une période de stagnation, auraient considérablement régressé. Dans le même esprit, Fourest suggèrent que les tragédies qui déchirent le Moyen-Orient, depuis des décennies, ne sont pas dues aux politiques impériales – anglo-françaises puis américaines – et à l'implantation d'un État colonial, Israël, sur les terres palestiniennes, mais à une particularité inhérente à « cette région », le fait que la « raison » y soit encore « fragile », favorisant l'épanouissement des courants

¹ Ibid., p.393

« fanatiques », plus particulièrement intégristes religieux, y compris au sein de l'État juif. « Il ne faut pas leur en vouloir. C'est leur âme orientale qui veut ça¹ », écrivait encore Auguste le Breton dans un de ses fameux romans d'espionnage.

De même qu'en ce qui concerne l'intégrisme musulman, on pourrait critiquer longuement la catégorie englobante d'intégrisme juif pour parler des courants sionistes les plus radicaux. Les « fondamentalistes » juifs ne sont pas nécessairement sionistes, et les sionistes les plus radicaux ne sont pas forcément religieux, à l'instar, pour donner un exemple, des courants qui s'appuient sur la communauté d'origine russe. Fourest l'ignore parce qu'elle est convaincue que la « région » produit du fanatisme religieux, mais aussi parce qu'elle est convaincue que l'État d'Israël est mal-blanchi. Je l'ai déjà souligné, pour elle, la Raison trouve son plein épanouissement dans la laïcité et, plus exactement, dans la laïcité « à la française ». Cette Raison serait portée par l'Occident, c'est-à-dire le monde blanc. Or, Israël, produit de la prise de conscience universaliste au lendemain de la Seconde guerre mondiale, aurait relativement échoué dans l'intégration des juifs au monde blanc et par conséquent à la Raison. En témoigne le fait que le nouvel État, bien que caractérisée par elle d'État laïc, a été « dès sa naissance » saisi par « l'emprise religieuse² ». Ainsi, ajoute-t-elle, « la pression mise, dès le départ, par les orthodoxes explique en tout cas pourquoi Israël n'a jamais pu se doter d'une constitution civile ; ce qui aurait nui à leur emprise³ ». Elle poursuit dans le même sens : « En 1953, sur leur insistance, une loi fut même votée pour élargir la juridiction des tribunaux rabbiniques en matière de mariage et de divorce. Ce qui est le signe flagrant d'une faille dans la laïcité affichée d'Israël est aussi le lieu où les Juifs religieux ont imposé leur pouvoir sur leurs concitoyens.

1 Auguste le Breton, *Du rififi au Proche-Orient*, Paris, Presses de la cité, 1^{er} trimestre 1963, tome 1, p.36

2 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.299

3 Ibidem, p.300

En l'absence d'une constitution garantissant à chaque citoyen une égalité de traitement, *Israël fonctionne comme le Liban où n'importe quel pays non modernisé de l'ex-Empire ottoman*¹. » En d'autres termes, malgré sa « laïcité affichée », l'État d'Israël reste trop « oriental » !

Je ne pense pas extrapoler en affirmant qu'en arrière-plan d'une telle analyse il y a le reflet de l'une des hiérarchisations constitutives d'Israël, entre les juifs bien blanchis, assimilés, européens, largement déconfessionnalisés et les juifs dit « orientaux » (incluant, pour une part, les juifs d'Europe de l'Est, Russes, notamment, toujours considérés dans l'imaginaire occidental comme des semi-orientaux). L'influence politique ascendante des intégristes juifs que dénonce Caroline Fourest² n'est autre que l'influence de l'Orient obscurantiste. Lorsqu'elle affirme que « les extrémistes religieux sont devenus les principaux obstacles à la fin de l'occupation des Territoires³ », une explication qui semblera évidente à de nombreux lecteurs non-avertis, elle occulte tout autant la politique coloniale des courants laïques en Israël, qu'ils soient de gauche ou de droite, que les raisons historiques qui ont poussé vers un sionisme radical les courants qui s'enracinent plus particulièrement au sein des juifs « orientaux », considérés comme des juifs de seconde zone depuis la fondation d'Israël.

En examinant minutieusement les écrits de Caroline Fourest, on constate que cette petite phrase (« Les fanatiques de chaque côté ont dévoré la raison – fragile – de cette région ») contient en vérité la clé de son positionnement par rapport à Israël, une

1 Ibid., cmqS

2 « L'avis des extrémistes (juifs) est devenu incontournable. » (Ibid., p.298) « Quand bien même les partis religieux ne dépasseraient jamais les 20% de suffrages, leur ombre plane désormais sur tous les pans de la société israélienne. » (Ibid., p.299) « Le seul fait qu'ils (les orthodoxes et les ultra-orthodoxes) incarnent le judaïsme dans un pays établi à l'emplacement même de la Terre promise confère aux juifs religieux une force symbolique que n'ont pas les laïcs. À terme, on ne voit pas comment leur emprise pourrait ne pas faire basculer le destin d'Israël. » (Ibid., p.294)

3 Ibid., p.310

fois débarrassé des incohérences qui l'encombrent, suscitées par les multiples enjeux dont l'ambitieuse Fourest doit tenir compte pour assurer le bon déroulement de sa carrière. Ce positionnement peut être résumé en quelques mots : le drame d'Israël, c'est d'être un État juif, beaucoup trop juif, infesté, de surcroît, de juifs « orientaux ». Surtout, oh oui, surtout, le problème d'Israël, c'est d'avoir été implanté dans une « région » rétive à la « Raison ». Israël souffre de ne pouvoir être vraiment un État blanc, un État qu'il conviendrait de nommer Euro-Israël et qui ressemblerait à ce juif déjudaïsé et si élégant, Elie Barnavi.

Pourtant, remarquerez-vous à juste titre, c'est bien Israël en tant qu'État juif dont Fourest se fait l'avocate. Effectivement. Il faut donc préciser ce qu'elle entend par « juif ». Ce sera l'un des objets du chapitre suivant.

Chapitre IX

Antisionisme et antisémitisme

Comment masquer une première injustice ? En en commettant une deuxième. Comment masquer une deuxième injustice ? En en commettant une troisième qui a l'immense avantage de faire oublier la première. C'est ainsi qu'ont procédé les États occidentaux depuis la Seconde Guerre mondiale pour restaurer leur fameuse « stature morale », si chère à Caroline Fourest. Pour tenter d'effacer de leur mémoire le génocide des juifs – entre autres mobiles –, ils ont imposé l'instauration de l'État d'Israël en Palestine et s'attèlent désormais à se décharger de leur antisémitisme séculaire sur les Palestiniens, les Arabes, les musulmans et tous ceux qui luttent contre le colonialisme sioniste. Israël y trouve son compte, évidemment, dénonçant dans toute critique dont elle est l'objet une nouvelle ambition génocidaire et le plus abominable révisionnisme historique dans toute remarque concernant l'instrumentalisation politique de l'Holocauste. Ainsi, si j'écrivais « Claude Lanzmann n'existe pas », je serais très certainement poursuivi pour négationnisme. Caroline Fourest va rarement aussi loin ; elle est convaincue cependant que l'antisionisme enveloppe un redoutable antisémitisme. Elle est persuadée notamment que l'une des passions propres aux Arabes

(identifiés à l'islam) serait leur haine viscérale des juifs¹ que n'égale que leur antipathie profonde pour la Raison.

La Palestine comme alibi

La question palestinienne ne serait, en effet, qu'un prétexte pour camoufler d'autres enjeux qui ne sont pas ceux des seuls intégristes musulmans : « Pour la *majorité des peuples du Machrek et du Maghreb*, le fait qu'Israël occupe des territoires en Palestine sert aussi souvent de prétexte pour reporter l'*aggiornamento* de l'islam à plus tard. C'est en tout cas, l'argument avancé par certains gouvernements dictatoriaux pour refuser la démocratisation de leur pays². » Si la dernière phrase vient prudemment relativiser le début du paragraphe, trop explicite, c'est bien « la majorité des peuples du Machrek et du Maghreb », et donc ces peuples eux-mêmes, que Fourest met ainsi en accusation. Mais écarter la réforme moderniste de l'islam ne serait pas leur seule raison de s'opposer à Israël. Ils en ont une autre, plus sinistre encore : l'antisémitisme.

À la lecture de Fourest, on pourrait en déduire que les actions des groupes armés sionistes en Palestine avant la fondation de l'État d'Israël en 1947-1948 relèvent soit de la lutte contre le colonialisme britannique – c'est une lutte de libération – soit de l'autodéfense contre les opérations antisémites des Palestiniens et autres Arabes venus leur prêter main-forte. Impulsées par les intégristes islamiques, ces opérations anticiperaient le « terrorisme » du Hamas. Évoquant la création d'une branche armée secrète par les Frères musulmans égyptiens, Fourest souligne ainsi qu'« elle sert surtout à envoyer des militants combattre en Palestine. *Avant même la création d'Israël,*

¹ En ce qui concerne les Arabes vivant en France, Fourest prend soin cependant de se démarquer des thèses les plus caricaturales qui dénoncent leur antisémitisme supposé. Voir Fourest, *Choc des préjugés*, op.cit.

² Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.329, cmqs

dès 1947, les Frères envoient des escadrons¹ pourchasser les *immigrants juifs*² ». Une vingtaine de pages plus loin, elle reprend le même argument : « Nous sommes en 1947 et l'*État d'Israël n'existe pas* encore. Le territoire est partagé entre l'Égypte et la Jordanie sous mandat anglais. Il n'est donc pas question d'aider les Palestiniens à récupérer les *Territoires occupés* mais bien de former des bataillons de résistants *aux Juifs*³. »

Arrêtons-nous, un instant, sur les mots que j'ai soulignés. L'emploi de l'expression « Territoires occupés » a une signification bien particulière dans le lexique politique contemporain. Elle ne fait pas référence à la Palestine historique mais aux seuls territoires occupés par Israël en 1967. Nous retrouvons, ici, l'idée déjà notée au chapitre précédent : la colonisation ne concerne que la Cisjordanie et Gaza qu'il est légitime aux Palestiniens de vouloir récupérer. Mais les opérations armées menées par les Frères musulmans en Palestine précèdent, insiste Fourest, la création d'Israël en 1947 ; elles s'attaquent aux « immigrants juifs », « aux Juifs ». Autrement dit, pour elle, le sionisme n'entre dans l'histoire du Proche-Orient qu'à la fondation d'Israël, on ne peut évoquer la colonisation que pour les Territoires de 1967 et, par conséquent, toute action palestinienne ou arabe engagée à l'extérieur de ces territoires ou avant 1947 ne peut être dite anticoloniale ; elle viserait les juifs parce qu'ils sont juifs ! En vérité, pour l'ensemble des groupes palestiniens ou arabes, y compris pour ceux dont on peut supposer qu'ils ne faisaient guère plus de distinction entre juifs et militants sionistes que les Français n'en faisaient entre nazis et « Boches » (le fameux « racisme de guerre » dont parlait Maxime Rodinson)⁴, l'enjeu majeur de leur

1 Dans l'imaginaire de la gauche française au sein de laquelle a évolué Caroline Fourest depuis ses premières années militantes, le terme « escadrons » évoque naturellement les « escadrons de la mort », groupes paramilitaires constitués par des dictateurs latino-américains dans les années 1970 pour mener des opérations punitives et procéder à l'exécution extrajudiciaire d'opposants.

2 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.50, cmqs

3 Ibidem, p.69, cmqs

4 Maxime Rodinson, *Peuple juif ou problème juif*, La Découverte, Paris, 1997, cité in Alain Gresh, *De*

combat se situait ailleurs, tout simplement dans l'impératif urgent d'empêcher la colonisation de la Palestine. De même qu'à cette époque, les juifs sionistes, bien qu'imprégnés de racisme colonial, n'avaient pas un problème avec les Arabes en tant qu'Arabes ; ils voulaient s'emparer des terres des Palestiniens, les jeter dehors et, vite, les oublier !

Il est remarquable, par ailleurs, que les juifs palestiniens ne soient jamais mentionnés par Fourest. Seuls apparaissent, dans son récit, l'immigration juive dans l'entre-deux-guerres – l'équivalent, à l'entendre, des Maliens ou des Roumains qui viennent chercher du travail en France – et les survivants des camps nazis. Impulsée, encouragée, financée par de puissantes organisations sionistes internationales, dès le début du XXe siècle et plus particulièrement depuis la fin de la Première guerre mondiale, cette immigration massive n'aurait aucun rapport avec le projet colonial du mouvement sioniste. Que les paysans palestiniens aient été dépossédés de leurs terres au point qu'« en 1939, plus de 25 % des terres cultivables étaient contrôlés par l'Agence juive¹ » (nouveau nom de l'Organisation sioniste), n'attire évidemment pas son attention. Fourest ne relève pas plus le rôle des impérialismes français, américain et surtout britannique, au Proche-Orient.

Quant aux Palestiniens, ils sont eux-mêmes assez fantomatiques. À lire Fourest, ceux-ci semblent n'exister qu'à travers la figure de Hadj Amin al-Husseini, l'ancien mufti de Jérusalem, et ses alliés Frères musulmans égyptiens, tous impatients, suggère-t-elle, de massacrer les juifs.

Il n'y aurait, certes, rien à redire à une approche historique rigoureuse qui analyse dans leur complexité les rapports qui ont pu se tisser entre certains mouvements anticolonialistes et

quoi la Palestine est-elle le nom ?, éditions LLL, Paris, 2010, p.25

¹ Gresh, op.cit., p.71

l'Allemagne hitlérienne, sans feindre d'oublier, comme le note justement Alain Gresh, que « vu du Sud, le conflit de 1939-1945 perd la dimension qu'il a acquise dans 'notre village occidental'¹. » Que des courants politiques arabes ou palestiniens – fort minoritaires – ont pensé exploiter la guerre menée par l'Allemagne contre les colonialismes français, britannique et sioniste n'est pas contestable. Hadj al-Husseini, auquel Fourest consacre de longues tirades, en est certainement la personnalité la plus notoire. « Au hit-parade de la démonologie contemporaine », remarque Gilbert Achcar qu'on ne peut soupçonner de sympathie pour le mufti de Jérusalem, celui-ci « figure incontestablement dans le peloton de tête ». La profusion d'ouvrages et d'écrits le concernant, ajoute-t-il, est « totalement disproportionnée par rapport à l'importance historique réelle du personnage² ». La raison en est aisément compréhensible : al-Husseini qui, toujours selon Achcar, entretenait des liens avec l'Allemagne nazie à la fois en raison de son opposition au projet colonial sioniste et de son adhésion à l'idéologie professée par le national-socialisme, est évidemment une cible facile pour assimiler la résistance palestinienne à une entreprise antisémite. L'accord établi entre certains courants sionistes et le parti hitlérien pour favoriser l'immigration des juifs allemands en Palestine ne suscite par contre, aucun intérêt éditorial. Il est bien sûr totalement ignoré par Fourest.

Étudier le parcours d'Amin al-Husseini, critiquer ou dénoncer sa politique, notamment du point de vue des intérêts du peuple palestinien lui-même, tout cela ne saurait cependant poser problème, si l'objectif n'en était pas la délégitimation du combat palestinien. Là où il y a problème, en effet, c'est lorsqu'on restreint à ce personnage le champ de l'opposition arabe au sionisme, qu'on suggère une identité de vues entre lui et tous ceux

¹ Ibidem, p.35

² Gilbert Achcar, *Les Arabes et la Shoah*, Sindbad/Actes sud, Paris, 2009, p.208.

qui ont résisté à l'instauration de l'État juif entre 1947 et 1949, ou encore lorsque l'on insinue une continuité imaginaire entre la politique al-Husseini et l'antisémitisme contemporain.

La Nakba, les massacres intentionnels de Palestiniens, la destruction de 400 villages palestiniens, les flots de Palestiniens contraints de fuir leurs pays à l'issue d'une politique de transfert délibérément organisée par les forces sionistes occupantes, les expropriations massives de terres, sont occultés par Caroline Fourest. La guerre de 1948 n'apparaît, en effet, qu'incidemment dans quelques phrases destinées exclusivement à présenter les actions militaires initiées par des forces arabes comme des opérations antijuives. Sous la plume de Caroline Fourest, la Haganah et l'Irgoun, elles-mêmes, deviennent des organisations d'immigrants juifs et de rescapés du génocide nazi, persécutées par les méchants Arabes. S'appuyant sur un document mis en ligne sur le site du Centre islamique de Genève qui évoque El Qods « sur le point d'être occupée par les gangs de la Haganah et de l'Irgoun¹ », elle rapporte, scandalisée, que Saïd Ramadan aurait proposé « d'envoyer les chars dans la vieille ville de Jérusalem pour en déloger les Juifs² ». La Haganah, rappelons-le pour ceux qui l'auraient oublié, est la branche armée des organisations sionistes traditionnelles dont a scissionné l'Irgoun, fraction plus radicale encore du sionisme, dont est issu le Likoud. Revenant quelques pages plus loin sur le sujet, elle note dans le même sens que « la légendaire légion arabe du roi Abdallah de Transjordanie [...] a réduit en cendres le quartier juif de la vieille ville³ ». Préparé par l'identification qu'opère Fourest entre musulmans, intégristes musulmans, et antisémitisme, un lecteur français peu au fait des circonstances de cette guerre pensera immédiatement à la destruction du ghetto de Varsovie par les Allemands... Et Sainte

1 Cité dans Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.69

2 Ibidem

3 Ibid., p.72

Fourest-la-Pacifique de dresser son museau pointu : « Sioniste, moi ? Jamais ! »

Tariq Ramadan « est-il antisémite ? »

Dans *Tirs croisés*, Fourest considère encore Tariq Ramadan comme un des « militants antisionistes les plus clairement opposés à l'antisémitisme¹ ». Elle va vite changer d'avis – sans vraiment le reconnaître. Mais n'anticipons pas. *La Tentation obscurantiste* donne le ton. Dans ce livre écrit au lendemain de la campagne calomnieuse contre Ramadan, l'accusant d'antisémitisme en raison d'une opinion libre mise en ligne en octobre 2003 sur *Oumma.com*², Caroline Fourest ne peut pas se dédire mais ne peut pas non plus s'opposer à ses amis politiques qui ont mené le procès contre lui. Prudente, elle écrit que la tribune incriminée « n'était pas à proprement parler antisémite mais essentialiste, au sens où il somrait une liste d'intellectuels juifs de prendre position contre Israël, comme si le fait d'être d'origine juive les rendait responsables des actes du gouvernement israélien³ ». Dans *Frère Tariq*, elle évoque désormais « sa tribune contre les intellectuels juifs⁴ » et nuance les formules de *La Tentation obscurantiste* : « L'article de Ramadan sur les intellectuels juifs (...) est surtout incroyablement essentialiste, ce qui est toujours le début du racisme⁵. » « Il n'est pas faux de dire que la tribune de Ramadan n'est pas en soi antisémite. Elle peut aussi être perçue comme une provocation qui ne mérite pas tant d'émotion. Sauf si l'on connaît le parcours et les objectifs de Ramadan⁶. » On en retient

1 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.201, note 1

2 Tariq Ramadan, *Critique des (nouveaux) intellectuels communautaires*, 3 oct. 2003, <http://oumma.com/Critique-des-nouveaux>

3 Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.59

4 Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.311

5 Ibidem, p.384

6 Ibid., p.386

bien sûr que le texte de Ramadan est « le début du racisme », que s'il « n'est pas en soi antisémite », il peut quand même l'être ailleurs que dans l'« en soi », un ailleurs dont témoigneraient « le parcours et les objectifs de Ramadan ». Au prix de contorsions intellectuelles qui ont dû lui donner des crampes au cervelet, on comprend que sans être antisémite Ramadan est quand même antisémite.

Mais Caroline Fourest n'est pas au bout de ses peines et se pose directement la question : Tariq Ramadan « est-il antisémite ? ». Et de répondre : « Pas au sens où on l'entend en Europe. » Deux ans plus tôt, quand elle affirmait qu'il n'était pas antisémite, elle n'avait donc pas tort, mais ceux qui ont mené la campagne contre Ramadan n'avaient pas tort non plus puisque Ramadan est bien antisémite mais *d'un genre différent*. Du genre... musulman. Un genre d'antisémitisme qui n'est pas « judéophobe » ! Eh oui, c'est ce qui s'appelle savoir retomber sur ses pattes. Je n'invente rien, tout est là : « Ramadan est strictement fidèle au Coran. Les juifs susceptibles d'être les alliés des musulmans sont 'protégés' et parfaitement admis. 'Ceux-là sont parmi les gens de bien', nous dit le Coran. Ramadan est bien d'accord. Il n'a rien contre les Juifs lui servant de caution ! Les autres, en revanche, sont aussitôt ses pires ennemis. Dans le Coran, les juifs refusant de soutenir l'islam sont tout particulièrement maudits, décrits comme des 'égarés' que Dieu a transformés en singes et en porcs, des 'semeurs de désordre' ne méritant que la haine : 'Nous avons jeté parmi eux l'inimitié et la haine jusqu'au Jour de la Résurrection.' L'ambiguïté même du Coran, tendu entre deux attitudes extrêmes vis-à-vis des juifs, est à l'image de celle de Tariq Ramadan, toujours prêt à dénoncer des actes de violence envers les Juifs, surtout s'il s'agit de religieux, tout en voyant le lobby juif comploter à chaque coin de rue. En 2002, Ramadan et ses partisans ont condamné les actes de violence contre les lieux de culte juifs. Ce qui est bien la

moindre des choses de la part de monothéistes espérant fédérer grâce au dialogue inter-religieux contre le matérialisme athée. De ce point de vue, Ramadan n'a jamais été judéophobe. Il a volontiers signé aux côtés d'intellectuels juifs pour la paix entre Palestiniens et Israéliens. Mais tout cela ne permet toujours pas de savoir s'il est antisémite. Lorsqu'on cherche à connaître son sentiment sur les juifs en tant que peuple, il met en avant le fait d'avoir pris la défense des juifs en tant que religieux. Comme si l'absence de judéophobie signifiait l'absence d'antisémitisme¹.»

Je dois m'excuser une fois de plus pour cette longue citation mais je ne voudrais pas qu'on me reproche de bidouiller ses propos. Je ne renonce pas non plus à trouver une logique à des écrits qui, m'objectera-t-on, n'en ont sans doute pas. Essayons de mettre un peu d'ordre dans ce salmigondis où la mauvaise foi le dispute aux coups bas. Une fois démêlé, il semble y avoir dans ce passage deux arguments qui se croisent.

Le premier, c'est « l'ambiguïté » du texte coranique auquel Ramadan serait fidèle. J'ignore pourquoi Fourest utilise le terme d'« ambiguïté » alors que l'interprétation qu'elle nous en donne laisse entendre que le Coran ne donne d'autres choix aux juifs que la soumission ou la persécution ; ce qui est parfaitement clair.

Le deuxième argument repose sur le distinguo qu'elle établit entre « judéophobie » et « antisémitisme », reposant sur la distinction entre le juif comme « religieux » et le juif comme « peuple », version fourestienne du discours sioniste selon lequel les juifs alsaciens, falashas, indiens, palestiniens, polonais, marocains, etc., constitueraient un peuple et un seul. Malgré les apparences, la notion de juif comme « religieux », employée par Fourest, ne concerne pas seulement ceux d'entre les juifs qui sont attachés à leur foi et à leur rite. Elle inclut également, semble-t-il, des

¹ Ibid., pp.383-384

juifs dont rien ne laisse penser *a priori* qu'ils aillent tous les samedis à la synagogue, comme les « intellectuels juifs » avec lesquels Ramadan aurait signé des déclarations. On peut donc supposer que ce qui détermine le juif comme religieux, c'est le regard porté sur lui : il est perçu comme adepte d'une confession particulière. Une hypothèse que semble attester un article rédigé en mars 2009, dans lequel Fourest reproche à Nicolas Sarkozy l'emploi du terme « islamophobie », qui serait « utilisé par les intégristes pour confondre la critique de la religion avec une forme de racisme envers les musulmans ». Ce vocable laissant « penser que les musulmans de France, tout comme les juifs de France, sont attaqués *en tant que religieux* », elle recommande de « parler de racisme antimusulmans et de racisme anti-juifs, également condamnables¹ ». Autrement dit, elle propose de renoncer à la notion de judéophobie – qu'elle-même utilise, par ailleurs – parce que les juifs en France ne seraient pas « attaqués *en tant que religieux* », mais *en tant que* « peuple ». On notera, au passage, que Fourest ne se risquerait pas à en dire autant des musulmans, malgré les parallèles glissants qu'elle opère. Tout cela étant précisé, revenons à la question initiale : Tariq Ramadan « est-il antisémite ? ». Dans la mesure où il défend le juif *en tant que* « religieux », écrit Fourest, il « n'a jamais été judéophobe ». Cependant, précise-t-elle aussitôt, « cela ne permet toujours pas de savoir s'il est antisémite » car « l'absence de judéophobie (ne signifie pas) l'absence d'antisémitisme ». Par contre, ce qui laisse supposer que Ramadan est néanmoins antisémite, c'est, explique-t-elle, qu'il évite de se prononcer sur le juif *en tant que* « peuple ». Ne pas reconnaître l'existence d'un peuple juif, fondement idéologique du sionisme, c'est immanquablement être antisémite. C'est du moins ce que suggère Caroline Fourest qui transgresse ainsi le dogme républicain qu'elle défend becs et ongles quand il

¹ Caroline Fourest, « Amertume et confusions au dîner du CRIF », *Le Monde*, 7 mars 2009, cmqs

s'agit notamment des musulmans : il ne saurait y avoir d'autres peuples que le peuple français au sein de la République Une et Indivisible !

La distinction entre juifs comme « religieux » et juifs comme « peuple » permet de mieux comprendre pourquoi, lorsque Fourest parle des organisations ou des groupes armés sionistes en 1947-1949, elle ne les qualifie que rarement de sionistes, préférant évoquer plus vaguement les « Juifs ». L'emploi d'un tel terme, on l'a vu plus haut, permet d'insinuer que la finalité des Palestiniens était purement et simplement antisémite. Mais une autre raison le justifie aux yeux de Fourest. Les Palestiniens ne combattraient pas, selon elle, un projet politique colonial, mais un peuple qui aspire à établir sa souveraineté sur la terre qui est le territoire de ses ancêtres, le « peuple » juif. D'où d'ailleurs l'emploi d'une majuscule à juif, une majuscule réservée selon les normes de l'édition aux groupes humains considérés comme peuple. Elle écrit donc les « Juifs », comme on écrirait Palestiniens ou Arabes. Et dans cet affrontement entre deux peuples, l'un, le peuple palestinien, qu'on ne voit quasiment jamais apparaître en tant que tel dans la complexité de ses composantes sociales et politiques, est présenté uniquement à travers la figure d'al-Husseini ou d'autres formations considérées par Fourest comme favorables au nazisme (un mouvement idéologique et politique, soit dit en passant, bien européen...), l'autre, le « peuple juif », est présenté uniquement à travers la figure du rescapé des camps nazis qui, à peine débarqué sur la terre de ses origines où il croit trouver un refuge, se retrouve nez-à-nez avec Saïd Ramadan – oui, le père de Tariq – qui rêve d'achever l'œuvre accomplie par Hitler ! Nous ne sommes donc pas avec Fourest dans la configuration idéologique du sionisme « modéré » pour lequel deux peuples se disputent une seule terre avec la même légitimité, mais dans l'optique plus radicale qui nie au combat des Palestiniens toute légitimité.

Que signifie un État juif mais laïc ?

Tariq Ramadan, écrit Fourest dans *Tirs Croisés*, aurait reconnu que « prôner la destruction d’Israël n’est pas tenable », lui préférant « la solution d’un État gouverné par des juifs, des chrétiens et des musulmans ». Une simple pirouette, commente Fourest, car la solution prônée par Ramadan « revient à peu près au même » que la destruction d’Israël ; le « nouvel État devenant juste un pays musulman où Juifs et Chrétiens seraient tolérés¹ ». Quand elle rédige ses lignes, rappelons-nous, Caroline Fourest est encore hésitante quant à Tariq Ramadan ; elle considère même qu’il figure « parmi les militants antisionistes les plus clairement opposés à l’antisémitisme ». Déjà, cependant, au prix d’une des extrapolations arbitraires qui sont sa marque de fabrique, elle interprète à contre-sens les propos qu’elle lui attribue. *A contrario* de ce qu’affirme Fourest, un « État gouverné par des juifs, des chrétiens et des musulmans » signifie de toute évidence un État qui est l’expression égalitaire de ces trois communautés ou, à tout le moins, qui assure une répartition communautaire des pouvoirs. D’un point de vue républicain français, on ne peut, certes, approuver une telle formule étatique qui pense la société et son organisation politique en termes de communautés religieuses ; on ne peut absolument pas en déduire, par contre, qu’il s’agit de constituer « un pays musulman où Juifs et Chrétiens seraient tolérés ». Pour en arriver à une telle déduction, il faut partir d’un postulat, en l’occurrence qu’un État déjudaisé, c’est-à-dire où les musulmans et les chrétiens seraient citoyens à part entière au même titre que les juifs, impliqueraient nécessairement l’oppression des juifs et des chrétiens par les musulmans.

Cette idée qui est à peine effleurée dans *Tirs croisés* est encore

¹ Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.201, note 1

plus explicite dans *Frère Tariq*. Entre la rédaction des deux essais, Fourest a changé de position vis-à-vis de Ramadan ; elle est désormais convaincue qu'il est un agent des Frères égyptiens et antisémite d'une manière « non-européenne ». Dans *Frère Tariq*, elle développe le propos qui figurait seulement en note dans *Tirs croisés*. Désormais, elle le cite directement : « À terme, affirmerait ainsi Ramadan, il faudra aboutir à l'édification d'un État unique [...]. Cet État devra donner à chacun, juif, chrétien et musulman et humaniste, un statut égal de citoyen et la possibilité de voir son appartenance religieuse équitablement respectée dans les faits comme dans les lieux sacrés. Difficile de définir la nature exacte de cet État. Il faut procéder par étapes, en commençant par analyser les structures en présence, israélienne et palestinienne, et faire une étude très précise de la réalité des discriminations inscrites dans la loi. À terme, il faudra, notamment avec l'accroissement démographique des populations israéliennes, arabes et non juives, questionner, selon la formule de Claude Klein, 'le caractère juif de l'État d'Israël'¹. » Commentant ce paragraphe, Fourest en tire des conclusions encore plus abracadabrantes que celles qui figuraient dans la note de *Tirs croisés* : « Contrairement aux apparences, cette proposition d'un seul État où tout le monde serait accepté ne ressemble en rien à la proposition utopique mais laïque formulée dans les années 70 par l'OLP. Ramadan ne propose pas la destruction de l'État d'Israël mais son remplacement par un État unique où le caractère juif de cet État... sera bientôt 'questionné'. C'est-à-dire remis en question. Comment ? Par étapes. Toujours par étapes. Etapes numéro 1 : la proclamation d'un État où juifs, chrétiens et musulmans sont déclarés citoyens égaux. Voilà une belle utopie, qui permet effectivement de mettre fin aux discriminations dont sont victimes les Palestiniens et les Arabes israéliens. Le problème, c'est que chez Ramadan, cet État égalitaire n'est qu'une étape. Il nous l'annonce déjà... Avec

¹ Fourest, *Frère Tariq*, op.cit., p.382

l'accroissement démographique de la population 'arabe et non juives – entendez musulmane [commente Fourest] –, il faudra faire le point et redéfinir la nature de cet État. [...] Les Frères musulmans rêvent déjà à la restauration d'un califat, où juifs et chrétiens auraient le statut de *dhimmi*. Rien ne permet d'imaginer que Ramadan ne partage pas ce rêve¹. »

Remarquons pour commencer que, contrairement à ce qu'écrivait Fourest dans *Tirs Croisés*, Ramadan ne parle en aucune façon d'un État « gouverné par des juifs, des chrétiens et des musulmans », mais d'un État où ceux-ci de même que les « humanistes », seraient traités à égalité et disposent des mêmes droits à la citoyenneté. Ce qui est bien différent. Ensuite, la formule stratégique proposée par Ramadan, selon l'extrait que nous en donne Fourest dans *Frère Tariq*, n'est pas, non plus, assimilable à la « destruction de l'État d'Israël ». Ramadan entrevoit au contraire une évolution progressive, un processus de réformes. Avec la suppression des inégalités légales et « l'accroissement des populations *israéliennes* », qu'elles soient arabes ou « non-juives », ces réformes devraient conduire à « questionner [...] 'le caractère juif de l'État d'Israël' ». Que Ramadan utilise la formule « populations *israéliennes* » n'est pas le fait du hasard ; cela signifie bien que ces réformes sont envisagées dans le cadre même de l'État d'Israël. Il émet ainsi l'hypothèse que lorsque les juifs ne seront plus majoritaires, l'égalité entre les différentes populations d'Israël devrait amener, du simple point de vue de l'arithmétique démocratique, à la déjudaisation de cet État, parachevant ainsi son caractère égalitaire et représentatif. Qu'on l'approuve ou qu'on la rejette, cette hypothèse stratégique, qui peut se dire en termes de « désionisation » graduelle d'Israël, n'est pas celle du Hamas ni, à ma connaissance, celle des fractions révolutionnaires de la résistance palestinienne. Contrairement à

¹ Ibidem, p.383

ce qu'affirme Fourest, non seulement la solution développée par Ramadan n'est en rien incompatible avec la laïcité mais elle est parfaitement contradictoire avec le « rêve » que lui prête Fourest, en l'occurrence le rétablissement du califat accompagné de l'instauration d'un statut de « *dhimmi* » pour les non-musulmans. Enfin, à l'inverse de ce qu'elle prétend, la formule de Ramadan est également plus « modérée » que celle défendue traditionnellement par l'extrême-gauche palestinienne ou par le Fatah dans les années 1970, selon lesquels la lutte armée palestinienne (et arabe) devait conduire à la destruction révolutionnaire de l'État d'Israël sur les décombres duquel pourrait être établi un État démocratique et laïc où toutes les confessions jouiraient des mêmes droits. Une stratégie donc très différente de celle proposée par Ramadan mais le même horizon : un État unique, moderne et égalitaire, incompatible avec le maintien d'un quelconque privilège accordé à la communauté juive. Une perspective, on s'en doute, qui fait horreur à Caroline Fourest.

Chapitre X

Hitler, Staline... Ramadan?

Allusion à peine voilée au titre d'un ouvrage qui a fait sensation dans les années 1970¹, *La tentation obscurantiste* de Caroline Fourest remporte également un franc succès. Pour ce manifeste grossier qui s'en prend en vrac à la gauche de la gauche, accusée de jouer les « idiots utiles » de l'intégrisme islamique, elle se verra décerner le Prix du Livre politique de l'Assemblée nationale par le grand démocrate Jean-Louis Debré, celui-là même qui avait déclaré : « Est-ce que vous acceptez que des étrangers viennent chez vous, s'installent chez vous et se servent dans votre frigidaire ? Non, bien évidemment ! Eh bien c'est pareil pour la France². » Publié peu de temps après *Tirs croisés* et *Frère Tariq*, dont il constitue en quelque sorte le complément, ce petit essai ne se contente pas de rappeler que le monde serait aujourd'hui la proie de l'intégrisme. Désormais, qualifiant l'islam politique de « troisième totalitarisme de l'ère contemporaine³ », elle l'inscrit dans une histoire beaucoup plus vaste que celle des seuls pays musulmans et l'associe à une autre dynamique politique qu'elle voue aux gémonies, celle des gauches altermondialistes

¹ Jean-François Revel, *La Tentation totalitaire*, Robert Laffont, Paris, 1976.

² Cité dans MRASC, « Sœur Caroline et Frère Jean-Louis. A propos de la récente canonisation de Caroline Fourest », juin 2006, <http://lmsi.net/spip.php?article558>

³ Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.147

et radicales. De leur étreinte, en apparence insensée, naîtrait le risque de voir périr cette Modernité occidentale, si cruellement conquise : le « troisième totalitarisme (est) en marche¹ » !

Les « Nouveaux philosophes » à l'assaut du communisme

Souvenons-nous. Popularisé aux États-Unis et dans certains pays européens pendant la Guerre froide, alibi précieux pour justifier la guerre américaine au Vietnam, la notion de totalitarisme associait structurellement le nazisme, le bolchevisme et au-delà le marxisme. Avec la Détente, le concept est tombé en désuétude avec d'autant plus de facilité que les changements politiques en cours en URSS démentaient de plus en plus nettement le rapprochement artificiellement construit entre les régimes hitlérien et soviétique. Au milieu des années 1970, une poignée d'anciens soixante-huitards, en pleine déroute idéologique ou pressés de retourner leur paletot sans paraître se trahir, le dégottent dans les surplus de l'armée américaine et lui redonnent une seconde vie. On les appelle les « Nouveaux philosophes ». Ils se nomment pour les plus célèbres d'entre eux toujours en activité : André Glucksmann, aujourd'hui néoconservateur, fan de l'ancien président Bush, sarkozyste et profondément sioniste, Bernard-Henri Lévy, pseudo-philosophe, pseudo-de-gauche, pseudo-romancier, pseudo-gosbo, pseudo-grand-reporter mais vrai-milliardaire, vrai-pro-américain, vrai-islamophobe et vrai-sioniste. À lui tout seul, il représente le plus puissant lobby sioniste en France. Caroline Fourest a beaucoup d'admiration pour lui... Grâce aux Nouveaux philosophes et à une flopée d'intellectuels et de journalistes, tous plus ou moins épouvantés par l'alliance entre le PS et un Parti-communiste-qui-n'a-pas-rompu-avec-le-stalinisme, la notion de totalitarisme va enfin connaître son heure

¹ Ibidem, p.150

de gloire en France où, jusque-là, de solides anticorps lui avaient barré le passage¹. Une heure de gloire qui aura duré une quinzaine d'années, le temps qu'au sein du couple PC-PS, il devienne évident que celui des deux partenaires qui allait plonger, c'était bien le Parti communiste ; le temps aussi que l'Union soviétique s'effondre lamentablement sur elle-même.

Mais l'intellectuel qui aura eu, peut-être, l'influence idéologique la plus forte, une influence dont les traces se révèlent encore dans de nombreux domaines, comme, par exemple, dans les nouveaux discours révisionnistes sur la colonisation, est l'historien François Furet, communiste repentant et, comme tous les repentis, s'attachant avec zèle à carboniser toutes les divinités qu'il avait adorées. Conquis par le libéralisme à l'américaine, il va tenter d'élucider le mystère du totalitarisme et en trouver la clé historique dans la « passion révolutionnaire », l'idée même de révolution qui, lorsqu'elle s'empare des gueux, ouvre grand les portes de l'enfer totalitaire. Au nazisme et au communisme, identifiés par une commune essence totalitaire, Furet adjoint ainsi la Révolution française et... les luttes de libération nationale des peuples colonisés² !

La « nouvelle philosophe » contre l'islamo-gauchisme

Caroline Fourest allait encore en boum quand les anti-totalitaires et François Furet assassinaient la pensée française. Elle en a retenu cependant les leçons essentielles. Le sens de la communication, bien sûr, comme substitut à la rigueur de la démonstration. Mais surtout la notion creuse de totalitarisme qui dans l'usage transparent qu'elle en fait révèle peut-être une part

¹ Voir Michael Christofferson, *Les Intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France (1968-1981)*, Agone, Paris, 2009.

² Voir Domenico Losurdo, *Le Révisionnisme en histoire. Problèmes et mythes*, Albin Michel, Paris, 2006.

de sa vérité. Selon elle, l'islam politique serait donc la troisième forme d'une substance totalitaire supposée commune au nazisme et au stalinisme. Nulle part, comme on pouvait s'y attendre, elle ne questionne la notion de totalitarisme ni ne tente d'asseoir sa pertinence pour cerner l'islam politique. À aucun moment non plus elle ne prend la peine de proposer une comparaison – une simple comparaison – entre l'islam politique et les autres courants de pensée dont l'analyse a servi de fondement à la théorie du totalitarisme. L'accumulation de qualificatifs inquiétants et autres anathèmes qu'elle emploie pour le désigner fait seule office de démonstration. Et nous devrions nous en satisfaire. Outre de nombreuses qualités que je soulignerai plus bas, la notion de totalitarisme a simplement ceci de pratique à ses yeux qu'elle lui permet de donner de l'islam politique une représentation substantialisée et absolutisée qui en fait le pendant des idéologies et des systèmes politiques de la période historique récente qui dans la conscience dominante en France sont presque unanimement rejetés. L'islam politique en serait la forme contemporaine, la troisième étape d'un mal absolu qui exige une guerre absolue.

La Sainte laïque fait remonter sa prise de conscience à Durban I. À cette époque, nous confie-t-elle, innocente et confiante dans l'avenir, elle était convaincue que « quelque chose de profond était en train de progresser dans la marche du monde¹ ». Mais à Durban, le choc est brutal. L'optimiste naïf qui était le sien avant ce traumatisme trouvait sa raison d'être dans un horizon borné à l'Europe, « l'Europe, confesse-t-elle, que je confondais avec le monde² ». A Durban, cependant, elle découvre stupéfaite des bougnoules de toutes sortes ! La déconvenue est totale : « Le monde entier s'y était bien donné rendez-vous, mais la

¹ Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.16

² Ibidem, p.16

marche vers les libertés et l'égalité pour tous n'était pas du tout son obsession¹.» En fait, elle ne découvre pas seulement les bougnoules, elle découvre aussi l'histoire lointaine de l'Europe. Effarée, elle prend conscience que le reste du monde, c'est aussi l'Europe mais... quelques siècles plus tôt : « Je suis tombée nez à nez avec des fanatiques voulant nous ramener au Moyen âge. Plus exactement (sic !) aux années trente².» Ne nous arrêtons pas sur les bizarreries de son calendrier ; ce qui l'épouvante au plus haut point, c'est que « le forum des ONG³ de Durban s'est révélé être un vrai foyer d'agitation antisémite et pro-islamiste⁴», manipulé par l'Iran et Fidel Castro. Ecœurée, Caroline rentre à Paris, sans savoir que là l'attendait un second choc, plus terrible encore que le premier : l'attentat du 11 septembre. Alors, elle comprend *tout* : « L'islamisme venait de déclarer la guerre à l'Occident⁵ ! Durban I n'était qu'une répétition générale annonçant une offensive généralisée pour établir le totalitarisme. Soliman Le Magnifique est aux portes de Vienne !

Mais ce qui l'inquiète le plus, c'est que des Européens viennent prêter main-forte aux intégristes musulmans. Déjà à Durban, elle avait pu constater que « les forces vives du progressisme européen semblaient de nouveau atteintes par la fièvre [du totalitarisme]... et des mouvements intégristes formidablement organisés rêvaient d'instrumentaliser cette fièvre⁶ ». Là est le vrai danger. Lucide, elle sait que l'Europe ne court aucun « risque » d'« islamisation » car « les groupes intégristes musulmans sont minoritaires parmi les musulmans d'Europe⁷ ». Le péril vient d'ailleurs... Il vient « de cette gauche obscurantiste prête à fournir les commissaires

1 Ibid.

2 Ibid.

3 Organisations non gouvernementales

4 Ibid.

5 Ibid., p.20

6 Ibid.

7 Ibid., p.151

politiques et les petits soldats qui manquent aux intégristes » pour lesquels « il s'agit moins de prendre le pouvoir en Europe que d'utiliser ce continent comme une plate-forme pour recruter, radicaliser au sein d'une Internationale islamiste/altermondialiste dont l'existence est en soi redoutable. Car elle pourrait servir de marchepied à une seconde révolution mondiale à l'iranienne¹ ! Oui, c'est bien ce qu'elle écrit, ne riez pas. Demandons-nous plutôt ce qui motive cette « gauche obscurantiste ».

Gauche des Lumières et Gauche des Ténèbres

Il existerait en fait une sorte d'atavisme totalitaire au sein de la gauche et plus particulièrement de la gauche française. Ce qui fonde la gauche, explique Fourest, c'est l'ambition de réunir dans un même horizon, la liberté et l'égalité. Mais cette utopie contient son contraire. Son équilibre est constamment menacé par la tentation égalitariste qui risque de prendre le dessus sur la liberté. Au sein de la gauche, il y aurait donc toujours eu « deux gauches », la gauche des Lumières et la gauche totalitaire, « obscurantiste ».

La gauche des Lumières (ou éclairée) est anti-intégriste, anti-totalitaire, laïque, féministe, universaliste, antiraciste, anti-antisémite, anti-homophobe, égalitaire, « prochoix », antifasciste, elle « ne choisit pas entre égalité et liberté² », elle s'est « construite dans le rejet des idées moralistes³ » et par conséquent elle s'oppose fermement au « retour de l'ordre moral, à toute idéologie intégriste, dogmatique ou dominante⁴ ». La gauche éclairée est typiquement européenne, héritière de la démocratie athénienne, de la Renaissance, des Lumières, elle est amoureuse de la Raison et puise son inspiration des philosophes français du XVIIIe siècle, de

1 Ibid.

2 Ibid., p.11

3 Ibid., p.12

4 Ibid.

la Révolution américaine et de la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen. Une frange du mouvement altermondialiste, radical mais réformiste selon une distinction fourestienne, ferait également partie de la gauche des Lumières. Ce sont les « partisans d'une altermondialisation radicale mais constructive, laïque, féministe, égalitaire et moderne¹ ».

La gauche totalitaire, elle, privilégie l'égalité à la liberté, le collectif à l'individuel, l'État à la société ; elle est dans le « fantasme » et l'idéologie ; elle n'est pas guidée par la Raison mais par la passion et l'émotion. On retrouve ici le principe d'analyse des tenants de la lutte contre le totalitarisme les décennies précédentes : la domination de l'idéologie et de l'idée d'absolu sur les révolutionnaires les conduits au désastre. La Terreur en France, la dictature stalinienne ne s'expliquent plus par des raisons sociales et politiques dans un contexte historique déterminé mais par la puissance des fantasmes de leurs dirigeants. La « gauche obscurantiste » a fantasmé rouge, désormais, elle fantasme vert, « non pas vert 'islam', précise Fourest, mais bien vert 'islamisme'². » Elle a fantasmé révolution, « progrès pour tous », dictature du prolétariat, aujourd'hui, pour une partie d'entre elle tout au moins, elle fantasme « dictature de la *charia*³ ». Cette gauche totalitaire, nous pourrions la définir encore par opposition à la gauche bien européenne ; elle est orientale ou plus exactement *asiatique*, puisque sa version la plus monstrueuse est réputée s'être propagée sous la forme d'un bolchevisme mongol, typique du fameux « despotisme asiatique ». Le portrait que nous en trace Caroline Fourest rappelle du reste les stéréotypes habituellement associés à l'Orient et plus généralement à tous les peuples non-blancs.

Au fondement de la « gauche obscurantiste », qui, du robespierrisme terroriste en passant par le stalinisme, l'aurait conduit à se jeter

1 Ibid., p.143

2 Ibid., p.10

3 Ibid.

dans les bras de l'islamisme, l'idée de révolution. La « fracture réformiste/révolutionnaire¹ » serait en effet l'une des principales lignes de clivage au sein de la gauche. Tout est bon aux yeux des prophètes de l'égalité absolue pour réaliser leur fantasme révolutionnaire. Anticapitalistes forcenés, ils ne reculent devant aucun moyen, ne rejettent aucune alliance, « l'essentiel n'est-il pas qu'un mouvement radical – donc révolutionnaire – ose enfin défier la superpuissance occidentale et capitaliste qui a jadis triomphé du rêve communiste² ? » Pour atteindre leurs objectifs, les « partisans d'une altermondialisation révolutionnaire destructrice de l'ordre établi » seraient ainsi disposés à s'associer aux « mouvements intégristes, violents, sexistes, homophobes³ ».

Révolutionnaire et anticapitaliste, la gauche asiatique est aussi anticolonialiste. Et cet anticolonialisme est également un antioccidentalisme. « Par fascination pour la radicalité, fût-elle fanatique et totalitaire, certains tiers-mondistes préféreront toujours soutenir un intégriste anti-Occident, jugé révolutionnaire, plutôt qu'un Arabe laïque, jugé 'occidentalisé' et donc traître à la révolution⁴. » Leur haine pour l'Occident s'enracine dans le sentiment de culpabilité de l'ancien colonisateur, écrit encore Fourest se référant à Pascal Bruckner, l'une des figures majeures des Nouveaux philosophes et de l'antitotalitarisme. Dans *Le Sanglot de l'homme blanc*⁵, un ouvrage précurseur du révisionnisme historique qui tente aujourd'hui de réhabiliter la colonisation, celui-ci invitait la gauche française à rompre avec le tiers-mondisme et la « mauvaise conscience » de l'ancien colonisateur. Caroline Fourest souscrit sans réserve à ses propos lorsqu'il flétrit « cette façon presque masochiste qu'ont certains tiers-mondistes de considérer l'Occident comme systématiquement et par essence coupable de

1 Ibid., p.143

2 Ibid., p.36

3 Ibid., p.143

4 Ibid., p.37

5 Pascal Bruckner, *Le Sanglot de L'Homme blanc*. Tiers Monde, Culpabilité, Haine De Soi, Paris, Le Seuil, 1983.

tout, tandis que les « colonisés » incarnent nécessairement la pureté révolutionnaire. Au point qu'on leur pardonne tout : l'archaïsme, le tribalisme, le népotisme, le sexisme et aujourd'hui le fanatisme. Il parle de 'militantisme expiatoire' pour décrire ce besoin presque psychanalytique qu'ont certains militants occidentaux de s'auto-flageller. Pour se faire pardonner d'être nés blancs et donc d'appartenir, malgré eux, à une civilisation qu'ils jugent uniquement sous l'angle de l'impérialiste arrogant et du colonialisme. Et jamais sous l'angle des Lumières, de la laïcité ou de l'universalisme¹ ». C'est ainsi que la gauche asiatique en serait venue à soutenir l'Iran de Khomeiny et les intégristes musulmans en Algérie plutôt que d'apporter leur appui aux féministes, aux démocrates et... aux Kabyles ! Certains courants de la « gauche obscurantiste » se seraient même félicités des attentats du 11 septembre. Enfin, dernière caractéristique fondamentale de la gauche asiatique, selon Fourest : l'antisémitisme ! Depuis le XIXe siècle, écrit-elle, « la tradition du rouge-brun² » serait toujours vivace, se manifestant désormais à travers l'antisionisme. Mais, ne nous méprenons-pas. Comme il a été remarqué au chapitre précédent, Caroline Fourest ne trace pas une équivalence entre antisionisme et antisémitisme. Sa position est beaucoup plus retorse : « L'antisionisme, affirme-t-elle, *libère* l'antisémitisme³. » Autrement dit, l'antisionisme « libère » un antisémitisme *déjà-là* au sein de la gauche ; il autorise la parole antisémite et lui donne une légitimité. Ainsi, l'antisionisme ne serait pas en soi antisémite mais, inéluctablement, il y conduit ; ce qui, en clair, signifie qu'il l'est.

Comme on peut le constater, la « gauche obscurantiste », telle que nous la décrit Fourest, a de nombreux points communs avec l'intégrisme islamique. Totalitaire jusqu'à la moelle, elle serait naturellement portée à converger avec les tenants de la « dictature de la *charia* » n'eut été le fait qu'elle est quand même de gauche, méfiante voire hostile vis-à-vis des religions et attachée à certains principes qui

1 Fourest, *La Tentation obscurantiste*, op.cit., p.34

2 Ibidem, p.55

3 Ibid., p.46, cmqs

font obstacle à un tel rapprochement. C'est là qu'intervient... Tariq Ramadan ! Si l'« agent » de ce « troisième totalitarisme », qui relaye aujourd'hui Hitler et Staline, apparaît si menaçant à Sainte Caroline, c'est que, contribuant à dédramatiser l'islam politique par un discours en apparence consensuel et progressiste, il se pose en médiateur, pilier d'une possible alliance « islamo-gauchiste ». A l'inverse d'un Dieudonné dont les déclarations provocatrices rassemblent toutes la gauche contre lui, les interventions de Ramadan seraient habilement formulées pour la désunir. Alors qu'il pense exactement ce que dit l'humoriste, prétend Fourest, il défend publiquement « des positions plus ambiguës (qui) peuvent mettre la gauche sens dessus dessous¹ ». Ainsi, en est-il de son fameux article publié par *Oumma.com* la veille du Forum social européen, en octobre 2003. Cette tribune était en fait parfaitement « calibrée pour faire exploser le consensus entre militants prioritairement tiers-mondistes et (militants) anti-totalitaires² ». Derrière Ramadan, se profile l'alliance totalitaire entre la gauche radicale et l'islam intégriste et, derrière cette alliance, il y a la racaille révolutionnaire et non-blanche.

1 Ibid., p.58

2 Ibid., p.59

Peut-on conclure Fourest ?

Saturée de préjugés orientalistes à l'égard de l'islam et des musulmans, Sainte Caroline ne ment pourtant qu'en partie lorsqu'elle affirme que son engagement n'est pas motivé par une hostilité particulière à l'encontre de l'islam en tant que tel. Nul doute en effet que si une idéologie nationaliste laïcisante était aujourd'hui le vecteur principal de la résistance des peuples « orientaux », elle ferait de ce nationalisme l'ennemi principal à abattre. Ce qu'elle reproche au « choc des civilisations » prôné par Georges Bush – et dont elle entrevoit le dépassement dans la politique d'Obama –, c'est précisément de dégrader en guerre de religions un conflit fondamental pour le triomphe de la Raison universelle, dont le continuum euro-américain (et israélien) se devrait d'être le héros. Tapie derrière la Raison Universelle se cache cependant la suprématie blanche dont la préservation reste l'enjeu commun de Bush et de Fourest (et, quoi qu'on en dise, du président Obama aussi). Mais entre la « croisade du Bien contre le Mal » de l'ancien président américain et la défense de la laïcité, chère à Caroline Fourest, il n'y a pas qu'une différence de formulation pour camoufler un même objectif. Il y a aussi l'expression d'un écart stratégique qui reflète des positions concurrentielles au sein du camp impérialiste.

À l'unilatéralisme des États-Unis, cette excroissance admirable et pourtant imparfaite du monde blanc, Fourest oppose une

variante franco-européenne de la guerre des civilisations. Face aux obscurantismes islamiques et de gauche, vecteurs d'une nouvelle menace totalitaire, elle propose la construction d'un « mouvement laïque transculturel qui puisse faire reculer l'intégrisme où qu'il se trouve¹ », ou, plus largement, une alliance opposant les « partisans d'un monde rationaliste² » aux « partisans d'un monde fanatique³ » et qui rassemble contre ces derniers, plus largement encore, tous ceux qui ont pour adversaires l'intégrisme islamique. Plutôt que d'avoir pour centre les États-Unis d'Amérique, l'alliance des puissances que Fourest appelle – vainement – de ses vœux se développerait par cercles concentriques en fonction de leur degré de laïcisation : au centre, la France, le pays le « mieux » laïque du monde, puis viendraient les États européens moins bien sécularisés, suivis par l'Amérique encore beaucoup trop empreinte de religiosité, ensuite Israël, bien sûr, puisque dans la Constitution – qu'elle n'a pas – elle serait un État laïque, enfin, d'autres pays et d'autres forces dont le seul mérite est d'avoir pour ennemis les intégristes islamiques et/ou les rouges fanatiques. Pour Fourest, en effet, « avoir le même ennemi, c'est déjà faire partie du même camp⁴ », une formule qui rappelle étrangement cette autre déjà bien contestable : « Les ennemis de mes ennemis sont mes amis. »

En France, c'est cette même stratégie qu'elle s'évertue à défendre. Mais, son analyse du « troisième totalitarisme » revêt à ses yeux un autre avantage. Ici, je m'adresse particulièrement à certains citoyens de gauche, bluffés par le propos laïque d'une journaliste qui se prétend elle-même de gauche. De même que la guerre au totalitarisme avait servi dans les années 1970-1980 à contrer l'influence communiste et à ouvrir la voie au social-libéralisme, sous couvert de la lutte pour défendre la laïcité contre le nouveau totalitarisme, associant (grâce à Tariq Ramadan !) intégrisme

1 Fourest, *Tirs croisés*, op.cit., p.409

2 Ibidem, p.407

3 Ibid.

4 Ibid., p.401

islamique et « gauche obscurantiste », il s'agirait aujourd'hui, d'une part, de contrer la mobilisation autonome des quartiers populaires indigénisés, d'autre part, d'enrayer le renouveau apparent des franges radicales de la gauche pour ouvrir la voie à une convergence entre la gauche social-libérale et la droite modérée et démocratique. Ce n'était pas le sujet de ce livre, mais une étude précise de la prose fourestienne, « équilibrée » et « raisonnable », sur les questions sociales et économiques en France, montrerait aisément ce que signifie, pour elle, être de gauche.

Comment conclure ? Peut-on, du reste, conclure Fourest ? Je me rends compte, arrivé à ce point, que je pourrais rédiger encore d'autres pages et d'autres chapitres, continuer à éplucher indéfiniment ses écrits, alors qu'il en existe un résumé, aussi concis qu'efficace, anticipé en 1956 par le secrétariat d'État français aux Forces armées de terre : « *Méfie-toi, méfie-toi toujours, où que tu sois et quoi que tu fasses, car la perfidie est l'arme numéro un de la guérilla et les ressources de l'âme orientale dans ce domaine dépassent tout ce que tu peux imaginer. Tous les musulmans ne sont pas des terroristes, certes, mais chacun peut l'être, quelles que soient ses références*¹. »

¹ Brochure d'information sur la défense intérieure et la guerre psychologique, diffusée par le secrétariat d'État aux Forces armées de terre en novembre 1956, cité dans Tom Charbit, *Les Harkis*, La Découverte, Repères, Paris, 2006, p.16.

Table des matières

Introduction	7
I) La Bande à Banna	17
II) La figure du démon	33
III) Comment faire dire à une phrase beaucoup plus que ce qu'elle signifie	45
IV) L'Islam est une chose trop importante pour être confié aux musulmans	63
V) Fourest et le colonialisme	90
VI) Le miracle occidental ou le narcissisme européocentriste	105
VII) La revanche des sous-hommes	121
VIII) Fourest et Israël	129